L'Émancipation des domestiques

DU MÊME AUTEUR

Un Débarras, Éditions L'Orpailleur, 2014.

Alpestres, Éditions L'Orpailleur, 2016.

Sauver sa peau, Éditions L'Orpailleur, 2016.

L'Émancipation des domestiques, 1ère édition : la P'tite Hélène, 2018, réédition Outsiderland 2024.

Moldanau, outsiderland 2023.

Perturbations sur les Hauts-Plateaux, outsiderland 2023.

Nous vivions comme si la fin du monde était imminente, outsiderland 2024.

ESSAIS :

Vivre Ici. Chroniques de l'arrière-pays, outsiderland 2016.

La Rivalité des Méthodes, outsiderland 2012.

Dana Hilliot

L ‘Émancipation des domestiques

nouvelles

L’Émancipation des domestiques

Licence Creative Commons :
CC BY-NC-SA 4.0 Deed (Attribution - Pas d’Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International)
danahilliot@outsiderland.com
http://outsiderland.com/danahilliot

danahilliot@outsiderland.com
http://outsiderland.com/danahilliot

Si la Bohême est encore au bord de la mer, de nouveau je crois aux mers.
Et si je crois à la mer, alors j'ai espoir en la terre.

Ingeborg Bachmann

L’ÉMANCIPATION DES DOMESTIQUES

Malgré tous mes efforts, je n’ai jamais réussi à franchir le seuil du grand salon.

Passer la clôture ne présente aucune difficulté : je me glisse par en dessous, me faufile par les interstices, m’accroche aux grilles et me hisse au-dessus. Resquiller, ça me connaît.

Traverser un jardin, c’est mon domaine, je marche d’un pas mal assuré, un peu tremblant, mais tout de même, j’y arrive.

Gravir les escaliers qui mènent au perron de la maison – une vaste maison bourgeoise aux allures de manoir, avec des ailes entières consacrées à de pléthoriques bibliothèques –, se faire accueillir par le majordome, devant lequel je m’incline comme s’il était le maître de maison – méprise inévitable quand on ignore les us et les coutumes en ces lieux –, déposer

mes affaires en s'efforçant de réfréner l'angoisse qui monte, se montrer malheureusement plus fébrile qu'il ne faudrait, rougir et bafouiller face aux domestiques qui me guident poliment le long du vestibule, puis dans un labyrinthe de couloirs obscurs, arrivé devant un petit bureau, s'asseoir et remplir les formulaires adéquats, puis d'autres formulaires, et d'autres encore, qu'on ne prend même plus la peine de lire, tout cela je peux le faire, jusqu'ici, bon an mal an, je m'en sors.

Mais toujours, devant la porte d'entrée du salon, de l'autre côté de laquelle j'entends les voix savantes, et devine leurs bonnes manières et leur à-propos, je suis condamné à faire le planton.

J'ai beau y retourner, encore !, encore !, franchir avec ténacité les étapes, y aller « au culot » comme un ami soi-disant bien intentionné me l'avait conseillé, ou bien préférer la discrétion, qu'importe, rien n'y fait, la persévérance n'y change rien, l'audace non plus.

La porte ne s'ouvre jamais. Parfois, tout de même, elle s'entrouvre, juste assez pour me permettre d'imaginer les réjouissances de l'esprit auxquelles on s'adonne. Mais jamais non jamais elle ne s'ouvre suffisamment pour me laisser capter plus que des miettes des conversations et débats en cours. Et de se refermer aussitôt d'un coup sec. Combien de pages me faudra-t-il écrire, combien de volumes me faudra-t-il relier ? Non. Ce qui manque, c'est quelques mots griffonnés par un des leurs, un sésame, une patte blanche que je pourrais montrer à l'entrée. Voilà tout ce qui me manque, quelques mots signés de l'un d'entre eux.

Et me voici à nouveau à la porte du grand salon interdit. Plongé dans l'expectative, désespérant bientôt, me morfondant maintenant, un paquet de manuscrits à la main, jusqu'à ce qu'une ombre se glisse discrètement derrière moi et qu'une main diaphane, avec tendresse, mais non sans fermeté,

m'invite à la suivre. Après quoi nous voilà, l'ombre, la main et moi, quittant le vestibule et traversant à nouveau le jardin désormais bercé par l'obscurité du soir, car il se fait tard, et toujours, trop tard, nous enfonçant doucement dans un petit bois de sapin que je n'avais pas remarqué à l'aller, et la main me guide à travers le petit bois devenu forêt, et nous marchons, marchons, au cœur de la nuit la plus épaisse. Je n'imaginais pas que le parc bordant le manoir fût si vaste, ce pour quoi, par peur de m'égarer, je vais dans les pas de mon guide apparemment bienveillant, bien que d'une consistance spectrale. Je ne cherche même pas à discerner son visage, à vérifier s'il possède même un visage, c'est une présence, et je ne suis pas en mesure de lui résister. Les sentiers que nous empruntons se perdent dans la broussaille, nous progressons avec peine sous de lourdes branches ployées jusqu'au sol, et désormais nous nous trouvons bien loin de la maison des propriétaires et bien loin de toute habitation humaine, me semble-t-il, jusqu'à ce que tout à coup, au sortir d'un bois, à l'orée d'une clairière baignée par la lumière de la lune, surgissent les murs clairs d'une minuscule chaumière, et une voix, qui sans doute appartient à cette main bienveillante, me dit : « Nous sommes arrivés. ».

Je crois reconnaître ce qu'on appelait naguère la dépendance où logent habituellement les domestiques, le genre de bâtisse dont ma grand-mère autrefois m'avait parlé, car elle était dans sa jeunesse domestique, au service d'un véritable châtelain, disait-elle, qu'elle ne voyait guère au demeurant, car il était occupé, ajoutait-elle, à mener ses affaires de par le monde, et possédait sur différents continents plusieurs demeures du même standing.

Mes affaires sont déjà là, posées sur le palier. Deux cartons remplis de carnets noircis d'une écriture grossière, mes notes, m'ont précédé. Un troisième déborde de vêtements – mais je ne me souviens pas d'avoir vidé récemment mes armoires en

vue d'un déménagement, donc il me faut supposer qu'on a pris soin de le faire pour moi en vue de mon arrivée. Un quatrième et un cinquième carton, contenant des livres : exclusivement des traductions, parfois mises en regard du texte original, du grec ancien, livre de philosophes, de géographes, de poètes et de mythologues. Pourquoi ces livres et pas les autres ? On dirait que mon mystérieux déménageur, en négligeant tout ouvrage composé après, disons, le sixième siècle après JC, a voulu me signifier quelque chose, ou m'inciter à quelque action ou encore m'encourager à suivre quelque mode de vie vantée par les anciens. Je devrais être stupéfait de me trouver ici, et m'étonner qu'il y ait eu quelqu'un pour prévoir mon arrivée, comme si, venu là en touriste, j'avais réservé cette maison non pas pour la nuit, mais pour un séjour beaucoup plus long, et que ce quelqu'un, d'une prévenance sans égal, avait réuni et fait porter mes bagages, me gratifiant de surcroît d'un guide, certes d'une étrange consistance, mais je n'irai pas m'en plaindre, loin de là : dans ma position, je suis habituellement celui qui porte et guide, qui se plie aux désirs de l'autre et se met à son service sans discuter, mais je dois admettre que, jusqu'à présent, je m'adapte sans difficulté à ce renversement des rôles.

Mais je ne me sens pas disposé ni à remercier, ni à m'indigner, comme si tout ce qui m'était arrivé depuis que j'avais été refoulé au seuil du salon des savants s'avérait parfaitement naturel, comme si finalement, tout cela, cette difficile et lente progression dans une forêt épaisse dont je suis persuadé qu'aucune carte ne fait mention, ce guide à l'allure spectrale – se pourrait-il que je sois mort ? – et la confiance qu'il m'inspirait, cette maisonnée sise au milieu de nulle part, comme si finalement tout cela m'était dû, comme si c'était mon lot, ce qui me revenait en toute justice, et, comment appeler cet épisode de ce que j'oserai presque appeler le destin ?, disons : une mise au rencart définitive, un exil forcé, comme si on avait voulu se débarrasser de moi une fois pour toutes, comme si, au seuil du salon des savants, il n'était pas

permis de se présenter plus d'un certain nombre de fois, et qu'après avoir dépassé son quota, la punition suivait, qu'à force d'insister, on ne se contentait plus de vous reconduire, plus ou moins poliment, mais jamais sans condescendance, dehors, mais on vous faisait toute bonnement disparaître de la circulation, de la circulation des demandes et des offres, des paroles et des espérances. Voilà, cette fois c'est fini me disais-je.

J'ai toutes ces pensées, tandis que je franchis sans hésitation le seuil de cette maison : d'une certaine manière ma vie aussi, pas seulement mes cartons, m'a précédé ici, dans cette demeure probablement réservée aux domestiques. Ici, j'étais attendu, alors que, dans la demeure principale, celle des propriétaires, je n'avais pas été réellement invité, – j'ignorais à vrai dire qu'une invitation fût nécessaire, c'est pourquoi, à cause de cette naïveté, je m'obstinais à m'y faire admettre. Je crois avoir compris désormais, et me jure à moi-même qu'à partir de maintenant, je me poserai sagement au seuil de la maison des domestiques, me contentant d'observer ce bois de sapin qui me tiendra lieu de monde.

C'est ainsi que j'ai été installé dans la maison des domestiques, là où désormais je dois vivre.

Mais que de temps perdu à espérer ! Que de temps perdu à essayer !

Premiers jours

J'ai pris mes aises assez rapidement dans la maison des domestiques. Tout y était disposé à ma convenance, comme si j'en avais moi-même dessiné le plan et conçu l'aménagement. Ceux de ma condition, que la faiblesse des revenus condamne à n'occuper jamais un logement qu'à titre de locataire, et qui, se saignant pour payer leur loyer, ne rencontrent que rarement l'occasion de devenir propriétaires – il faut pour cela qu'on les autorise à s'endetter pour le restant de leur jour afin d'acquérir une maison à eux, et, quand cela par miracle arrive, ils n'ont guère le choix du terrain ou des matériaux, se rabattant sur les parcelles sans âme de lotissements lugubres offrant en guise de terrain des jardins étriqués accolés à d'autres jardins étriqués –, ceux de ma condition donc, se contentent toute leur vie de rêver une maison pareille, certes modeste, mais sise au milieu des bois et distante de tout voisinage.

Les premiers jours après mon arrivée, je m'attendais à tout moment à ce qu'on vienne me déloger. Je n'osais pas déballer mes cartons, les abandonnant dans un coin de la cuisine, et quand il me fallait faire usage d'un objet quelconque, une assiette, un chiffon, un outil, je prenais bien soin de le replacer à l'endroit exact où je l'avais trouvé. J'empruntais chaque soir une paire de draps pour le coucher, mais les repliais chaque matin au réveil, de peur qu'on m'accusât d'avoir dormi dans ces draps – de les avoir souillés avec mon corps de locataire – encore que, tout bien considéré, il n'avait été nullement question jusqu'à présent de s'acquitter d'un loyer. Le mobilier n'avait rien de luxueux, des armoires et des tables en bois, comme on en trouve dans de vieilles maisons paysannes, après que leurs occupants aient rendu l'âme. J'explorais durant le premier jour l'intérieur de la maison : on n'y trouvait rien que le nécessaire, un poêle à bois, une cuisine dotée de tous les ustensiles attendus, une remise dans laquelle s'entassaient nombre d'outils, aucun appareillage électrique, aucun écran d'aucune sorte, pas d'ampoules au

plafond, mais des cartons de bougies, des fenêtres aux vitres sales. Dans le cellier, disposé sur des étagères qui couvraient tous les murs, un nombre considérable de boîtes de conserve, des pâtes et du riz à profusion : ma foi, me disais-je, voilà de quoi soutenir un siège – à condition de n'être pas trop regardant sur la gastronomie, il y avait là de quoi nourrir un seul homme pour des années, et j'avais noté la présence d'un jardin potager aux abords de la maison, des pommes de terre y fleurissaient déjà. Je m'attendais à dénicher quelques pièces comptables, des factures, des carnets de courses, des feuillets administratifs. Rien de tel : ou bien les derniers occupants de la maison avaient emporté avec eux tous les documents témoignant de leur séjour ici, ou bien, pour une raison que j'ignore, ils les avaient brûlés, ou bien encore on avait jugé préférable de les dissimuler à un autre endroit. Je ne sais rien finalement de mes prédécesseurs, il se pourrait qu'ils aient été domestiques, mais aussi, pourquoi pas, bandits, rebelles, déserteurs.

Dans la chambre d'amis, cependant, sur une petite étagère accrochée au mur près du lit à double place – ce qui me laisse penser qu'un couple aurait pu dormir ici – quelques livres. Des éditions brochées datant du siècle dernier, aux tranches poussiéreuses. Les pages sont d'un blanc douteux, et quant à leur contenu, il s'agit de romans publiés par des auteurs désormais parfaitement oubliés, qui n'auront pas, comme on dit, laissé de trace dans l'histoire de la littérature. Peut-être ont-ils connu en leur temps quelques moments sinon de gloire, du moins de reconnaissance polie. Peut-être ces récits leur auront ouvert les portes du salon des savants ou du salon des écrivains – mais je crains bien qu'on leur ait fermé ces portes au nez à peine après les avoir ouvertes, et je plains ces pauvres auteurs : ne vaut-il pas mieux, comme dans mon cas, n'avoir jamais été accueilli dans le saint des saints, plutôt que d'en avoir goûté les plaisirs avant d'avoir été déclaré persona non grata. Perdre un privilège procure certainement plus de

peine que de n'en avoir jamais joui. On se console comme on peut. Peut-être certains de ces romans se sont même bien vendus. Que sont devenus ces auteurs ? Et leurs lecteurs ? Quelle empreinte la lecture de ces livres aura laissée sur leurs lecteurs ? Se pourrait-il que, pour quelques-uns d'entre eux, tel ou tel récit ait influé sur le cours de l'existence ? Et me voici, ruminant une nouvelle fois, en examinant ces livres misérables qui ne trouveraient même pas preneur sur le marché de l'occasion, sur ma propre condition, alors qu'une toute nouvelle vie se présente manifestement à moi, loin des salons, ô combien loin.

J'avais examiné brièvement les extérieurs, et constaté que nul fil électrique ou téléphonique ne sortait du toit, aucun moyen de se raccorder donc à un quelconque réseau de communication humain. J'ai brièvement pensé : comment vais-je m'y prendre pour prévenir les gens ? Mais les prévenir de quoi ? Et qui prévenir ? Qui se soucie de moi ? J'avais bien une vie avant – étrange d'ailleurs que j'en vienne spontanément à la concevoir comme une vie passée, alors qu'après tout je ne suis ici que depuis quelques heures. Quoi qu'il en soit de cette vie d'avant, qui donc était susceptible d'éprouver de l'inquiétude à mon sujet ? Mon employeur ? Le propriétaire de la chambre que j'occupais ? Cette fille dont j'avais fait connaissance il y a quelques jours – mais nous avions juste convenu d'un rendez-vous pour un café, et d'ailleurs, me voici déjà incapable de me rappeler son apparence et son visage. Ma mère peut-être, mais à l'heure qu'il est, sans doute, enfoncée pour toujours dans un lourd fauteuil médicalisé, contemple-t-elle le ballet des infirmières et des aides ménagères, se demandant avec angoisse qui sont tous ces gens, ce qu'ils lui veulent, et probablement, ne se souvient-elle pas qu'elle ait eu un fils, et si, par moment, ce fait lui revient, elle est incapable elle aussi de se rappeler son apparence et son visage, et pire encore, son nom. Il faut que je sois honnête avec moi-même : cette vie d'avant, plus personne

ne m'y rattache, et c'est peut-être la raison pour laquelle j'ai été conduit jusqu'ici maintenant plus qu'hier, parce que ma désertion ne causerait de peine à personne, puisqu'il n'y avait personne tout compte fait pour en éprouver de la peine – mon employeur et mon propriétaire, certes, subiraient quelques désagréments, mais ils s'en remettraient, pour sûr, ils finiraient par s'en remettre.

Je me disais : cette maison a tout d'une ancienne demeure réservée aux domestiques, d'une dépendance comme on disait autrefois, mais peut-être a-t-elle servi par la suite de maison de campagne ou bien de maison de chasse, et que les propriétaires n'ont jamais jugé utile d'y installer le confort moderne, le téléphone, l'électricité, parce qu'ils n'y séjournaient que ponctuellement, quelques jours et quelques nuits au plus. Peut-être même les propriétaires, ayant à leur actif nombre de propriétés, avaient oublié l'existence de celle-ci, lui préférant une villa surplombant l'océan, ou bien un chalet au pied des pistes de ski.

Je l'espérais à vrai dire, j'espérais que les propriétaires ou qui que ce fût, bandit, rebelle ou déserteur, eussent oublié l'existence de cette maison, comme j'espérais qu'on m'eût réellement oublié, ces oublis conjugués m'autorisant à rêver d'une installation durable en ces lieux.

Les portes grinçaient, les charnières rouillaient, la plomberie faisait entendre des sons étranges, mais l'endroit me semblait parfaitement habitable, et j'entrepris dès le lendemain de mon installation d'y faire un grand ménage, laver les parquets, dépoussiérer les meubles, éclaircir les vitres, tout cela à grande eau, car l'eau ne manquait pas, provenant directement d'un petit ruisseau qui serpentait avec gaieté en bordure de la clairière où la maison était bâtie. Je n'ai jamais été un homme de ménage ni convaincu ni

convaincant, mais, pour une fois, je m'y suis mis avec ardeur, comme si s'éveillait au fond de moi une disposition jusqu'alors enfouie, un talent pour lustrer les parquets et manier les chiffons, et, à la fin de la journée, l'intérieur de la maison affichait un air de propreté qu'elle n'avait sans doute pas connu depuis des lustres. Comme la lumière du jour baissait, et avant d'allumer les bougies, je contemplais mon œuvre avec satisfaction tout en priant pour que nul propriétaire ne débarque à cet instant, car à coup sûr, il aurait trouvé à redire à mon ménage, et passant le doigt sur la commode, se serait fait un devoir de me reprocher un restant de poussière : mon expérience passée m'ayant assez fait comprendre qu'un propriétaire ne saurait, par nature, être satisfait du travail de ses subordonnés, pour la raison qu'il les paye, et que le travail accompli par le corps de ses domestiques ne vaudra jamais la rémunération dont il les gratifie, quelle que soit la hauteur de cette rémunération d'ailleurs. Je m'efforçais d'effacer de mon esprit le regard soupçonneux d'un éventuel propriétaire et de jouir simplement de mon œuvre, considérant que je m'étais échiné de la sorte pour ma propre jouissance, et pas pour celle d'un autre.

Les premières nuits, je ne dormais que d'un œil. Au moindre craquement du plancher, au moindre coup de vent battant les volets, j'imaginais qu'une unité de gendarmes casqués, armés de pied en cap, faisait irruption dans la maison, fracassant la porte d'entrée, brisant les vitres, car c'est toujours au cœur de la nuit qu'ils viennent se saisir de leurs victimes. J'entendais la voix du propriétaire qui s'indignait qu'on eût ainsi profané ses murs, et, déjà, j'étais menotté et conduit dans l'arrière-salle secrète dédiée aux interrogatoires d'un bureau de police, une lampe braquée sur les yeux, devant répondre du délit de violation de propriété, après quoi, sans autre forme de procès, on s'empressait de me guillotiner, ou de me fusiller, et mon cadavre était jeté dans une fosse commune aux abords de la forêt. Ainsi courraient mes pensées

les premières nuits.

Mais au matin, rien n'avait changé dans la maison des domestiques, j'étais toujours parfaitement seul : la lumière du ciel se frayait un chemin à travers la cime des arbres et finissait par emplir la clairière et caresser les volets aux fenêtres. Et je me comportais alors comme si j'étais chez moi, pressentant qu'il n'arriverait rien de fâcheux, que mes craintes de la nuit précédente n'avaient rien de fondé. Je m'attachais donc à visiter les extérieurs avec plus de méthode, et, sans même y penser, j'avais déjà un balai de bruyère à la main, et bientôt un râteau, bref, j'étais déjà au travail, déblayant les abords, arrachant quelques herbes folles, dégageant des parterres de fleurs sauvages, transformant la nature proche au gré de ma fantaisie.

Ce sentiment grisant de travailler pour soi-même, et pas pour un autre, de cueillir les fruits de ses efforts sans qu'un intermédiaire s'avise d'émettre un jugement à ce sujet, de s'en trouver satisfait, ou pas, procure une énergie nouvelle : il m'arrivait alors d'avoir hâte que le soleil se levât pour retourner à mes occupations, ce qui n'avait jamais été le cas dans ma vie antérieure.

À l'instar de la vache, l'homme domestique n'a pas besoin d'être apprivoisé : il naît pour ainsi dire dans l'état de domestication, et si tel n'est pas le cas, s'il lui reste malgré l'atavisme des générations successives, un semblant de sauvagerie, quelque procédure de contention auquel s'ajoutera une dose inévitable de dressage et d'éducation, auront tôt fait de l'assigner à cette disposition qu'on attend de lui. Il est infiniment plus facile de domestiquer un être humain qu'une bête sauvage, surtout si la procédure débute dès le berceau. Ainsi, a contrario, on doit s'y prendre avec malice et patience pour ramener à l'état de soumission une vache qui, livrée à elle-même suite à la disparition de son maître, est revenue à l'état sauvage. Il faut en vérité s'efforcer de l'apprivoiser,

avant d'espérer la contraindre à nouveau. Il en irait sans doute de même dans mon cas, si tant est qu'un jour, ce dont je doute, je sois condamné à retourner dans le monde, et à postuler à quelque emploi de subalterne.

Je ne suis plus domestique, quand bien même j'effectue la plupart des tâches qu'un domestique est censé accomplir, mais plutôt le maître de ma propre maison : je craignais de subir le sort de bien des gens de ma condition, qui, au terme d'années de labeur et d'économies, atteignant enfin le nirvana de l'accession à la propriété, s'effondrent peu de temps après avoir passé le seuil de leur nouvelle demeure : les couples alors se déchirent, et, sous le poids de la dette qui chaque jour leur rappelle à quel point cet habit de propriétaire ne leur sied guère, qu'ils n'ont en vérité fait que l'emprunter, que le droit de s'en vêtir ne leur a pas été concédé sans contreparties, que cet habit, pour tout dire, ne leur est pas connaturel, comme il l'est pour ceux qui, par nature, sont propriétaires, il n'est pas rare que la dépression, l'angoisse et la folie s'éveillent dans des esprits qu'on croyait sains, et que cet achèvement supposé de l'existence humaine s'avère en réalité une croix à laquelle on se découvre cloué jusqu'à la mort. Mais je ne l'ai pas vécu ainsi, pour la raison évidente qu'il ne m'a rien été demandé en l'échange de cette maison, que je l'occupe en quelque sorte à titre gracieux, bien que j'ignore à quel bienfaiteur je doive cette grâce.

Et que penser d'ailleurs de ce bienfaiteur invisible ? Il m'a conduit à cet endroit, et, jusqu'à présent, subvient à mes besoins, renfloue régulièrement les stocks de nourriture entreposés dans la remise. Je suppose que cette opération se déroule la nuit, dans la plus grande discrétion, alors que je suis profondément endormi, si profondément qu'il m'est impossible d'entendre le bruit de ses pas ou des portes qui s'ouvrent et se ferment, des boîtes et des bocaux qu'on manipule. Mais comment se fait-il que nous ne nous soyons jamais croisés malgré tout ? Surveille-t-il la qualité de mon sommeil, mélange-t-il quelque drogue à ma nourriture afin de

s'assurer qu'à certaines heures, le réveil s'avère impossible, est-il une créature invisible, est-ce un dieu, ou un démon, une servante d'Artémis, possède-t-il un corps, et surtout, pourquoi me soumet-il à ce traitement particulier, est-il aussi bienveillant qu'il y paraît, se pourrait-il qu'un jour ou l'autre sa providence fasse défaut, devrais-je au final payer pour tout cela ? D'autres êtres humains que moi bénéficient-ils des mêmes largesses, existe-t-il d'autres maisons sur la terre, éloignées de toute cité, perdues au milieu d'un paysage incertain, peuplées d'un habitant unique, délivré du souci ?

À l'instar de toutes les créatures sublunaires, il me semble avoir rejoint mon lieu propre, celui que j'ai reçu de la nature en partage : les êtres légers tendent vers le haut tandis que les êtres pesants se portent vers le bas, et que tous, à proportion de leur composition, se distribuent dans l'espace, façonnés par le feu, ou bien l'air, l'eau et la terre. Indubitablement, je suis transporté vers la terre, et plus précisément vers la maison des domestiques, telle est mon entéléchie, telle est la destination de mes transports jusqu'ici chaotiques et inconsidérés. Je me croyais voué aux réalisations les plus subtiles, aux histoires les plus exaltantes, eh bien, voici que je retombe de haut – la chute est plus douloureuse quand on a goûté aux quelques gouttes de nectars abandonnées sur le chemin de la réussite par les dieux, ou quand on a gravi les marches de la maison des propriétaires et, pénétrant dans le vestibule, perçu les fines effluves de leurs pensées : mieux vaudrait, ressassais-je autrefois, ne jamais avoir goûté cela, être demeuré inculte, mieux aurait valu, me disais-je à l'époque, avoir pris conscience plus tôt des limites inhérentes à ma condition.

Je pourrais m'en plaindre, et Dieu sait que je m'en suis plaint naguère, mais aujourd'hui, vivant dans cette chaumière à l'écart de tout homme, ayant renoncé à toute ambition, ayant été délibérément expulsé du monde de l'ambition, je puis enfin m'abandonner à la plus grande tranquillité. Tandis qu'ailleurs la lutte pour l'existence livre les âmes et les corps aux plus grands tourments, que tous ne jurent que par

l'exercice de la volonté, sans mesurer à quel point ces volitions les torturent, je demeure ici quasiment sans désir, et certainement sans ambition. Parfois, c'est mû par une simple curiosité que je m'en vais au-dehors explorer les alentours, parfois, c'est la recherche d'un plaisir simple, et non pas la nécessité, qui m'incite à m'échauffer le corps en fendant des bûches ou en retournant la terre du potager, et parfois, on me trouvera aux beaux jours d'une passivité totale, assis dans un fauteuil à bascule, sur la terrasse en bois devant la porte d'entrée, adonné à ce contentement d'être sans volonté, comme un arbre qui laisse avec amour le vent caresser ses feuilles.

Les projets qui par le passé me travaillaient l'esprit, ces livres jamais achevés, jamais publiés, ces conférences jamais prononcées, tous ces fragments et ces ébauches, ces brouillons et ces échecs, je les ai définitivement laissés dans les cartons au fond de la remise. Ils demeureront à l'état de manuscrits, de notes et de feuillets imprimés à la va-vite, rarement relus, rarement corrigés, à jamais perdus pour l'humanité – elle s'en remettra sans peine. Il n'est de toute façon plus de lecteurs dans ce monde-ci pour les lire, plus d'éditeurs pour les refuser, et je n'ai plus à craindre désormais les jugements péremptoires des savants. Il m'arrive parfois d'apercevoir une pensée qui flotte là, sous mes yeux, dans le jardin, à la cime des arbres, ou qui crépite entre les branches flamboyantes dans le poêle à bois. Je m'en empare doucement, je l'examine, je la laisse faire son chemin, puis elle s'enfuit, et je ne cherche plus à la coucher sur le papier, l'attraper avec des mots : à quoi bon ? S'il m'arrive de lire, je le fais sans intention : tantôt, je lisais les discussions des amis de Plutarque, s'inquiétant de la raréfaction des oracles à Delphes, et ma foi, il m'a semblé que cette histoire m'était plus familière que tous les romans du monde que je venais de quitter – et, songé-je avec un peu de tristesse, j'aurais bien aimé avoir les compagnons du prêtre delphique pour amis. Mais les hommes ont expulsé les dieux depuis longtemps, et les oracles, et les

démons, et, lancés dans leur entreprise démente d'épuration de la nature, ils ont également expulsé les animaux, et l'âme et l'esprit et maintenant, je suis expulsé à mon tour. Fort bien. J'ai désormais tout le loisir de lire Plutarque et de me croire l'ami d'Ammonios et de Lamprias, l'auditeur secret des sibylles et le confident des nymphes si ça me chante, et personne n'y trouvera à redire.

Plus tard

J'étais amené à conclure que les propriétaires du domaine avaient totalement oublié l'existence de cette dépendance réservée aux domestiques. De fait aucun visiteur ne s'était présenté aux abords de ma nouvelle demeure. Aucun propriétaire n'était venu réclamer un quelconque loyer, aucun agent des impôts ne s'était aventuré dans cette étrange forêt, aucun gendarme muni d'un avis d'expulsion. Dans le monde d'où je viens, il faut, pour être en droit d'habiter quelque part, s'acquitter de taxes. Par l'obligation de fournir une adresse, de signifier qu'on habite à tel endroit et pas un autre, s'étend l'empire du gouvernement sur ses administrés, du dominant sur les subordonnés, c'est là l'outil le plus efficace et le plus ancien du contrôle sur tout un chacun par les pouvoirs en place, et seuls les errants, ceux qui, sans logis, vont d'une ville à l'autre, et quelques reclus en ermitage, peuvent espérer y échapper.

C'est pourquoi, les premiers jours, j'allais un peu machinalement, par acquit de conscience pour ainsi dire, jusqu'à la vieille boîte aux lettres grande ouverte et toute rouillée qui se trouve à l'entrée du jardin. Bien qu'on ait jugé bon de l'installer, je doute qu'un facteur ait jamais poussé sa tournée aussi loin, puisqu'aucun chemin ne semble mener jusqu'ici. Il lui aurait fallu de toute façon pénétrer dans

l'enceinte de la propriété, traverser des jardins et des bois privés – mais je ne connais pas assez la vie et les mœurs des domestiques pour savoir si les facteurs d'antan étaient autorisés à agir de la sorte. Si tant est qu'une voie d'accès ait été tracée naguère à travers la forêt, je suppose que la végétation l'a entièrement recouverte. À quelle époque vécurent ici les domestiques qui m'ont précédé, et où sont-ils donc passés ? Sont-ils décédés depuis longtemps ? Sont-ils enterrés dans les parages ? J'ai cherché en vain une pierre tombale, ou quelque fosse où leurs corps auraient été enfouis. Tant de questions, et si peu de réponses.

En attendant, je puis donc, sous réserve qu'à l'avenir se présente un quidam porteur d'une sacoche en cuir noir contenant les documents nécessaires à la régularisation de ma situation, me considérer comme occupant de facto la résidence et ses alentours.

Ces alentours justement, j'ai pris soin de les arpenter, d'abord un peu au hasard, ensuite de manière plus systématique, parcourant cent pas vers le nord, cent pas vers le sud, et ainsi de suite vers l'ouest et vers l'est, rallongeant les jours suivants les distances, cinq cents pas, puis un millier, prenant soigneusement des points de repère, la rive d'un cours d'eau, un rocher plus massif, un sapin isolé, ou fabriquant mes propres signes quand les lieux ne m'en procuraient pas, édifiant des amas de cailloux – des cairns discrets dans lesquels seul un observateur très avisé pourrait reconnaître un symbole érigé par l'homme plutôt qu'une fantaisie de la nature –, disposant des branches et des troncs d'arbres légers en croix, dessinant sur un carnet au fur et à mesure de mes pérégrinations une ébauche de carte, indiquant les limites de forêts, le genre d'arbres qu'on y trouve, et les clairières, le tracé des ruisseaux, les marécages et les tourbières, les élévations de terrain, les pierriers et les éboulis, si bien qu'au bout d'une semaine, je disposais d'une vision d'ensemble d'un territoire d'environ un kilomètre carré.

Or, et ce constat ne laisse pas de m'étonner à chaque fois que j'y songe, quoique, le temps passant, plus grand-chose ne m'étonne, je ne rencontrais nulle route, nul chemin empierré, pas même un chemin de terre, et les sentiers que je croyais discerner, quelques traces plus ou moins rectilignes, mais qui, n'aboutissant à aucune destination remarquable, un fourré, un amas de rochers, les berges d'une rivière, s'avéraient n'être que les traces laissées par les animaux de passage, les voies de circulation empruntées par les chevreuils ou les renards. Évidemment, pas la moindre habitation non plus, ni même le vestige d'un mur en pierres sèches, aucun entrelacs de branchages susceptibles de faire penser à une cabane, ou quelque abri solide destiné au confort des hommes. Si tant est que des bûcherons eussent accompli leur besogne autrefois dans les parages, ils avaient pris soin de nettoyer les lieux : nul tronc scié abandonné dans l'herbe, pas même une bûche pourrissante. Si un paysan avait amené ses bêtes pâturer en lisière de forêt, c'était il y a si longtemps que les clôtures avaient été enfouies depuis lors sous une épaisse couche de terre et d'herbes.

Pourtant, je n'avais aucun doute à ce sujet : le territoire que j'arpentais devait faire partie du très vaste domaine appartenant au propriétaire de la maison dont j'avais été expulsé. Et, quoique mes souvenirs aient été confus, dans l'état où je me trouvais alors, je me rappelais avoir été conduit par mon guide mystérieux de la maison des propriétaires jusqu'à la maison de domestiques sans quitter à un seul instant le domaine des premiers, sans franchir à aucun moment le portail d'entrée, sans sortir dans la rue, et tout cela à pied, j'en étais absolument certain. Je regrettais maintenant de n'avoir pas fait plus attention aux détails de cette pérégrination. Où donc avais-je la tête ? Je ruminais sans doute mon ultime échec, je cherchais à comprendre les raisons pour lesquelles on m'avait opposé une fin de non-recevoir, je me remémorais les efforts accomplis jusqu'ici, la bonne volonté dont j'avais fait preuve, le soin que j'avais pris à

étudier les manières de s'y prendre pour susciter l'attention des hommes qui comptent en ce monde, bref j'avais de quoi ruminer effectivement, et je comprenais mieux pourquoi, l'esprit tout entier occupé des moments passés, j'avais négligé de considérer avec sérieux le présent, me laissant conduire par cette main bienveillante, découvrant au bout de ce périple le territoire où j'étais censé vivre désormais, sans m'être inquiété de la façon dont on pouvait s'en échapper.

Mais désirai-je vraiment aujourd'hui m'en échapper ?

J'avais donc pris soin d'élaborer mes propres cartes. Je ne suis pas cartographe de profession, et n'ai jamais rien compris à la trigonométrie, mais jadis, dans mes jeunes années, je collectionnais les cartes, me plaisant à étaler sur le parquet de ma chambre des mondes et des frontières, des enfilades de villes et de métropoles, des territoires rongés par la guerre, épuisés par le commerce, saturés d'histoire, mais aussi : des îles environnées d'infinies étendues maritimes, des pays de montagne désertés par l'homme, des vallées encaissées auxquelles seuls avaient accès les oiseaux et quelques bêtes rampantes ou suffisamment agiles. J'étudiais ces cartes avec passion, me réjouissais de deviner quelque élévation de terrain en suivant du doigt les courbes de dénivelé, admirais le dessin des lacs et des étangs, parcourais en esprit le réseau des routes et des chemins en imaginant des itinéraires possibles, tout en relevant prudemment des zones de repli, me ménageant des refuges au cas où, cherchant un endroit où vivre, un endroit pour mourir. Je rêvais devant les cartes, et me suis toujours contenté de les rêver. Tous ces pays lointains, ces montagnes et ces déserts, ces steppes interminables et ces toundras couvertes de neige, me demeuraient inaccessibles, du fait de la pauvreté de mes ressources et du coût de l'expédition : j'allais dans les campagnes aux alentours de la ville, poussant parfois, durant quelques jours chômés, jusqu'aux abords d'un massif voisin, gravissant avec lenteur ses points culminants, qui ne culminaient pas bien haut, et ce fut là toute mon exploration physique du monde.

Mais ici, autour de la maison des domestiques, le territoire m'est parfaitement inconnu : quand bien même naguère un cartographe se serait aventuré dans ces lieux, aurait entrepris de prendre des relevés topographiques et de tracer des courbes et des lignes sur un plan, je serais de toute façon privé de la carte qu'il a dessinée, et bien forcé d'élaborer la mienne. J'ai donc poursuivi avec opiniâtreté mes travaux d'arpentage durant quelques semaines, ainsi que je l'ai expliqué, avec plus ou moins de méthode, et tracé des lignes et des courbes sur un carnet, traduisant en symboles la sauvagerie du monde, ordonnant le chaos des feuillages et du cours des ruisseaux, domestiquant la nature avec des signes – le genre de choses qu'un homme ne peut pas s'empêcher de faire : redoubler le monde pour s'en donner une version plus familière, en gommer les aspérités par le dessin, vaincre sa résistance par la géométrie, forcer les choses indifférentes à signifier par le récit. Surgirent ainsi quelques paysages, et l'angoisse sourde que procurait l'impression de n'être nulle part s'amenuisait.

Un peu plus tard

Mais ce monde, que j'avais cru apprivoiser par les artifices propres à mon espèce, ne s'en laissait pas conter, et bientôt il fallut se rendre à l'évidence : ici, quelle que fut exactement la nature de cet ici, la géographie n'apportait qu'un réconfort provisoire.

Les observations que j'avais reportées la veille ou les jours précédents apparaissaient en partie erronées quand je retournais sur le terrain. Ces modifications dépassaient largement ce qu'on est en droit d'attendre de la succession des saisons par exemple. Les changements qui, dans le monde où je vivais autrefois, s'étendaient sur une année entière, la repousse de la végétation après l'hiver, le déploiement des couleurs et des formes à la belle saison, les métamorphoses

automnales, éclatantes et mélancoliques de la forêt, derniers feux avant que toute chose ou presque entre dans l'état de dormance, à l'abri sous une couverture de terre et de neige, tous ces phénomènes se produisaient désormais sans avoir été annoncés : un matin, la chaleur enveloppait la maison et ses alentours, et le lendemain, c'était un froid glacial qui vous saisissait au moment où vous mettiez le nez dehors. Les feuilles jaunissaient et rougissaient sans crier gare, et le ruisseau torrentiel aujourd'hui était à sec le lendemain. On s'en plaignait naguère, sans raison sérieuse, mais ici, je pouvais l'affirmer : il n'y a plus de saison ! Ou bien s'il y en avait, elles se succédaient sans ordre et sans mesure. Les premiers changements étaient certes à peine discernables : le sapin le plus proche de la maison, celui qui gratifie le jardin potager d'un salutaire ombrage, avait reculé de quelques mètres durant la nuit, et le cours du ruisseau dont j'entends les eaux chantonner à toute heure du jour et de la nuit, avait bizarrement dévié de sa route – rien de spectaculaire non, juste un méandre contingent, un décalage d'une dizaine de centimètres, un léger pas de côté, comme si, appréciant les abords de ma clairière, il avait pris sur lui de paresser un peu en chemin, et se prélasser un plus longtemps que la veille. Peut-être n'avais-je pas fait suffisamment attention à l'emplacement de ce sapin, et à l'itinéraire de ce ruisseau ?

J'ai cru d'abord qu'il s'agissait de quelques aléas climatiques particuliers, avant d'envisager une défaillance gravissime de mes cognitions, puis de mes fonctions cérébrales en général : peut-être une qualité spécifique de l'air environnant, une toxicité ambiante affectait singulièrement ma mémoire. Mais les notes prises la veille dans mon carnet, et l'avant-veille et les jours d'avant, attestaient que mes compétences n'étaient pas en défaut : j'avais noté hier encore que le sol était couvert de verdure et que le cerisier au fond du jardin portait haut ses fleurs blanches, et je constatais aujourd'hui que la terre était nue et les branches de l'arbre dépourvues de végétation. Non, décidément, nulle faiblesse de

l'esprit n'avait pris part à ces changements soudains : l'environnement se transformait à une vitesse considérable, et le paysage avec lequel j'avais espéré me familiariser disparaissait avant même que j'en eus pris la mesure. Un processus de grande ampleur semblait s'être mis en branle, quelques jours après mon arrivée, une succession de bouleversements catastrophiques, dont il m'était impossible d'imaginer la finalité.

Les jours passants, et les nuits, les modifications de l'environnement se firent plus spectaculaires. Il n'était plus seulement question du vague déplacement d'une vulgaire motte de terre, ou d'un méandre dont l'angle déviait de quelques degrés, ou encore de la substitution d'un frêne par un sapin, non, c'est le ruisseau devenu familier qui devenait le matin suivant aussi large qu'une rivière, sans qu'il ait plu une seule goutte la veille au soir, une clairière qui surgissait subitement d'une forêt touffue – si une équipe de bûcherons avaient entrepris d'abattre des arbres durant la nuit, je n'aurais pas fermé l'œil ! –, plus étonnant encore, c'était une colline qui désormais obscurcissait l'horizon dont hier encore nulle élévation ne venait briser la platitude, et derrière cette colline, je discernais maintenant entre de bas nuages le sommet d'un jeune volcan en activité d'où s'échappaient des fumerolles menaçantes.

Certains matins, un brouillard dense cernait la maison des domestiques. Aux dernières heures de la nuit, quand un sommeil profond me dissuadait de me lever, j'entendais, comme dans un rêve, un grondement sourd et continu, entrecoupé de sifflements brefs, de craquements sinistres, comme ceux que font les glaciers quand les torrents puissants qui circulent sous la glace en rongent l'épaisseur. On aurait dit que le paysage muait, et ces bruits me paraissaient exprimer la souffrance d'un corps dont les limites éclatent, comme si la peau de ce corps se trouvait soulevée, percée et déchirée par des forces telluriques d'une puissance insoupçonnable.

Les premières fois, je m'éveillais l'angoisse au ventre, et n'approchais de la fenêtre qu'avec circonspection : quel paysage me serait offert ce matin ? Et si un vaste lac cernait les abords de la maison, si je me trouvais soudain piégé sur une île ? Je n'ai ni barque ni rame, aucun moyen de fuir, si tant est que le désir de fuir me prenne – car après tout n'ai-je pas déjà fui, et quel sens y aurait-il à fuir à nouveau, et pour aller où ? D'innombrables pensées tournoyaient dans mon esprit, tandis que je me décidais à ouvrir la fenêtre et les volets. Mais la plupart du temps, il me fallait attendre encore quelques minutes ou parfois quelques heures, que le brouillard se lève, et je contemplais alors un monde nouveau.

Cependant, force est de constater qu'on s'habitue à tout, même à l'inhabituel, même au fait que, chaque matin, le monde se présente sous un jour étranger. Après tout, la maison des domestiques, elle, ne changeait pas, les murs paraissaient solides, résistaient vaillamment à toutes ces catastrophes. Tout n'était donc pas emporté par le devenir. Pouvais-je affirmer qu'il en allait ainsi de moi-même ? L'identité à soi, la permanence de ce sentiment qu'on éprouve vis-à-vis de soi-même, le je pense, ou le je sens, ou le j'existe, qu'en restait-il alors que rien n'était sûr, rien ne demeurait, exceptés ces quatre murs et ce toit et ces meubles ? J'aurais dû, en toute logique, vaciller sous l'effet d'une angoisse insoutenable, perdre mon âme dans ce tourbillon d'irréductibles pluralités, m'effondrer et me disloquer, oublier toute logique, oublier ma langue elle-même, et me contenter d'adresser à genoux des prières muettes afin qu'on vienne me sauver.

Mais il n'en fut rien. À dire vrai, ces modifications du paysage finirent même par devenir une sorte de fête quotidienne. Dans l'appartement où j'ai vécu si longtemps, dans cette ville de province morne et grise, la vue ne changeait jamais. Le mur d'en face ne se déplaçait pas d'un iota, et la fenêtre qui faisait face à la mienne, sans doute condamnée car donnant au nord, ne s'ouvrit jamais tout le

temps que je demeurais à cet endroit. Et la rue, quand je me forçais à y descendre, empruntant les escaliers bordés de murs au crépi douteux, s'obstinait-elle aussi dans la répétition et l'inertie : rien n'arrivait jamais qui fût digne d'être noté, et mon existence elle-même se résumait à ces portes et ces visages qui se fermaient, ces espoirs déçus, ces élans contrariés, non, rien n'arrivait jamais que la même expérience de l'échec, les factures dues aux propriétaires tombaient, implacables, et rythmaient la vie, et les rares fantaisies que je m'autorisais étaient sévèrement punies d'un endettement supplémentaire, si bien qu'immanquablement, je rentrais chez moi, dans cet appartement, la tête basse.

Tandis qu'ici, grâce à ces bouleversements paysagers quotidiens, je ne m'ennuyais guère. Je les goûtais désormais avec joie, et, pris d'une insatiable curiosité, je me surprenais le soir venu à attendre le matin suivant avec impatience. Mes jours alors étaient consacrés à l'exploration de ces nouveaux territoires. Moi qui d'habitude me traînais sans aucune vigueur, j'avais appris ici à marcher plus vivement, sans trop me fatiguer, si bien que, depuis le matin jusqu'au soir, il m'arrivait fréquemment de parcourir une cinquantaine de kilomètres aller-retour, en prenant soin de revenir sur mes pas à la fin de l'après-midi, avant que le soir tombe, pour gagner mon refuge. Je passais ainsi chaque jour d'un monde à l'autre, et même, d'un climat à l'autre : hier c'était une forêt tropicale dense et sauvage, aujourd'hui une sorte de steppe quasiment désertique, et demain, peut-être, j'aurais à gravir les pentes d'une montagne enneigée.

Comme si quelque démiurge entreprenait chaque nuit de modifier le monde : existait-il quelque part d'autres spectateurs de cette puissance tectonique, de ce bouleversement tellurique ? Et si j'en étais le seul témoin, quelle était donc la signification de ce privilège ? Si c'était pour me punir, et c'est là l'idée qui m'était venue en premier – parce qu'il est dans ma nature de domestique de songer d'abord à ma disposition coupable – quel en était le motif ?

Ou bien il n'est aucun démiurge, mais c'est la forêt elle-même qui devient un lac, qui veut devenir un lac ou le lac qui se rêve montagne, et la montagne ne se satisfait pas de sa condition et se languit de la douceur des plaines.

Le miracle, ici, était permanent. J'étais peut-être le jouet de quelque dieu, mais ne souffrais pas pour autant d'angoisses métaphysiques. N'ayant aucun pouvoir sur le monde, je me contentais d'en apprécier les incessantes métamorphoses. L'homme qui se rêve en maître et possesseur de la nature, ou qui s'emploie à dominer ses semblables, se fait fort de deviner les régularités, qu'elles soient climatiques, géologiques ou humaines, afin d'anticiper les effets de ses actes et profiter d'un avantage sur la nature indifférente et les ignorants. Il maîtrise, canalise et oriente à son profit le flux des perceptions et des pensées, il s'empare du vivant et le plie à ses propres désirs dont il fait la pierre de touche de la civilisation. Quelles perceptions et quelles pensées sont susceptibles de nourrir l'esprit de l'homme du commun, qui consacre plus de la moitié de la durée de sa vie diurne à exercer une tâche répétitive, confiné dans un bureau avec vue sur le parking des employés, et l'autre moitié à se rendre audit bureau, s'en retourner chez soi, dans un appartement sans âme, faire quelques courses au passage, et ruminer la frustration d'une journée gâchée, vautré dans un canapé fabriqué industriellement, avant de s'abrutir, vidé de toute émotion, privé de sentiments, devant des écrans, aidé par une bouteille de mauvais vin, en espérant trouver le sommeil. À l'entreprise, je faisais ainsi don non seulement de mon corps, de mon temps, de mes sensations, mais aussi de mes pensées, de mon esprit, en échange d'un maigre salaire, et ce fruit modeste de mon sacrifice, je le redonnais finalement à ceux-là mêmes qui m'en avaient fait l'aumône, les propriétaires, en acquérant leurs produits ou en leur versant un loyer, si bien qu'en travaillant, j'avais à peine de quoi acheter le droit d'habiter sous un toit et d'alimenter un corps dont la vie n'était plus qu'un complexe de routines, et le mouvement une succession

d'actes réflexes. Aux propriétaires finalement, comme tous les hommes de ma condition, je léguais la totalité de mon existence, en vue de leur enrichissement et de leur épanouissement à eux, et qu'avais-je en échange ? Des repères sans doute. Une vie simplifiée, comme peut l'être celle d'une machine ou d'un insecte, dans laquelle les occasions d'exercer sa volonté, d'être confronté à quelque choix, sont rares, se comptent à vrai dire sur les doigts d'une main durant toute la durée qui s'écoule de la naissance à la mort, une vie sans autre perspective qu'une retraite éventuelle, si tant est qu'une sale maladie ne vous ait pas emporté prématurément, une vie assurément misérable, une vie d'esclave en somme, parfaitement réglée par la nécessité, et une vie rassurante par sa monotonie même.

Alors qu'ici, c'était tout le contraire. Le devenir s'écoulait sans entrave et toute chose semblait jouir d'une entière liberté. Rien de demeure identique à soi-même, pas même le soi-disant moi – j'étais devenu assez philosophe pour en apprécier le caractère illusoire. Mes souvenirs de la vie d'avant, les espérances et les déceptions, tout cela, qui donnait corps autrefois à ce que j'appelais ma vie intérieure, s'effilochait avec le temps. Peu m'importait désormais ce que j'étais ou ce que je pensais être naguère. Et ma foi, n'y pouvant rien, je m'abandonnais, je ne me révoltais pas, me contentant des offrandes du jour.

J'ignore combien de temps je demeurais ainsi, parfaitement seul, dans la maison des domestiques, environné de paysages mouvants au gré d'une mémoire incertaine. Un jour pourtant, le monde d'avant, ou du moins un de ses représentants, vint troubler la paix sauvage à laquelle je m'étais habitué.

Une visite

Depuis ce soir, en effet, je ne suis plus seul dans la maison réservée aux domestiques.

Un homme d'âge mûr, vêtu d'une gabardine, se trouve assis sur une chaise dans un coin de la cuisine, soigneusement ligoté par mes soins, au moyen d'une corde de lin assez épaisse récupérée dans la remise. Cet homme est le propriétaire du domaine dont la maison des domestiques dépend. Ou : dont elle est censée dépendre. Il est le propriétaire de la grande maison dont j'ai franchi le palier un jour, sans avoir été autorisé à pénétrer dans le grand salon.

Il est assez joufflu, sa bouche est ornée de lèvres roses et charnues, le cheveu assez rare parsème un crâne poli au sommet duquel émerge une petite bosse encore rougeoyante, trace du coup que je lui ai porté tantôt. J'ai nettoyé le sang, je ne pense pas qu'il y ait de fracture ni de traumatisme crânien, mais qui sait. Je ne m'y connais guère en médecine. J'ai frappé assez fort tout de même, suffisamment pour l'assommer.

Notre première rencontre fut plutôt brève. Il s'était aventuré dans les bois – ses bois – et marchait d'un air préoccupé tout en regardant l'écran de son téléphone connecté. Je l'ai vu arriver bien avant qu'il ne me voie, fasciné qu'il était par son appareillage. J'étais en train de ramasser des branches pour démarrer le feu en prévision de cet hiver, et je me suis posté devant lui, une lourde branche en frêne à la main. Il a bien évidemment sursauté, ne s'attendait pas à voir quelqu'un dans les bois dont il est propriétaire, et il a paru surpris en devinant derrière moi l'ombre de la maison des domestiques, ce qui confirme ma théorie selon laquelle tout le monde, y compris le propriétaire, a oublié l'existence de cette bâtisse. Il a demandé d'un ton sec, d'un ton typiquement propriétaire, ce que je fichais ici. Je n'ai pas répondu. Il a dit que je n'avais rien à faire ici, qu'il s'agissait d'une propriété privée, que j'allais devoir le suivre. Je n'ai rien dit. Il a menacé en brandissant son téléphone comme s'il s'agissait

d'une arme d'appeler le service de sécurité. J'ai alors frappé avec la branche assez lourde que je tenais dans la main. Puis je me suis penché sur son corps gisant sur les feuilles mortes automnales pour vérifier s'il était encore en vie. Il respirait en tous cas. J'ai pris son appareil, dont l'écran indiquait « pas de connexion », et fouillé dans ses poches. Il y avait là un second téléphone, un portefeuille avec un permis de conduire, des cartes de paiement, et dans une autre poche, quelques plaquettes de médicaments. Je ne suis pas calé en médecine, comme je l'ai déjà mentionné, et le nom de ces médicaments, écrits en tous petits caractères sur les plaquettes, ne me parle pas. Peut-être le propriétaire est-il malade. Ou peut-être s'agit-il juste de pilules pour améliorer ses performances, comme la plupart des gens en consomment paraît-il. Je n'en ai jamais pris, de telles pilules. Peut-être est-ce la raison pour laquelle je n'ai jamais obtenu le niveau de performance nécessaire pour pénétrer dans le grand salon ? Qu'importe, il est trop tard, bien trop tard.

Depuis, le propriétaire est installé dans la cuisine, ligoté à sa chaise, à l'aide de cordes fines que j'ai trouvées, comme par hasard, mais je ne crois plus tellement au hasard désormais, dans la remise, soigneusement rangées dans une boîte sur une étagère. Comme on pouvait s'y attendre, à son réveil, il a manifesté une grande panique, hurlant, appelant à l'aide, se débattant, essayant de se libérer de ses liens, résultat : la chaise a fini par tomber et lui avec. Mais cette fois, il n'a pas perdu connaissance. Je l'ai laissé ainsi, gisant sur le parquet, durant une bonne heure, rampant comme il pouvait en se traînant avec sa chaise collée à son dos : on aurait dit une sorte de cafard et j'ai bien entendu pensé à la nouvelle de Kafka, la Métamorphose, que j'avais lue dans mes jeunes années, mais je ne le lui ai pas dit. Il s'est avancé plus ou moins dans ma direction, en se tortillant, un rictus aux lèvres, porté par une férocité dont je n'avais jamais mesuré l'expression sur un visage humain. Je me suis juste déplacé d'un pas sur la gauche, alors, considérant sans doute qu'il lui

serait impossible de m'attraper dans ces conditions, entravé comme il se trouvait maintenant, il a entrepris de se diriger vers la porte d'entrée de la cuisine, qui est aussi la porte d'entrée principale de la maison, porte que j'avais laissée entrouverte, n'ayant aucune raison de redouter que les cris du propriétaire n'alertent quelque voisin, n'ayant à ma connaissance aucun voisin à des kilomètres à la ronde (doutant même, jusqu'à ce que je tombe sur le propriétaire, qu'il y eût encore un être humain quelque part excepté moi).

Puis, au bout d'un moment, lassé de ce spectacle ou bien prenant pitié de cet homme en bien fâcheuse posture, je ne sais, j'ai redressé la chaise, si bien qu'il a retrouvé une position assise sans doute plus digne de sa condition de propriétaire, et j'ai déplacé la chaise et son passager jusqu'à la table de la cuisine, en poussant le dossier. Il s'est tu un instant, puis, comme je me tenais assis devant lui, de l'autre côté de la table, il m'a regardé avec un regard dont la spécificité doit appartenir exclusivement à la race des propriétaires, un regard à vous glacer le sang, fixe, sans cligner des paupières, un regard accusateur, un regard à tuer, à licencier, à expulser, à faire perdre toute contenance, toute dignité, un regard à vous dissoudre dans la honte, à vous clouer d'une humiliation définitive, du genre, il n'y aura jamais de seconde chance, du genre n'y revenez jamais, du genre, vous êtes grillé, du genre c'est fini pour vous, du genre, c'est comme si vous étiez déjà mort, le regard de celui qui a bâti sa fortune sur la ruine et l'exploitation de la multitude – au commencement de ces empires, immanquablement, une geste violent l'inaugure, une spoliation, un viol, une succession de meurtres, le lent défilé des esclaves, le cliquetis des chaînes et le claquement des fouets, et ce regard que je connais bien non pas tant pour en avoir été victime que pour en avoir senti souvent les effets en rêve, comme s'il me hantait, comme il hante je suppose tous les rêveurs de ma condition, un regard en somme qui vous remet à votre place – mais voici que je recommence avec ma domesticité, voici qu'à

nouveau je me plie au pouvoir du propriétaire, alors qu'il est patent, là maintenant, que je suis en position de force, et pas lui.

Je ne réponds pas. Il dit qu'il est président d'une communauté territoriale importante, qu'il a un fils de mon âge, mais qu'il y a peu de chance que nous nous connaissions, son fils et moi, que nous n'avons sans doute pas fréquenté les mêmes écoles, non, vraiment, fait-il avec un sourire adressé à lui-même, il y a peu de chance, et il me demande si par hasard j'ai entendu parler de son fils, et comme je ne réponds pas, il répond que probablement, j'en ai entendu parler, si tant est que je regarde les informations, d'ailleurs je n'ai vu aucun écran dans cette pièce, se pourrait-il que je n'aie aucun écran nulle part dans cette maison, aucune connexion avec le monde extérieur, c'est ce qu'il est train de se demander me confie-t-il, est-il possible que je sois tombé sur le seul type sur terre qui vit sans aucune connexion, mon fils justement, ajoute-t-il, à seulement trente-cinq ans, possède déjà une des plus grosses fortunes de Californie, est-ce que la Californie me dit quelque chose, interroge-t-il avec perfidie, mais je ne réponds pas, alors il dit que je suis probablement un demeuré, c'est bien ma chance, quelle ironie, fait-il, tomber sur un demeuré qui ne dispose d'aucune connexion et n'a jamais entendu parler de la Californie, et des affaires de mon fils, ça existe encore des types dans ce genre ? je ne réponds pas.

Et cette maison, comment ai-je pu avoir l'outrecuidance de m'installer dans cette maison, alors que lui-même, malgré sa qualité de propriétaire, en ignorait jusqu'à présent l'existence ?

C'est fou quand même quand on y pense, dit-il comme s'il pensait à haute voix, que les anciens propriétaires aient omis de la mentionner, et je ne croyais pas, non je ne croyais pas, que la propriété fût aussi étendue, vous saviez vous, dit-il en se tournant vers moi, qu'elle était aussi étendue, avec ces collines, ses forêts, ses lacs, je croyais moi avoir acheté un

bout de forêt, une parcelle, et me voilà avec cette étendue ! Et, pour lui-même cette fois : qu'est-ce que je vais faire de tout ça ?

Et depuis combien de temps êtes-vous ici *chez moi* au fait ?

Il me demande, manifestement agacé, pourquoi je ne parle pas.

Et quel est le montant de la rançon, si toutefois j'ai demandé une rançon,

Est-ce que je sais au juste qui il est ?

Comme le propriétaire parle trop, au bout d'une journée, j'ai décidé de le déplacer dans la chambre d'amis, à l'arrière de la cuisine. Je me suis lassé de sa compagnie et nous avons je crois épuisé tous nos sujets de discussion.

Je ne réponds jamais au propriétaire. J'avoue ne l'écouter que d'une oreille discrète, trop occupé à mes propres pensées. Autrefois, j'aurais certainement essayé de faire bonne figure, profitant de la situation pour l'amener à réévaluer ma personne, lui montrer que je ne suis pas si stupide que j'en ai l'air.

Aujourd'hui, après tous ces évènements, mes ambitions se sont tues, et je me contente finalement de faire ce que sont censés faire tous les domestiques en présence de leur propriétaire : je l'écoute déblatérer sans donner mon avis, et je me mets à son service. Monsieur désire aller aux toilettes, je l'y conduis, sous bonne garde certes, et sans desserrer tous ses liens, mais j'obtempère, laissant tout de même la porte entrouverte, mais sans regarder. Monsieur a faim, le menu du jour ne le satisfait pas, qu'à cela ne tienne, j'essaierai de faire mieux la prochaine fois – mais il est vrai que ce n'est pas moi qui décide du contenu des réserves de nourriture et donc des menus –, Monsieur désire prendre l'air, marcher un peu pour éviter la phlébite, ce que je ne lui souhaite pas bien entendu,

après tout, s'il est ici, ce n'est pas de mon fait, je ne lui veux en vérité ni bien ni mal, sauf qu'en le privant de la liberté d'aller et venir, j'encours le reproche de le maltraiter. J'en conviens. Je le garde en captivité dans la maison des domestiques. À ma décharge, il faut rappeler que lors de notre première rencontre, il m'avait explicitement menacé, arguant qu'il était lui le propriétaire, et que je n'avais aucun droit à me trouver là, sur ses terres, qu'il allait prévenir les services de sécurité, qu'il m'en cuirait, car les lois, assurément protègent les propriétaires, que les lois, c'est là leur raison d'être au fond, sont largement motivées par la défense des intérêts et des modes de vie des propriétaires, qu'elles servent avant tout à signifier à ceux qui ne possèdent rien les limites de leur jouissance, que la violation de la propriété privée est un délit puni des peines les plus lourdes, et où irait le monde assurément si la loi ne protégeait pas les propriétaires je vous le demande.

Mais les lois, qu'en ai-je désormais à faire ? Il est frappant qu'après avoir vécu durant seulement quelques mois sans croiser ne serait-ce que l'ombre d'un représentant de la loi et sans lire une seule lettre de l'administration vous rappelant vos devoirs et vos obligations, ce sentiment de subordination s'évanouit totalement. À peine demeure un vague souvenir de la crainte qu'elle inspirait naguère, mais ce souvenir ne suffit pas, en tous cas chez moi, à prendre au sérieux les menaces du propriétaire. Avec une assurance tout à fait inaccoutumée chez moi, j'ai substitué aux lois qu'il invoquait les miennes propres, comme le fit Antigone devant Créon, et considéré qu'en vertu de mes lois propres, donc, il n'était pas raisonnable d'accorder une liberté de mouvement à cet homme qui, de toute évidence, s'avérait être de mes ennemis. D'une certaine manière, je lui faisais payer aussi toutes les exactions dont j'estimais avoir été victime au fil de ma vie antérieure, les vexations, les humiliations et les spoliations, toute cette violence qu'on inflige aux gens de ma condition sous le couvert des lois, au prétexte de protéger les

propriétaires. Que j'aie pu être, au moment de serrer les liens autour de ses poignets et à ses chevilles, animé par un sentiment de vengeance, qui après tout pourrait aussi avoir été inspiré par la justice, il n'en restait pas moins qu'il représentait effectivement un danger pour le mode de vie dont je jouissais ici et maintenant, dans la maison des domestiques. Ce pour quoi j'ai préféré le garder en détention jusqu'à présent.

Mais serais-je capable d'aller au-delà de cette incarcération et de faire preuve d'une véritable cruauté envers lui ?

J'ai rêvé naguère, à l'époque où j'habitais encore dans un monde peuplé d'êtres humains, de propriétaires et de domestiques, d'infliger à ce genre de personnage les tortures les plus sophistiquées. Et voici qu'aujourd'hui, je me tiens devant le genre d'homme dont précisément j'avais à me plaindre, qui plus est, en position de force, car il est attaché tandis que je suis libre. Rien ne m'empêche, si l'envie me prend, de lui sectionner séance tenante un ou plusieurs doigts de la main, de lui crever un œil ou même les deux, de lui arracher une oreille, ou de lui casser quelques dents. J'ai tous les outils nécessaires à disposition, couteaux, tournevis et marteaux. Je devine qu'il m'en faudrait peu pour laisser libre cours à la fureur et lever les derniers scrupules qui retiennent mon bras, tant est vaste la peine accumulée depuis toutes ces années, toute cette frustration qu'il a fallu contenir, toutes ces injustices ravalées, ces blessures rafistolées, ce bricolage à laquelle se réduit finalement l'existence de ceux qui comme moi, ont dû composer avec une naissance médiocre.

Et pourtant, je me sens arrêté dans mon élan, non pas à proprement parler parce que j'aurais éprouvé quelque scrupule, ce dont souffre dans ce genre de circonstances la plupart des hommes, excepté les sadiques et les délirants, non, mais plutôt parce que l'ennui m'a déjà gagné. Après tout j'ai déjà imaginé ce genre de scène, je me suis vengé tant et souvent dans mes rêves, c'est comme un livre qu'on a déjà lu

maintes fois, on sait comment ça va finir, et tout laisse à penser que la réalité, le fait de rendre ce rêve réel, constituera une expérience décevante, que l'excitation ressentie ne sera pas à la hauteur de celle qui accompagnait mes rêves, au bout duquel je m'éveillais ruisselant de sueur, en érection, forcément, et pleinement satisfait. Non. Le torturer, là maintenant, ne procurerait qu'une satisfaction diminuée, entachée de défauts. Toutefois, j'aimerais qu'il crève à la fin, évidemment.

Le propriétaire craint probablement d'avoir à faire à un sadique, quand bien même, jusqu'à présent, excepté le coup de bâton sur la tête lors de notre rencontre initiale, aucune douleur ne lui a été infligée. Il tente néanmoins de m'amadouer, s'efforçant d'adoucir le timbre, habituellement cassant, de sa voix, il entreprend de me séduire, d'aller dans mon sens, de faire ami-ami, se confie tel un intime dans l'espoir que je lui rende la pareille, pour un peu, par moment, il semblerait que nous soyons devenus les plus familiers du monde, que nous formions un vieux couple, « oublions nos différences, mon brave », alternativement, il me tutoie et me vouvoie, « faisons fi des classes sociales, de toute façon, la lutte des classes est achevée depuis des lustres, faute de combattants », cette assertion le fait rire de bon cœur, comme s'il avait fait une bonne blague, « lâchez-vous mon brave », me dit-il, « vous m'avez l'air tout coincé, tellement intimidé, qu'avez-vous donc à craindre ?, attaché de la sorte, je ne vous ferai aucun mal », &c &c.

Comme je ne réponds pas, même si j'ai frémi en l'entendant évoquer ma supposée timidité, et qu'à cet instant, j'ai dû serrer le poing pour ne pas lui taillader les joues avec le couteau de cuisine que je garde toujours à la ceinture, comme je demeure apparemment impassible, il change bientôt de ton, son visage se crispe, la voix brise et casse et persifle, et les mots semblent surgir hors de sa gueule, filtrés par une dentition toxique, comme s'il éjectait des doses de venin en parlant. « Mais vas-y donc, lâche-toi, je sais bien que tu rêves

de me sectionner les doigts de la main, de me crever un œil, de m'arracher l'oreille et me casser les dents. Qu'attends-tu ? », et il tend les doigts comme il peut malgré ses mains menottées, me les offrant en pâture. Il me dit que s'il était à ma place, il ne se gênerait pas, il y a longtemps que j'aurais déjà eu à déplorer la perte d'un doigt, d'un œil, d'une oreille et de quelques dents. « C'est la différence entre toi et moi, imbécile, moi je suis un homme d'action, toi, tu n'es qu'un pisse-froid, un qui se défile et débande, un scrupuleux, un réservé. » Il ajoute que j'ai peur, peur de l'entendre hurler, d'être témoin de sa douleur, de voir son sang couler, qu'un pauvre type comme moi, une lavette, une tafiole, est du genre à s'évanouir en voyant le sang jaillir de la blessure qu'il a pourtant lui-même infligée, il me provoque, il veut que j'agisse, il veut entendre le son de ma voix, « Mais parle ! Imbécile ! T'es muet ? On t'a coupé les cordes vocales ? Pourquoi tu parles pas ? Pourquoi tu ne fais rien ? Mais qu'est-ce que tu veux ? » &c, &c.

Je ne dis rien.

Après avoir beaucoup parlé, il conclut d'un « j'ai soif » : c'est un ordre, et je m'exécute poliment, lui verse de l'eau dans un verre qu'il porte maladroitement à sa bouche, entravé qu'il est par ses menottes, puis il se tait. Il m'observe en silence, avec attention, comme le font ces jeunes chiots qui s'efforcent de deviner les intentions de leur nouveau maître. C'est un sentiment pénible d'être examiné de la sorte, et je songe à tous les examens dont ma vie passée fut ponctuée, comme si, pour les gens de ma condition, subir des épreuves et des contrôles plusieurs fois chaque année constituait un rituel nécessaire, comme s'il fallait pour les examinateurs s'assurer ainsi de la viabilité de l'individu qu'ils soumettent à l'observation, de son obéissance et de sa bonne volonté. Je me sens, examiné par lui, comme un animal livré à quelque expérience dans un laboratoire, un rat ou un chimpanzé dont on surveille et note le comportement. Je me détourne pour aller à l'évier de la cuisine, faire un peu de vaisselle, et je

perçois ce regard pesant juste sur mon dos. Peut-être se demande-t-il ce que je fabrique. Il s'interroge sur mes intentions, continue de me prêter, bien qu'il en doute parfois, une intériorité, des émotions, des pensées, des volontés. Il se dit que peut-être, je vais me retourner vers lui brutalement, brandissant un grand couteau, un rictus aux lèvres, prêt à en découdre avec ses doigts, ses yeux, ses oreilles et ses dents, et que l'heure est venue pour lui d'éprouver d'intolérables souffrances. Mais rien de tel n'a lieu. Car je sais qu'il me manque cette disposition à la cruauté qu'il suppose à tort répandue naturellement en chaque être humain, mais non, je ne suis pas comme lui, et je me contente, le dos tourné, de récurer les assiettes. Ce faisant, j'éprouve comme un sentiment de fierté. Tout en m'adonnant à des tâches réservées aux domestiques, tout en confirmant ma subordination, je déjoue en réalité ses attentes, je subvertis l'idée qu'il se fait de ceux de ma condition, précisément en me contentant de faire ce que d'habitude, dans des circonstances normales, on attendrait de moi, que je récure les assiettes ou serve des verres d'eau à ceux qui ont soif. Plutôt que de profiter de la situation pour humilier et molester mon prisonnier, je contredis sa vision des rapports humains, selon laquelle, j'imagine, l'homme est un loup pour l'homme et des choses de ce genre, je lui oppose en somme mon indifférence et une absence de violence qui le laissent non seulement interloqué, mais aussi le découragent. Car le propriétaire, comme il le dit lui-même à qui veut l'entendre, est un homme d'action, à croire qu'il n'est que cela, et qu'il ne possède aucune autre pensée que celles qui s'avèrent utiles à l'action, et comme je ne fais rien, comme je n'agis pas, car récurer une assiette, je suppose, n'est pas de son point de vue un acte au même titre que crever un œil ou arracher une oreille, il se trouve tout décontenancé, ne sait plus que faire – et d'ailleurs, s'il s'efforce de faire avec ses mots, d'influencer, de bouleverser, de modifier, juste en parlant, il doit bien convenir qu'au final tous ces efforts butent sur mon impassibilité, et qu'il ne fait donc rien, au sens strict, d'autant plus que son corps est privé

de mobilité. Parfois, j'aimerais prendre la parole et lui expliquer cela, que son agitation est vaine, qu'il ferait mieux de se comporter conformément à sa nouvelle condition, comme une plante par exemple, a-t-on déjà vu une plante lancer des invectives au soleil, se plaindre de la pluie, râler contre le vent ? Non, une plante fait ce qu'elle a à faire et considère les évènements avec sagesse, elle ne s'épuise pas en d'inutiles simagrées et contorsions, elle économiserait sa salive si elle en avait. Si j'étais à sa place, assurément, je prendrais exemple sur les plantes, j'irais chercher en moi-même les ressources de cette âme que les anciens nommaient végétative, étant privé de toute façon, lié de la sorte, des avantages d'une âme sensori-motrice – l'âme intellective ne lui étant dans ces circonstances contraires que d'une maigre utilité. Mais je ne crois pas que mon propriétaire ait envie de disserter de la distribution des âmes dans le platonisme, et je préfère de toute façon le laisser mariner dans son jus, et le soustraire aux plaisirs de la conversation : c'est bien la moindre des vengeances ainsi qu'une délicate consolation au regard ce que des gens comme lui ont fait subir à ceux de ma condition.

Aujourd'hui, au bout d'une heure à peine, j'en ai soupé de sa compagnie et m'apprête à sortir. Il m'observe tandis que je vérifie avec soin le contenu de mon sac à dos, change de chaussures, enfile une veste plus chaude. Où allez-vous ?, fait-il, vous comptez encore me laisser ici tout seul, attaché à cette chaise, toute la journée ? Imaginez-vous ce que j'endure, seul, avec pour unique horizon cette table de cuisine, un évier et une fenêtre sale ? Personne à qui parler ? Mais je ne réponds pas et file dans le jardin, puis je m'en vais à pied parmi les paysages changeants que la fortune m'offre ce matin.

Ce matin, le propriétaire s'inquiète non pas tant de sa situation présente, mais de ce que deviennent ses propriétés alors qu'il en est absent. À tous les coups, dit-il, alors qu'hier

encore il se montrait extrêmement confiant dans le fait qu'on déploierait des moyens inouïs pour le retrouver, à tous les coups, dit-il, ces enfoirés ont déjà pris ma place.

Il lui vient même l'idée qu'il s'agirait d'un complot, qu'en réalité ses rivaux ont orchestré son enlèvement, et peut-être même le conseil d'administration tout entier s'est entendu pour le faire disparaître. Ils vous ont bien payé au moins ?, fait-il en me regardant d'un sale œil. Et ajoute, mais il me l'a déjà dit, et il le répète environ trois fois par jour : je peux toujours vous payer beaucoup plus.

Le propriétaire s'est envolé. C'est évidemment manière de parler, je doute qu'il ait jamais été capable de voler, tout propriétaire qu'il soit, mais il a quitté la maison, profitant en réalité de ma mansuétude à son égard – j'avais délibérément dénoué la veille, tandis qu'il était assoupi, après avoir bu une bouteille entière de vin de table, une partie de ses liens. Non. Pour être honnête, il ne s'agissait pas de mansuétude, mais plutôt d'une grande lassitude. Autant le dire, j'ai organisé méthodiquement la fuite du propriétaire. Alors qu'il dormait, allongé sur le lit de la chambre d'amis, qu'on aurait pu soit dit en passant appeler tout aussi bien la chambre de l'ennemi, j'ai desserré ses liens suffisamment pour qu'il soit en mesure, une fois éveillé, de se libérer par lui-même. La nuit venue, j'ai entendu de l'autre côté de la cloison le bruit lourd que fait un corps chutant en bas d'un lit : il s'était sans doute contorsionné tant et plus qu'à la fin il était tombé. J'ai craint qu'il ne s'assomme encore une fois, ou se blesse gravement, mais, heureusement, car il m'aurait été pénible d'être contraint de m'occuper d'un impotent, il a fini par se relever. J'ai quitté la maison avant qu'il ne m'appelle pour sortir de sa chambre, comme il le fait habituellement vers huit heures, et je me suis caché derrière un amas de terre au fond du jardin.

Depuis mon poste d'observation extérieur, je distinguais juste son ombre passant et repassant derrière les fenêtres. Il fouillait la maison des domestiques, dans un état d'excitation

manifeste, cherchant sans doute les objets qui pouvaient lui être utiles : ses téléphones, ses pilules, une arme à feu, des papiers d'identité, les siens probablement, mais aussi peut-être les miens, afin d'être en mesure, une fois de retour dans son monde familier, de lancer une procédure contre moi, de porter plainte et je ne sais quoi d'autre. Mais évidemment, il n'aura rien trouvé de tel. Juste un couteau de cuisine que je lui ai laissé par pitié. Bonne chance à lui. À plusieurs reprises, il a jeté un œil par l'encablure de la porte entrouverte, avec la plus grande discrétion. Puis, portant un petit sac de voyage d'une main, le grand couteau de cuisine de l'autre, il est sorti de la maison des domestiques. Après toutes ces semaines durant lesquelles il avait été contraint à la plus grande immobilité, il n'avançait qu'avec peine, comme s'il découvrait aujourd'hui la marche à pied.

Caché derrière mon tas de terre, je pensais : où compte-t-il aller ? Il ignorait tout des bouleversements quotidiens de l'environnement, des lois inhabituelles qui gouvernaient ici l'espace et le temps. Le paysage de ce matin, une enfilade de collines recouvertes de feuillus et ponctuées de lac, ne ressemblait en rien au paysage qu'il avait traversé lors de son arrivée. Mais ça aurait pu être pire. Ce matin nous étions plutôt en automne. Alors qu'hier encore, on se sentait comme au tout début du printemps, il restait de beaux arpents de neige dans le jardin et les températures ne dépassaient guère zéro degré, et l'avant-veille nous étions plongés au cœur d'un été torride et irrespirable. Il hésita quelques minutes avant de choisir une direction, puis s'engagea bravement vers ce qui devait être le sud, du moins était-ce le sud quand, il y a bien longtemps, je suis arrivé ici, et, comme un homme étranger au doute et qui pense que la détermination et la persévérance sauront contraindre la réalité à lui être favorable, un homme d'action, vraiment, il s'est enfoncé dans la forêt comme si les arbres allaient s'écarter à son approche. Ça ne m'aurait guère étonné d'ailleurs. Mais il faut se méfier des arbres : sous leur allure en général débonnaire d'êtres apparemment peu intéressés aux affaires humaines, derrière leur passivité supposée, ils s'avèrent parfois, quand on se montre trop irrespectueux à leur égard,

de redoutables assaillants, et, connaissant mon évadé, je ne serais pas surpris qu'il soit, au bout d'un moment, pris dans quelque entrelacs de branches et de ronces, saisi par l'obscurité, fait à nouveau prisonnier cette fois-ci par les branches et les arbustes qui hantent la forêt.

Il est probable, pensé-je en sortant de ma cachette, qu'il constate bientôt son égarement, et qu'il lui vienne l'idée de faire demi-tour afin de retourner à la maison des domestiques. Un homme raisonnable se comporterait de la sorte. Mais je ne suis pas sûr que cet homme soit raisonnable. Il lui faudrait néanmoins beaucoup de chance pour retrouver son chemin. À toutes fins utiles, j'ai pris mes dispositions. Car il pourrait également, une fois devant la maison, considérer qu'après tout elle lui appartient, et, désormais libre de ses mouvements, en reprendre possession. C'est un propriétaire, je ne devais en aucun cas l'oublier, et il est dans sa nature et son essence de prendre possession, par la ruse ou par la force, avec ou sans l'aide de la loi. Sans doute en profiterait-il pour me punir de l'avoir traité comme un vulgaire squatteur, et, renversant les rôles, il m'attacherait à la chaise de la cuisine. Serait-il capable, lui, de cruauté ? Certains de ses regards quand il me parlait me laissent croire que oui. Prenant conscience au bout de quelque temps de la situation, le paysage changeant, l'impossibilité de quitter les alentours de la maison, l'absence de tout autre humain aussi loin qu'on le cherche, considérant qu'il devait désormais composer un monde avec son ancien geôlier, et personne d'autre, que ferait-il de moi ? Un homme tel que lui, c'est dans sa nature, il ne peut aller contre, a besoin d'un empire. Quel intérêt y aurait-il à régner sur un empire dépourvu de sujet ? Il aurait besoin de moi. Il me contraindrait à devenir son domestique. Un maître sans domestique perd sa raison d'être. Mais je ne veux plus être le domestique de personne. Et c'est pourquoi j'ai pris mes dispositions.

À la tombée du soir, j'ai fermé portes et fenêtres, ce que je ne fais jamais habituellement, n'ayant pas à craindre

l'irruption d'un voleur ou d'un assassin. Avec le plus grand soin je me suis attaché à vérifier toutes les entrées et les issues, installant ici et là, tout autour de la maison, des objets métalliques et bruyants, contre lesquels il ne manquerait pas, s'il lui prenait l'envie de revenir ici, de buter, signalant ainsi sa présence. J'ai disposé les couteaux de cuisine sur la table au cas où nous en serions venus à combattre. J'étais prêt à le tuer cette fois-ci.

Il était parti, et je ne souhaitais pas son retour. J'éprouvais un intense besoin de solitude. Plus de propriétaire, plus de corps à soutenir pour le traîner jusqu'aux toilettes, à la cuisine, à la chambre d'amis, plus de repas à préparer pour deux, plus de verre à remplir, plus de corde et plus de lien, et surtout, en finir avec cet incessant monologue qu'il m'infligeait, en finir avec ces invectives, ces insinuations, ces chuchotements sirupeux, ces soupirs affectés, ces reproches et ces menaces, ces cris et ces larmes, fini le propriétaire, terminé, j'en ai soupé de lui, assez vu et entendu, j'ai appris tout ce que je voulais savoir au sujet des propriétaires, et je me demande même aujourd'hui pourquoi, avec tant d'obstination et de ténacité, j'ai cherché durant toutes ces années à me faire admettre dans le salon de la maison des propriétaires. Quelle absurdité ! Que de temps perdu et d'énergie gaspillée ! D'où m'était donc venue une telle idée ? Comment se loge-t-elle donc dans la tête des gens de ma condition au point qu'elle devienne si désirable qu'on y consacre sa vie entière et qu'elle finisse par saturer l'horizon de toutes les espérances ?

Si je me tenais aujourd'hui devant un auditoire composé de gens de ma condition, je les mettrais aussitôt en garde : ne perdez pas votre temps à chercher à vous faire bien voir des propriétaires, ne vous épuisez pas à les satisfaire, ces gens-là sont ingrats, l'ingratitude est un trait déterminant de leur caractère, s'ils vous récompensent, c'est qu'il faut vous méfier, s'ils vous félicitent, prenez le large, il n'y a rien à tirer de bon de la fréquentation des propriétaires, si par malheur vous en

croisez un, passez votre chemin, disposez entre lui et vous la plus grande distance possible, et ainsi de suite, j'étais inspiré rien qu'à l'idée de mon discours, et puis j'ai repris mes esprits, je suis seul, sans aucun auditoire, excepté les arbres, les animaux de la forêt et le mobilier de la maison, êtres pour lesquels le concept même de propriété n'a aucun sens. Et c'est bien assez, cela suffit, je me passerai fort bien désormais d'auditoire.

Finalement, le propriétaire n'est jamais retourné à la maison des domestiques. S'il en a éprouvé le désir, il n'est pas en tous cas parvenu à ses fins. Je l'ai retrouvé néanmoins, quelques semaines plus tard, au hasard d'une pérégrination, bel et bien mort. Je gravissais avec peine un glacier qui, au cours de la nuit, avait surgi à quelques kilomètres de la maison des domestiques. La tête du propriétaire dépassait d'une grosse congère au bord de la langue de neige. J'imagine qu'il avait espéré rejoindre la crête et passer de la l'autre côté de la montagne. Qu'il avait erré durant plusieurs jours dans ce qui constituait autrefois son domaine mais dont évidemment il ne reconnaissait rien, étant donné les modifications topographiques quotidiennes.

Pauvre propriétaire. Ça fait un peu de la peine de le voir ainsi enfoui dans la neige, les yeux mi-clos, des morceaux de glace accrochés à la barbe et aux sourcils, la bouche grande ouverte comme s'il cherchait, avant de produire un dernier soupir, à avaler encore une bouffée d'air salvatrice. Son visage est méconnaissable : les yeux ont été arrachés, les joues crevées par quelques dents pointues, une oreille manque. Des renards et des corbeaux seront passés avant moi, car je discerne le dessin de leurs pattes menues dans la neige, et quelques traînées sanglantes tout autour du corps.

Il sera mort bien loin de ses propriétés, du confortable salon d'où il prenait ses directives, de la vaste demeure depuis laquelle il gouvernait son domaine. Un propriétaire, par essence, est un homme d'intérieur : dehors, il perd de son

assurance, car il lui est impossible de tout contrôler. Quand bien même de ce dehors, il en fut propriétaire, il ne s'y trouve guère à son aise, car ce qu'apprécie avant tout le propriétaire, c'est d'évoluer dans un monde parfaitement adapté à ses besoins, un monde peuplé de domestiques et de machines qui répondent au doigt et à l'œil. Il peut prendre possession d'une forêt, d'une montagne, d'une colline ou d'un marais, il lui suffit de signer ici, de parapher là, mais il lui est impossible d'asservir les êtres qui peuplent ces environnements, les arbres et les glaciers, les eaux saumâtres et les herbes folles. Livré aux éléments déchaînés, le vent, la tempête, les pluies et la neige, le froid et la tourmente, il aura peut-être manifesté sa colère et son indignation, rappelant à ces entités désobéissantes l'identité et la condition de celui qu'elles harcelaient, qu'ils ont affaire au propriétaire lui-même, que ces montagnes, ces forêts, ces marécages, lui appartiennent de droit, des papiers le prouvent, car il les a acquis, dépensant une partie de sa fortune à cette fin. Puis il aura fini par abandonner ses invectives face à l'indifférence de ces motions hostiles, et comme bien des hommes dans sa situation, aura cédé à la panique, se lançant dans une course effrénée sur la pente du glacier, jusqu'à ce qu'une plaque de neige cède sous le poids de son corps lourd, il se sera débattu, épuisé plus encore, dans sa gangue de glace, et puis le froid, l'engourdissement, et enfin le sommeil, l'ultime sommeil glacé, auront eu raison de la vigueur du propriétaire.

Que puis-je faire de plus ?, pensé-je en contemplant le corps gelé de mon ancien détenu. Si tant est que j'eusse la force de le sortir de son piège de glace, à quoi bon me fatiguer à lui fabriquer une sépulture ? Demain sans doute, le glacier aura doublé de volume et de superficie, emportant son corps je ne sais où, le disloquant et l'écrasant dans sa lente progression. Ou bien tout aura fondu et, à la place de cette vaste étendue blanche, s'établira une sombre tourbière, si bien que le cadavre du propriétaire disparaîtra à la vue de quiconque, avalé par les matières organiques en

décomposition. Ou bien encore, aux glaces succédera quelque plateau herbeux, et tous les rongeurs des environs, et tous les charognards, auront tôt fait de se partager les restes du propriétaire, lequel ne sera plus que fragments de chair et d'os, bientôt digérés, rejetés, transformés.

Je tire de cette histoire de nombreuses conclusions. J'ai appris bien des choses tandis que je partageais la vie du propriétaire, et sa mort vient confirmer la plupart de mes théories. Il me paraît désormais évident que certains sont faits pour devenir propriétaires, mais pas les autres, que certains possèdent toutes les dispositions pour exiger, subordonner et contraindre, mais pas les autres. J'ai fait, dois-je admettre, un piètre geôlier, ce que le propriétaire lui-même n'a pas manqué de noter à plusieurs reprises. L'excellence, dans toute profession, repose non seulement sur le soin qu'on prend à réaliser les tâches qu'elle implique, mais aussi sur le plaisir qu'on en tire. Rien de nouveau dans mon cas : je n'avais été qu'un travailleur incertain, peu concerné par mon travail, et toujours, ce sentiment que j'aurais pu tout aussi bien me trouver ailleurs qu'ici, adonné à une autre tâche que celle à laquelle j'étais censé me plier, ou bien occupé à ne rien faire, me trouver dehors alors que j'étais contraint de demeurer dedans, sans parler de l'impression grandissante de n'avoir été choisi pour ce travail que par erreur, et craignant qu'on finisse par découvrir mon imposture, car il s'agit de cela, se sentir toujours en position d'imposture, et pas seulement quand on agit, quand on accomplit quelques tâches, mais aussi en pensée, se soupçonner soi-même de n'être qu'un imposteur.

Bref, la visite du propriétaire et sa conclusion funeste n'auront pas été vaines, et j'aurais appris suffisamment pour éviter à l'avenir toute interaction avec d'autres êtres humains – si par hasard, hasard auquel je ne crois guère, un congénère se montrait dans les parages, ou bien même une congénère, je l'éviterais autant que possible, je me cacherais en attendant son départ, et si ce n'est pas possible, si l'intrus insiste et fait mine de s'installer ici, manifestant des velléités pour prendre possession de la maison des domestiques, je ne me contenterais pas cette fois-ci de l'assommer et de l'attacher à

la chaise de la cuisine, non, cette fois-ci, pas de tergiversations, je l'expédierais diligemment dans le royaume des morts.

Plus tard encore

À nouveau je suis seul et soulagé que cette pénible parenthèse – une ultime interaction sociale ? – se referme.

Le temps passe et emporte littéralement toute chose dans un flux de métamorphoses continuelles. Rien ne résiste au changement. Et maintenant, moi-même, je suis pris.

Certains matins, je me réveille avec un animal dans ma tête. Me voilà comme possédé par une bête sauvage. Le corps que j'occupe, encore humain, est investi par des puissances animales, un esprit de bête, et j'ai hâte de sortir de la maison, filer dans le jardin, puis, au-delà, m'abandonner aux paysages, et me voilà courant tout droit tel un loup, ou bien furetant dans les genêts, vif comme un renard, franchissant d'un bond tous les obstacles à l'instar d'un jaguar, et la bête en moi part à la chasse au petit gibier, errant près d'un marais à la recherche d'une poule d'eau, demeure aux aguets à la lisière des forêts, s'excite au plus haut chef quand un lièvre détale à mon approche, et bientôt, voici que ce corps lui-même, ce corps si mal bâti pour la chasse, se modifie à son tour, et, surprenant le lièvre, mes oreilles s'allongent et se dressent, un fin duvet recouvre ma peau d'homme fragile, mes doigts se font griffes, mes yeux perçants, ma bouche mue et devient gueule et museau, je peux sentir des odeurs jamais senties, entendre des bruissements jamais ouïs, des battements d'ailes, des halètements, mes crocs anticipent déjà la chaleur des chairs encore chaudes sous la fourrure, je voudrais mordre, sentir le goût du sang s'écoulant dans ma gorge, l'animal dans

ma tête investit mon corps, tous les esprits animaux refoulés par des siècles d'humanité s'échauffent, la colonne vertébrale s'assouplit et les muscles s'épaississent, je bondis d'une rive à l'autre d'un large torrent, grimpe sans effort un pierrier pentu, descends sans aucune crainte une succession de névés encore glacés, parcours des étendues considérables durant la journée tout en gardant à l'esprit l'itinéraire exact qui me ramènera à la maison des domestiques.

Je ne puis dire où j'ai dormi, épuisé, vidé, satisfait – dans le creux d'un arbre mort ? Sous le couvert d'un bosquet de frênes ? À l'entrée d'une cavité à flanc de falaise ? Mais au réveil, je ne suis plus un prédateur, mais une proie. Mes naseaux frémissent tandis que je fais un pas au dehors de mon antre nocturne, je pose un sabot sur un amas de branches mortes et le craquement met en alerte toute la forêt. Dans la prairie, j'avance avec la plus grande prudence, est-ce le vent qui plie les herbes hautes, ou bien le passage d'un loup ? Et cette ombre soudain caressant le bas de la colline, est-ce un nuage qui traverse le ciel ou la masse sombre d'une ourse suivie de ses petits ? De l'épaisseur végétale, je ferai mon repas, mais à intervalle régulier, je relève la tête et garde un œil sur le paysage environnant, surveillant les variations de couleurs ou les mouvements de mes congénères dans la prairie. La vigilance devient une seconde nature, et tout en moi se dispose à fuir.

Parfois, j'ai beau courir, mes poursuivants me rattrapent. Forcé de franchir une clairière enneigée, à découvert, les pattes enfoncées jusqu'aux genoux dans une poudreuse molle, je suis désormais à leur merci. Et je suis dévoré par d'autres animaux, puis, des charognards de toute espèce, des renards et des corbeaux, s'approchent de mon corps encore chaud et se disputent ma dépouille, arrachant ses membres, rongeant consciencieusement la chair et abandonnant les ossements tout autour.

Je meurs le soir et ressuscite le matin. Et peut-être suis-je

alors ce charognard participant au festin dont j'étais hier la victime.

Je ne retourne que de loin en loin à la maison des domestiques. Elle n'est d'ailleurs plus du tout une maison. Elle n'a plus grand-chose d'humain à vrai dire. Parfois elle s'enroche et devient une sorte de grotte, parfois, prise dans les arbres qui poussent en quelques heures là où naguère se trouvaient la cuisine et la chambre, on dirait un refuge naturel, un enchevêtrement de branches et de feuillages hasardeux, ou bien, enfouie sous la neige après la tourmente, elle prend des allures d'igloo.

Rien ne demeure tel qu'il est. Je me réveille blotti avec quelques congénères au creux d'un terrier, ou bien c'est dans une tanière que repose mon corps animal. Demain j'irai nourrir les becs ouverts de mes petits piaillant dans leur nid, et dès après-demain, je plongerai sous le barrage de branchages édifié par mes semblables et, nageant avec souplesse jusqu'au fond de la rivière en crue, rejoindrai les chambres sèches de la hutte qui s'élève aux abords de la berge bordée de bouleaux.

Et bientôt, je ne suis plus du tout un animal, mais le bouleau lui-même dont la base est rongée par les castors, puis un rocher aux abords d'un torrent dévalant la montagne et ma journée se passe, agréablement, caressé par les gouttelettes jaillissant des eaux sauvages. Me voilà brin d'herbe foulé par les sabots d'une horde de sangliers. Et me voilà immortelle, fière amarante, florissante aux lisières de la forêt, et le soir, devenu noisetier, j'offrirai mes fleurs aux butineuses et plus tard encore mes fruits aux écureuils. Ah ! Quelle richesse que ces vies-là !

De mon ancienne vie, la vie humaine, je ne conserve qu'un souvenir confus, mélangé aux souvenirs de toutes mes autres vies : dans certaines de mes rêveries animales ou végétales, dans le flux des pensées qui flottent autour de ce rocher que je suis devenu, ou de cette goutte d'eau qui m'incarne de

manière si éphémère, je distingue parfois l'ombre massive d'une ville humaine, dans ce dédale de ruelles et d'avenues que je parcours en vagues pensées certains lieux me paraissent familiers : j'ai vécu ici autrefois, et je reconnais la rue en pente qui, depuis le quartier que j'habitais, mène sur les hauteurs de la ville, où sont établis les villas et châteaux des propriétaires, qui nous surplombent cela va sans dire, et je me rappelle une grille qui s'ouvre et l'allée gravillonnée, la redingote du domestique dont j'emprunte le pas jusqu'aux escaliers de marbre qui offre l'accès au manoir du propriétaire, et ainsi de suite. Mais le propriétaire est mort, je m'en souviens clairement. Et la ville n'existe plus, ou se trouve si loin d'ici que j'ai plus rien à craindre de ses occupants. Je crois, et c'est bien assez, à la montagne, je crois à la forêt, je crois aux marécages, je crois aux dieux qui s'y manifestent, et je crois aux animaux et aux plantes, cela me suffit.

RENTRER CHEZ SOI

Enfin l'âme d'Ulysse, à qui le sort avait fixé le dernier rang, s'avança pour choisir ; dépouillée de son ambition par le souvenir de ses fatigues passées, elle tourna longtemps à la recherche de la condition tranquille d'un homme privé ; avec peine elle en trouva une qui gisait dans un coin, dédaignée par les antres ; et quand elle l'aperçut, elle dit qu'elle n'eût point agi autrement si le sort l'avait appelée la première, et, joyeuse, elle la choisit.

Platon, *République*, 620c-d (trad. Robert Baccou)

Quand on vit en compagnie d'une déesse, quand chaque matin on s'éveille à ses côtés, qu'elle et moi partageons les repas et les travaux quotidiens, et qu'on lui fait plusieurs fois dans la journée la conversation, et un petit peu plus si affinité, il est aisé de deviner qu'on a affaire à un dieu quand on en voit un, fut-il attifé comme un vulgaire représentant de commerce. Nul bateau sur le rivage, nul équipage allongé sur le sable attendant son capitaine à l'ombre des rochers, pas l'ombre d'un esclave occupé à réunir du bois pour un feu de camp sur la plage. Qui donc, excepté un dieu, se montrerait capable de surgir sur notre île à l'improviste, ayant traversé la mer poissonneuse sans l'aide d'une embarcation ? Et quel

autre dieu qu'Hermès aux sandales dorées, que son devoir de messager amène à parcourir toute l'étendue des terres et des mers, porté par les vents tourbillonnants et glissant sur la crête des vagues ? Qui donc autre qu'un dieu s'avancerait sans crainte au milieu des fauves et des bêtes féroces qui rôdent autour de ce fort modeste palais, et n'irait pas s'imaginer qu'en rencontrant la perfide Circé il puisse finir ses jours sous la forme d'un pourceau ?

Je lui adressai un signe de la main tandis qu'il allait d'un pas serein à la maison de ma divine séductrice, guidé par la fumée s'élevant par-dessus la cime des arbres. Il répondit à mon salut, et nul n'était dupe en cette affaire. On dit que les dieux aiment se déguiser pour tromper les humains, ce qu'il est difficile de nier tant sont nombreux les témoignages de bergers séduits par les nymphes ou de femmes enfantées par les dieux, mais il est vrai aussi et surtout qu'en prenant une allure humaine, ils nous protègent : car nul ne saurait survivre à la vision d'un dieu tel qu'il est, et tous ceux qui en firent l'amère expérience ont pris congé de leur corporéité humaine, ayant été transformés en pierre, en oiseau, ou bien en végétal livré au vent.

Dans la mesure du possible, on aimerait ne jamais avoir affaire aux dieux : s'il leur prend, pour des raisons qui nous échappent à nous, simples mortels, de se pencher sur notre cas, vous pouvez être certain que les ennuis vont commencer. Et s'il est bien un mortel qui peut en témoigner, c'est moi Ulysse, que les dieux n'ont jamais laissé en paix. J'ai souvent espéré, et j'espère encore, qu'ils finissent par m'oublier – n'est-il pas suffisamment de sujets de préoccupation au sommet de l'Olympe, et s'il leur faut se mêler des affaires qui soucient les hommes ici-bas, pourquoi cette obsession envers moi ? Malheureusement, je n'ai aucune illusion sur le motif de la visite d'Hermès aux pieds ailés : il s'agit de me contraindre à

sortir de ma retraite, à reprendre mes pérégrinations héroïques, ou, pour le dire de manière plus prosaïque, à rentrer au bercail.

J'allais voir Circé dès après le départ du visiteur.

Circé a mauvaise réputation parmi les voyageurs. C'est en partie la faute aux légendes qui circulent à son sujet : et les légendes n'ont qu'une vague ressemblance avec les faits. Moi qui la connais sans doute mieux que la plupart des dieux eux-mêmes, je ne lui porte aucun grief. Certes notre première rencontre fut quelque peu rocambolesque, fondée à mon avis sur un malentendu – j'ignore ce qu'en chanteront les aèdes, mais il faut bien convenir tout de même que bien des soucis m'auraient été épargnés si j'avais mené mes expéditions avec un équipage un tant soit peu mieux avisé que cette bande d'abrutis que le sort m'avait octroyée. J'eus beau leur répéter maintes fois, avant chaque débarquement sur une terre étrangère, les consignes de prudence élémentaire, par exemple qu'il importait avant de faire quoi que ce soit de s'informer un peu des us et coutumes des autochtones, parler avant d'agir, ne pas se comporter comme en terrain conquis, tels de vulgaires colons, abattant le premier cerf qui se présente au bout de la plage, courir après les premières filles, assises sur le sable, affairées à réparer les filets de pêche, dégainer l'épée dès qu'un émissaire, affable et pacifique, fait mine de s'approcher ! Mais ce fut peine perdue. Finalement, c'est avec beaucoup d'à-propos que Circé les transforma en pourceaux : ça devait arriver, leur ai-je dit, une fois que le sort eut été levé. Eux, tout confus, tête basse, se massant les muscles endoloris par ces métamorphoses successives, tremblaient désormais devant la magicienne, alors qu'un par un ils s'avançaient devant sa couche pour la remercier de sa magnanimité. Euryloque, qui avait échappé à cet épisode de quadrupédie porcine, n'en menait pas large non plus. Bah ! Je

les aime bien malgré tout, ces gaillards un peu rustauds, et j'imagine que toutes ces aventures leur auront mis un peu de plomb dans la cervelle. Je les aime bien, d'autant plus qu'ils sont loin maintenant et qu'ils peuvent à loisir se répandre en racontars, contribuant à leur tour à fabriquer des légendes en travestissant les faits.

Ainsi les hommes aiment raconter, non seulement parce qu'ils sont vantards, mais aussi parce qu'en racontant, ils atténuent et transforment par le récit l'angoisse qui ne les a guère quittés quand ils attendaient le moment de l'assaut au pied des murailles de Troie, quand leur navire incontrôlable était soumis à la colère de Poséidon, et quand, croyant avoir trouvé un havre de paix, ils se laissèrent aller à l'existence langoureuse des mangeurs de lotos. En déversant sur leur auditoire des torrents de terreur et d'exploits, ils font ainsi un sort aux larmes et aux lamentations, et achèvent le deuil de leurs compagnons disparus. Ils diluent leur peine dans le creuset des mots, et, bien évidemment, en rajoutent à l'occasion. Je ne leur en veux pas. Combien, après de longues années d'errance, débarquent sur les quais de la cité qu'ils ont quittée naguère, et comprennent qu'on ne les a pas vraiment attendus, que les choses ont suivi leur cours en leur absence. Ils traînent leur corps meurtri dans les rues de la ville, un corps souvent amputé, vieilli prématurément, les joues brûlées sous l'effet conjoint du soleil et du sel, les rides profondes striant le visage, les cicatrices disséminées sur la peau, ces doigts qu'il faudra amputer, qui ont gelé après tant de nuits glaciales passées au-dehors, et, plus que tout, ils souffrent de la mémoire de tant d'atrocités, des hordes de fantômes hurlent, saignent, demandent justice et crient vengeance, leurs rêves ne réparent rien hantés qu'ils sont par la violence. Le jeune homme innocent et vigoureux porté par l'enthousiasme qui a quitté le port autrefois pour s'en aller au combat, ce jeune homme n'est plus. Et parmi toutes les peurs qui les minent, celle d'être confronté à nouveau au pays de leur enfance n'est pas la moins tenace. C'est pourquoi ils causent et

racontent. Car il leur faudra à nouveau séduire une femme, enrober les blessures de mots pour les embellir, et il leur faudra se faire à nouveau une place dans la cité qui ne les a pas attendus : revendre les trésors pris chez l'ennemi au lendemain de la victoire, ou le maigre butin qu'on aura glané en pillant à l'occasion un village qui ne le méritait guère – mais il faut bien se payer pour ces efforts –, ces objets, aussi mirifiques soient-ils, ne suffisent pas : il faut des histoires pour leur donner du sens afin que, dans les interstices et les lacunes de ces récits, se glisse et se devine le murmure des dieux. Alors ce corps amoché, cette âme pétrie d'angoisse, ce soldat vêtu de loques, recouvert de crasse et puant, resplendira peut-être, s'il est un auditoire pour l'écouter, d'une gloire nouvelle. Éventuellement.

J'allais donc voir Circé.

— Alors ? Ma redoutablement belle, fille du soleil et de l'océan, quel motif urgent pousse le messager des dieux à venir jusqu'ici, bien au-delà du Cap Malée, traversant les mers hostiles ?

— Salut Odysseus ! Figure-toi qu'il y a du grabuge chez les dieux. Notre vénérable et néanmoins sanguin Zeus, porte-égérie, en a soupé de ces fricotages entre dieux et humains. Rien de nouveau en somme.

— Il fait sa crise tous les cinq ans, hurle un bon coup, les dieux et les déesses se calment, les bergers et les héros aussi d'ailleurs, et puis ça recommence : même le tout-puissant Zeus ne peut rien contre le concours des libidos humaines et divines.

— Je ne te le fais pas dire, cher fils de Laërte, fait-elle en me caressant distraitement l'avant-bras. Mais le message est clair : il serait agréable aux dieux qu'Ulysse mette à nouveau les voiles aussitôt que possible, car on se languit de lui à Ithaque, et il n'est jamais bon de se soustraire trop longtemps

à son destin, et ainsi de suite, &c. Ce qui, traduit dans le langage de Zeus, doit donner quelque chose dans le genre : cette comédie a assez duré, qu'il arrête de prendre du bon temps aux frais du destin et s'en aille illico retrouver sa tricoteuse et régner sur son royaume !

— J'imagine assez bien, oui, comment Zeus voit les choses. C'est là tout ce qu'Hermès a dit ?

— Non. Il a bien évidemment essayé de me séduire, comme il s'y emploie à chaque fois qu'il pose ses pieds ailés dans mon palais. Puis il a récité son argumentaire censé éveiller l'attachement que tu portes à ta patrie et à tes proches. Je t'en fais la liste. Télémaque, ton fils, désormais un jeune homme, n'écoutant que son amour pour ce père trop tôt disparu, est parti à ta recherche, bravant tous les dangers : on l'aurait vu à Pylos, puis à Sparte, et actuellement, il aurait entrepris d'armer un navire. Athena, dit-on, aurait pris le garçon sous son aile. Sa mère, et partant ton épouse, Pénélope, littéralement vissée à son métier à tisser, fidèle à en mourir d'ennui, s'emploie à inventer des stratagèmes plus ingénieux les uns que les autres afin de repousser ses innombrables prétendants. Ces derniers affluent aux portes du palais, espérant s'attirer les faveurs de la reine encore belle, bien que ses longs cheveux grisonnent à ce qu'il paraît, mais, du même élan, lorgnent aussi sur ton trône, ne reculant devant aucune bassesse. Ils squattent la salle d'audience de ton palais et chaque jour s'en présente un nouveau. On dit que les plus fourbes, inquiets de la ténacité de Télémaque, envisagent de lui tendre une embuscade un de ces jours, et d'envoyer son navire, et ses ambitions de restaurer ta royauté, par le fond.

— Voilà bien mon fils. Qui part à l'aventure à la recherche d'un père qu'il connaît à peine. L'héroïsme est héréditaire, c'est bien connu. Pauvre garçon ! Tu vois bien, depuis le début, les dieux en ont après moi, ils ont fait de moi ce que je n'étais pas, et comme si ça ne suffisait pas, conduisent aujourd'hui ce brave Télémaque par la bride.

— Et ta mère, Anticlée, en proie au plus grand chagrin par ta faute, s'est jetée dans les vagues hurlantes du haut des falaises d'Ithaque. Elle s'est noyée. Ton père, Laërte, ne va pas fort non plus, ne quitte plus son domaine, ne se mêle plus des affaires du palais, et se laisserait dit-on mourir.

— Par ma faute ?

— Parce que tu ne reviens pas. Écoute Odysseus chéri, je ne fais que rapporter la version des faits telle qu'Hermès me l'a racontée. Que tu aies choisi de te reposer quelque temps ici, sur mon île, pas si déplaisante qu'on le suppose soit dit en passant, les dieux en étaient d'accord et, jusqu'à maintenant, ils ont fait preuve de compréhension : le gars Ulysse en a bavé, ses équipages ont subi mille épreuves, dévorés par des monstres géants, noyés dans l'océan sauvage, transformés en petits cochons, et ceux qui ont survécu ont largué les amarres, bref, vous n'avez pas eu, c'est le moins qu'on puisse dire, une vie facile jusqu'à présent. Du repos, fort bien, il est mérité. Mais faudrait quand même voir à pas trop exagérer.

— Depuis combien de temps suis-je ici au juste ?

— Un an, un an et demi. Quand on a l'éternité devant soi, pas facile de s'intéresser vraiment au calendrier.

— Je me sens à peine reposé.

— Et tu sais bien, mon héros préféré, que je n'ai nulle envie de te voir partir au loin. Mais les dieux sont comme ça : quel que soit leur motif, la jalousie qu'ils éprouvent envers nous, l'obsession qu'ils ont pour la réalisation point par point du destin, ou encore le goût qu'ils prennent à élaborer des histoires dramatiques et compliquées et à les voir s'accomplir, enfin qu'importe, ils veulent de l'action. Sinon, ils s'ennuient.

— Les malheurs qui accablent l'humanité ne sont qu'une distraction à leurs yeux. Susciter des guerres absurdes et leur cortège de larmes sont le moyen qu'ils ont trouvé pour échapper à l'éternelle torpeur, et, pour ajouter un peu de

piment dans cette morne existence, ils fabriquent des héros. Je suis bien placé pour le savoir !

— C'est pourquoi je suppose, tout héros que tu sois, qu'ils sont en ce moment même occupés à faire circuler discrètement une autre version de la destinée d'Ulysse, dans laquelle il serait en train de se prélasser sous les palmiers en Ibérie dans les bras d'une sorcière, indifférent à tous ceux qui se soucient de lui, qui mènerait la belle vie en se soustrayant à ses responsabilités, et ta nouvelle réputation, mon cher, vise à te faire passer non seulement pour un mauvais fils et un exécrable époux, mais aussi, et c'est le pire, pour un père indigne.

— Ma réputation. Ulysse le chef de guerre aux mille ruses, Ulysse le navigateur intrépide, Ulysse qui triompha de Polyphème – s'ils savaient la vérité ceux qui racontent ! Ça va, ça vient, les réputations. L'autre jour, avant d'embarquer pour Troie, un vieil homme édenté, soi-disant poète, saluait en moi devant toute une assemblée le fils de Sysiphe, fondateur de Corinthe et qui vainquit la mort. En réalité, ce Sysiphe, soi-disant paternel, je l'ai toujours considéré, et les gens de chez moi également, comme un intrigant, un manipulateur. Brigand sur une rive de l'Égée, héros sur l'autre rive. Et en guise de père, je me contenterai de Laërte, qui remplit jusque là fort bien son office. D'où sort une histoire pareille, Ulysse fils de Sysiphe, sinon de l'imagination de quelque poète dégénéré auquel un dieu pervers aura soufflé ce mensonge ?

La vérité d'un homme, Ulysse, ne peut émerger, si tant est qu'elle émerge un jour, que de l'entrelacs des récits qu'on fait à son sujet. Et pour le héros, c'est peine perdue. Les récits conçus par les dieux, ses auteurs, ses véritables parents, constituent la matière propre de son existence : que reste-t-il de lui, au juste, une fois qu'il a fait taire ces histoires fantastiques ?

— Je n'avais rien demandé, et surtout pas cette guerre absurde. Je n'avais pas le profil, contrairement à Achille.

D'abord, j'ai pris un coup de vieux. Je le sais. Vois ces joues rebondies et ce ventre mollasson. C'est ta faute, prodigue Circé : on est trop bien nourri ici ! Plus sérieusement : Pénélope aussi, a vieilli. La jeune femme que j'ai laissée naguère derrière moi, pour une guerre insensée, qu'est-elle devenue, et que savais-je d'elle au juste quand je l'ai quittée ? Elle n'aurait soi-disant rien fait d'autre, durant toutes ces années, qu'attendre mon retour ? Cette abnégation m'angoisse plutôt qu'elle me rassure. Comment me montrerais-je à la hauteur d'une telle patience ? Serais-je capable de l'aimer comme je me souviens l'avoir aimée, et elle, de son côté, voyant débarquer son époux, comme s'il revenait d'entre les morts, combien de temps lui faudra-t-il pour lever le voile héroïque qui le recouvre et constater sa déplorable humanité.

— Qui sait ? Peut-être se fiche-t-elle de ta gloire, Odysseus, peut-être n'est-elle pas dupe des récits qui courent sur ton compte ?

— Je ne serais pas étonné que, d'une manière ou d'une autre, elle en vienne à me faire payer toutes ces années d'attente et cette vie gâchée à de vulgaires travaux de couture. Elle ne serait pas la première qui, jeune épouse tendre et insouciante, se transforme avec les années en marâtre soupçonneuse mue par l'amertume et la rancœur. Sans doute suis-je parti trop tôt. Mes souvenirs d'Ithaque ne font pas le poids comparés aux souvenirs de Troie et aux cauchemars récents, l'ombre terrifiante du cyclope entrant dans sa caverne et le bruit de ses mâchoires quand il croquait mes compagnons pour pimenter ses repas, les flots déchaînés qui emportaient notre navire comme une vulgaire coque de noix.

— Si tu n'avais pas fui l'île des mangeurs de lotos, cher Odysseus à l'incertaine mémoire, si tu avais débarqué avec tes hommes et si tu avais frayé avec ce peuple aussi langoureux qu'oublieux, nul doute que tes problèmes eussent été résolus.

— J'y songe parfois : j'aurais sans doute mieux fait de m'en tenir là, m'asseoir avec mes compagnons sur le sable, croquer

ces feuilles doucereuses et sombrer dans une extase sans fin. Cette guerre, je n'en voulais pas, et si j'ai tourné le dos à ma cité, ce n'est pas de mon fait : on m'y a bien forcé. Qu'avais-je à faire des soucis domestiques du roi de Sparte ? L'enlèvement d'Hélène ! Personne n'y a jamais cru excepté lui. Elle a eu le béguin pour ce jeune troyen et voilà tout ! Tout grec un tant soit peu malin le sait fort bien. Et je suis bien placé pour en parler, moi qui dans ma jeunesse, aie tenté, en vain, de la séduire. Quoi qu'il en soit, participer à cette mascarade, très peu pour moi : j'ai même essayé de me faire passer pour fou en attelant un cheval et un bœuf à une charrue et en me lançant dans une frénésie de labours, semant pierres et cailloux au lieu du blé. Si cet imbécile de Palamède, inspiré par je ne sais quel dieu, n'avait pas placé pour me confondre mon fils encore tout emmailloté devant mon équipage, les choses auraient tourné différemment. Résultat : cette guerre fut un carnage. Comment peut-on, si l'on n'est pas Achille ou un dieu, aimer la guerre ?

— Pauvre Odysseus, qui rêve de paix là où tous rêvent de guerre, fit Circé en me caressant de ses doigts si fins. Ulysse, dédaigneux de sa propre gloire.

— La gloire ? Chère Circé aux beaux cheveux, déesse à voix humaine, la vérité c'est que j'avais reçu un affreux oracle, qui me promettait vingt années de guerres, d'effrois, de solitude et d'errance, si je m'embarquais pour Troie. Qui voudrait sacrifier vingt de ses plus belles années pour une autre femme, fût-elle Hélène ! Et quelle déplorable ironie du destin qu'après avoir fait partie des prétendants d'Hélène, être à mon tour confronté à une meute de prétendants qui en ont après ma femme. La perspective d'aller les trucider un par un m'ennuie rien que d'y penser. J'ai vieilli Circé, j'en ai trop vu. Hermès me rappelle que j'ai un fils. Mais suis-je fait pour devenir père ? Cette tristesse qui me suit à chaque pas, qui ne me quitte jamais, je l'emporterai à Ithaque, et comment alors la dissimuler, comment la transformer en joie des retrouvailles, et combien de temps supporterai-je ce manège et ces faux-

semblants ?

Un aigle passe au-dessus de la clairière en criant, moqueur. Circé, toujours souriante, remplit nos coupelles d'une décoction dont elle a le secret, à base d'agrumes et d'herbes des montagnes. Je reprends mon souffle et trempe mes lèvres dans ce troublant breuvage. Qui sait ce qu'il contient et quel est son effet ? Je préfère ne pas le savoir.

— Il m'est venu l'autre jour à l'esprit cette idée étrange : peut-être après tout qu'Ithaque n'existe pas. Ithaque ne serait qu'un mot, environné de quelques images, une idée introduite dans mon esprit par les dieux, à des fins que j'ignore. Je me dis qu'il est un aède quelque part qui chante les épisodes de mon existence, un par un, et quand il passe au chant suivant, des choses m'arrivent, si bien qu'en définitive je ne suis que le personnage d'un chant inventé au fur et à mesure par quelque récitant inspiré par les muses. Quelle preuve aurais-je de l'existence d'Ithaque, et pourquoi tous ceux qui m'entourent, dieux y compris, ne cessent de me rappeler qu'il me faut retourner là-bas ? Tout semble conspirer pour me ramener sur le droit chemin : rentre à Ithaque, me dit-on, n'oublie pas, une femme t'attend, et un fils désormais de l'âge d'un homme, et une cité toute entière te réclame – à l'exception de ceux qui préféreraient me savoir à tout jamais citoyen de l'Hadès.

Un tout jeune loup vient se faufiler entre Circé et moi, et nous regarde l'un après l'autre, la déesse d'abord, l'homme ensuite, quémandant quelque nourriture. Je lui caresse le sommet du crâne, entre les oreilles.

— J'avais autrefois à Ithaque un chien que j'aimais. Me reconnaîtrait-il s'il me sentait approcher sur les marches du

palais ? Quel âge a-t-il désormais ? Est-il seulement encore en vie ? Argos. Étrangement, le chien me manque bien plus que ce palais, que cette cité et que Pénélope elle-même. Je me languis de ces chasses que nous menions ensemble dans les vastes forêts : je prenais plaisir à le regarder courir, poursuivant, infatigable, quelque cerf. Tu vois, Circé, parmi tous ces supposés souvenirs, seuls ceux qui se rapportent à ce chien me semblent réels. Peut-être parce que les chiens ne parlent pas. Peut-être parce qu'ils ne travestissent pas la réalité en permanence avec des récits, des légendes, des mythes. Nous autres, ici-bas, les héros comme les gens du commun, traversons la vie telles des ombres fuyantes, des apparences inconsistantes, et bien avant que d'être morts, nous n'avons guère plus de réalité que des fantômes. Les chiens au moins, et tous les animaux, ne se soucient guère de la valeur d'une vie, excepté la leur et celle de leur progéniture.

— Et c'est peut-être pour cette raison, ajoute avec un sourire malicieux ma divine hôtesse en sortant d'une jarre un petit os pour le jeune loup qui nous tient compagnie, que j'aime autant m'entourer d'animaux.

Nous devisons tendrement tous deux, comme deux amants alanguis sur les feuilles de palmes qui nous servent de couche, caressés par la brise, au milieu des bêtes nombreuses : voici la cour de Circé, lions et loups, porcs et chèvres, qui semble nous écouter d'une oreille distraite. Certains, j'imagine, sont des humains auxquels la magicienne a donné une apparence animale – ils ne s'en plaindraient guère, si j'en crois la déception de mes propres hommes quand, après un bref séjour dans le corps d'un pourceau, ils furent ramenés sur mon insistance à leur état initial de bipèdes bavards. Un berger, sur lequel Circé a jeté son dévolu – quelque rescapé d'un naufrage sans doute, dont elle aura fait son compagnon pour un temps – mène quelques brebis au milieu des genêts, au bord des

falaises qui donnent sur l'océan sans limites.

En cette extrémité du monde, peu importe qu'on soit animal, homme ou dieu.

— Si je reste, mon incomparable hôtesse, ce n'est pas pour le vin, la myrrhe, le miel, et ce n'est pas pour le corps de Circé, la magicienne. Je reste parce que je n'ai nulle part où aller. Je reste parce qu'aucune destination ne suscite en moi le désir de partir à nouveau.

Alors nous cessons de parler. Une brise venue du Levant s'est levée, et les feuilles de palmiers qui nous servent de toit vibrent sous le vent. L'homme et la déesse, chacun, s'abandonnent à leurs pensées.

Il me vient l'idée terrible que si nous, les humains, cessions de les chanter, de leur offrir des hécatombes, de craindre leur courroux, alors les dieux cesseraient tout bonnement d'exister. D'autres dieux certes les ont précédés, et d'autres peut-être attendent leur tour, pour les remplacer dans l'espérance et l'effroi des hommes, mais il se pourrait qu'un jour, si les hommes ne se préoccupaient plus que de leurs propres affaires, demeurant sourds et aveugles à tous les signes que le monde autour d'eux ne cesse de dispenser, tous les dieux meurent et que les hommes en soient à jamais privés.

— Ce berger, là, dis-je, debout sur la falaise, contemplant l'océan, je crois qu'il s'ennuie. Nous pourrions l'envoyer à ma place, en le faisant passer pour moi. Je lui raconterai par le détail toutes mes aventures, je lui ferai le récit complet de la guerre de Troie, il pourra répondre à toutes les questions qu'on lui posera. Après tout, les gens d'Ithaque ne m'ont pas vu depuis vingt ans, et je ne suis même pas sûr que Pénélope, méfiante comme elle est, accepterait de me reconnaître si elle

me rencontrait en personne. – Quant à mon fils, il n'était encore qu'un nourrisson quand je l'ai quitté.

— Que tu puisses tromper des hommes, je suis mal placée pour en douter, fit remarquer la sagace Circé, mais espères-tu vraiment tromper les dieux ?

— Ce ne serait pas la première fois.

— Et tu mesures ce qu'il t'en a coûté.

— Ou alors, transforme-moi en bête. Tu informeras ce brave Hermès qu'Ulysse a largué les amarres. Il nous fichera la paix.

— En bête ? Et en quelle bête, Ulysse, rusé et fou à la fois, souhaiterais-tu te métamorphoser ?

— En chien. Pourquoi pas en chien. Je serai ton favori, ton chien fidèle, obéissant, je t'accueillerai en remuant la queue quand tu rentreras de la cueillette, je me blottirai contre toi les nuits de tempête, je t'avertirai quand un intrus débarquera sur l'île.

— Même transformé en goéland, ou en carpe, et même en pourceau, je doute que tu puisses tromper les dieux. Sans compter qu'il me faudrait leur mentir. Ils te chercheront sur toutes les mers, et veilleront les rivages en attendant que s'échoue ton cadavre. Et ça me retombera dessus un jour ou l'autre : les dieux n'oublient pas, ils ont tout le temps du monde, et s'ennuient trop pour oublier. Toi qui, autrefois, comme tous les Grecs, sacrifiais pour un oui ou pour un non, qui prenais soin de recueillir l'aval des dieux avant de t'engager dans une entreprise, aussi modeste soit-elle, qui te nourrissais des songes, des présages et des divinations, on dirait qu'aujourd'hui tu ne crains plus les dieux, qu'ils ont déserté ton esprit. Comme si tu les avais fait taire.

— Même dans les rêves, vois-tu perspicace Circé, j'entends encore cette voix insistante qui m'ordonne de retourner à Ithaque. Et je n'en peux plus. Je lutte contre cette obsession. Il

me semble que tout conspire, signes, humains et dieux, et je suis fatigué de leur résister. Pourquoi ne pourrais-je pas demeurer aussi insouciant que ce berger, dont les dieux se fichent éperdument, pour lequel manifestement ils n'ont jusqu'à présent aucun plan, qui peut vivre à sa guise, à l'instar des bêtes, y compris ces pourceaux qui ne regrettent pas tant qu'on pourrait le croire, me semble-t-il, l'existence d'avant leur métamorphose.

— C'est qu'ils sont bien traités, que leur porchère est bienveillante, dit Circé en riant.

Et les pourceaux en question, quelques compagnons des argonautes ou de Médée sans doute, de s'esbaudir dans leur coin. Mes compagnons d'infortune, contrairement aux jouets de ces autres récits, ont quitté l'île depuis longtemps, et si Poséidon ne les a pas accablés de tempêtes, s'ils ne gisent pas désormais au fond des eaux saumâtres, ils se sont probablement dispersés dans tous les ports de la côte, essaimant leurs histoires ici et là. Certains avaient le profil de fondateur de cités ou de comptoirs, d'autres ont peut-être trouvé femmes, et d'autres encore se sont abîmés dans le vin, et dégoisent dans les tavernes en racontant à qui le souhaite les épisodes les plus gratinés de notre périple – qui sait ce qu'ils colportent ainsi, à la seule fin qu'on remplisse la cruche qu'ils tiennent à la main, quelle légende est en train de naître et quel est mon rôle dans ces récits, quelle épopée d'ici peu sera chantée par les aèdes, quelle part de vérité au milieu d'un tissu de mensonges. Je préférerais ne pas entendre cela. Depuis qu'ils ont, ces peu fiables compagnons, ouvert en grand les coffres d'Éole, libérant les vents tempétueux et les vagues hurlantes, ce qui nous valut non seulement d'affronter les plus grands périls, mais aussi d'être contraint de nous humilier devant Éole et sa famille, je n'éprouve à leur égard qu'un amour mesuré. Au moins pourront-ils revendre à bon compte les trésors du pillage de Troie, que je leur ai légués –

meilleure manière de les expédier loin d'ici.

J'en viens à penser parfois que je suis mort à Troie. Que tout ce qui suivit n'a été que l'errance d'une âme dont le corps n'aurait pas reçu de sépulture. Je suis aux portes de l'Hadès, mais je ne puis entrer pour profiter d'un repos éternel.

Est-il vraiment nécessaire qu'il existe un Ulysse ? Nos cités souffriraient-elles de l'absence d'un tel personnage et du récit qui l'a fait naître ? Et s'il est un dessein caché censé justifier toutes ces épreuves, pourquoi doit-il se réaliser précisément à travers moi, et pas un autre ? Voici pourquoi je ne prends plus la peine d'interroger les dieux, voici pourquoi je m'efforce de demeurer sourd à leurs suggestions. Ils m'ont d'abord assigné en résidence dans cette péninsule au-delà du monde, et, pris d'une inexplicable lubie, veulent aujourd'hui me reconduire à la frontière qui sépare les mondes connus des mondes inconnus, et me soumettre à nouveau à d'absurdes épreuves. Est-ce qu'il en va de l'avenir de la Grèce ? De l'avenir du monde ? Ou bien n'est-ce là que le caprice de quelque esprit oisif, qui cherche, en jouant avec les hommes, à tromper l'ennui ?

Comme chaque soir, après la tombée du jour, nous sommes assis au coin du feu, près du campement de Circé, et nous jouons, le berger et moi, aux osselets. Il n'est, paraît-il, pas beaucoup plus jeune que moi, bien qu'on lui donnerait sans problème une dizaine d'années de moins – à la vérité, c'est plutôt moi qui, usé par les tracas, fais plus vieux que mon âge. Et, tout berger qu'il soit, il est assez futé et comprend assez vite de quoi il retourne quand je lui expose la situation.

— En somme, Ulysse, tu me proposes de devenir non seulement roi d'Ithaque, mais qui plus est un héros d'épopée ?

— C'est à peu près ça oui.

— C'est assez tentant, dit-il en tripotant un osselet.

— Mais dis-moi, berger, ne viens-tu pas aussi de quelque part, et n'est-il personne sur le continent qui se languisse de toi ?

— Peut-être, et peut-être pas, mais là d'où je viens, Ulysse, personne ne fera jamais de moi un roi, encore moins un héros. Mais à mon tour de te poser une question : que penseront les dieux de cette ultime ruse ?

— Je l'ignore mon ami. Cependant, tels que je les connais, il se pourrait bien qu'ils ferment les yeux sur notre entourloupe : ce qui leur importe, c'est qu'Ulysse rentre à Ithaque, que le récit s'achève et que les hommes le chantent. Peu importe l'enveloppe humaine qui se charge de le mener à bien.

Nous jouons encore un peu, sans mot dire.

Marché conclu, fait le Berger en lançant une dernière fois les osselets. Circé, qui suivait depuis sa couche notre entretien se contente de sourire. Les dieux seuls savent ce qu'elle pense de cette histoire. Et encore. Pas sûr.

Au futur navigant, Circé donne les deniers conseils : comment résister au chant des sirènes, éviter de tomber de Charybde en Scyla, se comporter à la porte des enfers, et ainsi de suite. Nous échangeons, le berger et moi, nos vêtements, et Circé le coiffe à la manière d'un roi.

Et me voici debout sur les falaises d'Ééa, admirant la mer étale : c'est donc Ulysse, qui rentre au bercail, et c'est moi, désormais, pour ainsi dire personne – quelle ironie du destin n'est-ce pas ? – qui suis du regard cette petite embarcation qui file doucement vers le Levant, et le récit qui se fraie un chemin, inexorablement, parmi les vagues tranquilles, charriant avec lui, telle une écume indéfectible, le flot des aèdes et des poètes et leur auditoire avide. Va donc Ulysse au-devant de nouveaux ennuis ! Je demeure en arrière, au-delà

du monde, aux marges du récit et de l'histoire.

LE CIMETIÈRE DES ÉCRIVAINS

I.

Il a pris une chambre dans le seul hôtel qui n'ait pas encore fermé ses portes – avec vue sur le port, a-t-il demandé – ce qui l'intéresse, mais il s'est bien gardé de le dire à l'hôtelier, c'est de pouvoir surveiller les allées et venues autour des navettes qui relient le continent à l'île – on lui aurait donné cette chambre de toute façon, lui a-t-on expliqué, car, à la morte saison, c'est-à-dire l'hiver, les clients se comptent sur les doigts d'une main, d'ailleurs, actuellement, il est le seul, il se débrouillera avec la clé qu'on lui a remise, je ne vais pas faire le planton toute la journée pour un seul client, en cas de besoin, voici un numéro de téléphone où me joindre et bon séjour.

L'hôtelier ne lui pose aucune question. Voici la clé et voici, griffonné sur une feuille de papier, un numéro de téléphone.

Je ne dirais pas pour quelles raisons il est venu se cacher sur l'île. Disons qu'il sait des choses qu'on ne tolère pas qu'il sache et vous devrez vous contenter de cette information.

Dans son journal intime, il note : *j'écris dans ce journal pour ne pas devenir fou.*

S'il avait eu à répondre aux questions de l'hôtelier, il aurait dit qu'il est écrivain, ce qui est un mensonge mais peu importe, les habitants de l'île auraient parié la totalité de leurs

maigres biens, et même leur propre bateau, qu'il était écrivain, car les touristes qui débarquent à la morte saison se prétendent immanquablement écrivains. Ils le sont parfois. Lui, non.

Ces touristes prétendument ou réellement écrivains finissent mal dans 90 % des cas. Seul un écrivain sur dix séjournant sur l'île meurt paisiblement dans son lit, de mort pour ainsi dire naturelle, pour les autres, ça se passe plus mal.

Il l'ignore encore, mais les habitants ont été forcés de réserver une partie du cimetière municipal aux écrivains, une petite parcelle, occupée par une trentaine de pierres tombales, signalée par un panneau : CIMETIÈRE DES ÉCRIVAINS, et, non sans malice, car les insulaires savent aussi s'amuser, ils ont fait en sorte que ce cimetière soit visible depuis la MAISON DES ÉCRIVAINS, sorte de résidence bâtie dans un phare dédié à l'accueil des écrivains qui ont été choisis par le Ministère pour occuper les lieux quelques semaines. Ainsi, toute l'année, excepté durant l'été, car l'île, en été, se consacre exclusivement à l'accueil des amateurs de bains de mer, on peut croiser des écrivains à succès marchant cheveux au vent à la recherche de l'inspiration, du moins, c'est ce que supposent les habitants du cru, et d'autres écrivains, moins bien lotis, qui n'ont pas eu la chance d'être choisis pour occuper la maison des écrivains, et qui séjournent ici par leurs propres moyens, logeant dans une chambre d'hôte ou dans le seul hôtel ouvert en dehors de la saison touristique.

Il avait projeté de se fondre dans le moule de la seconde catégorie, celle des laissés-pour-compte, les écrivains que le succès fuit, n'ayant de toute façon jamais écrit aucun livre, ni même eu l'idée de le faire. Il était typiquement un *prétendu* écrivain, et, sur l'île, on considérait de toutes façons qu'il s'en trouvait sans doute bon nombre, de prétendus tels, bien qu'on n'ait jamais jugé utile d'inventer une troisième catégorie pour ceux-là.

Qu'importe. Il lui fallait un endroit pour se poser un

moment, refuge très provisoire, car, il n'en doutait pas : ils étaient toujours à ses trousses, et ce n'était qu'une question de jours avant qu'ils ne parviennent à le localiser.

II

Alors qu'il s'en va visiter l'île, dont en vérité il aura vite fait le tour, il croise une jeune femme qui dévale à bicyclette la seule côte du village, les cheveux au vent *comme dans les films*, les films italiens surtout. Cette femme lui rappelle quelqu'un. Il n'aime guère ce sentiment. S'il a rencontré ce quelqu'un autrefois, il se peut qu'il s'agisse d'un ancien collègue, et qu'à son tour il le reconnaisse lui, et en informe le bureau central. Sans oublier que ce quelqu'un est peut-être tout bonnement actuellement sur ses traces, la rencontre n'ayant alors rien de fortuit. Cette femme par exemple, qui vient de passer à bicyclette devant lui, comme par hasard, c'est peut-être une jeune employée du bureau, une nouvelle agente qu'il aura croisée dans les couloirs quand elle était en formation, et la probabilité qu'elle se promène par hasard dans les ruelles de ce port, et séjourne sur cette île, serait alors parfaitement nulle. Ou bien, il a juste éprouvé en la voyant passer, si jolie et si intrépide, prenant de la vitesse dans la descente, la seule descente de l'île, un commencement d'émotion amoureuse, et, c'est ce qu'on éprouve souvent quand on parle de coup de foudre, il a ce sentiment de déjà-vu, la perception actuelle de cette femme se mélangeant confusément à la rêverie qui accompagne l'émergence du désir, et ma foi, dans ce cas, il n'a rien à craindre d'elle. Mais comment savoir ?

III

À part ça, les journées promettent d'être longues et ennuyeuses. Il parcourt l'île de fond en comble, ce qui ne prend pas bien longtemps, et se pose ici et là, seul, à l'abri des regards, dans un coin de plage ou sous un bosquet de pins, se

laisse gagner par le sommeil, s'efforce de ne pas trop ruminer, essaie d'apprécier le fait d'être encore en vie.

Lors d'une halte à l'abri du vent sous un rocher – les vagues s'écrasent doucement sur les récifs en contrebas, quelques mouettes passent, indifférentes – il note dans son journal : *Topographie de l'île : bois, dunes, collines de lande, falaises et rochers. Quelques hameaux, quelques bâtisses isolées, deux phares à chaque extrémité de l'île, dont la maison des écrivains. Seul le port semble habité à l'année. Quelques moutons. Quelques chiens errants sur la lande.*

Chaque soir, avant le dîner, il passe un moment sur la plage, l'unique plage de l'île, le reste de la côte, c'est du rocher, et se roule un joint, habitude qu'il a conservée de sa jeunesse dissolue, enfin, tout est relatif, on a connu pire dans la dissolution, à commencer par la mienne, de jeunesse.

Dans son journal, il ne mentionne même pas la jeune femme qu'il a pourtant de nouveau croisée devant l'embarcadère ce matin, alors qu'il sortait de l'hôtel pour faire un footing. Il pleuviotait, le vent soufflait du nord, il s'était senti ridicule dans son collant moulant, elle lui avait lancé un bonjour enjoué tandis qu'agenouillé il refaisait ses lacets. Mais il n'en écrit pas un mot. Il écrit juste : *Je me dois de garder la forme, malgré l'envie qui me tenaille d'abandonner, de me laisser aller. Je dois être capable de courir si besoin est, être en mesure de me défendre.* Mais de la femme, non, il ne dit rien.

Il se débrouille pour être à la fenêtre de sa chambre quand la navette qui fait la liaison avec le continent débarque son chargement d'insulaires et de continentaux. Quarante-cinq minutes de navigation par beau temps, douze euros le trajet sans abonnement, deux allers et retours par jour en hiver, beaucoup plus durant l'été. Il a suffisamment observé les gens qui montent et descendent de la navette empruntant la petite passerelle en bois qui, sur trois mètres, sépare le pont du bateau de la terre ferme, pour deviner qu'ils sont quasiment tous des autochtones, des insulaires, ou bien des familiers des

insulaires, amis et famille proche qui ont quitté l'île autrefois pour aller tenter leur chance sur le continent. En cette saison, aucun touriste. Mais quelques écrivains. Il pense avoir vu débarquer deux écrivains, un homme puis une femme, dans la même journée, l'homme avec la navette du matin, la femme dans la navette du soir. Il n'avait jamais vu d'écrivains jusqu'à présent, mais il en donnerait sa main à couper, ceux-là sont incontestablement des écrivains, c'est ce qu'il a pensé en les voyant débarquer avec leur sac extraordinairement léger, peu encombrant – c'est là l'exceptionnel avantage de l'écrivain en voyage sur le musicien en voyage par exemple, surtout si ledit musicien est violoncelliste ou, pire encore, contrebassiste, sans parler des harpistes – quant aux pianistes, s'ils voyagent, c'est la plupart du temps sans leur instrument de prédilection – l'avantage des écrivains-voyageurs donc, c'est qu'ils n'ont pas besoin d'autre chose qu'un carnet et un stylo pour s'adonner à leur art, et c'est sans doute la raison pour laquelle la rencontre d'un écrivain voyageur quand on est en villégiature est tout à fait banale, bien qu'on puisse le cas échéant rencontrer également des voyageurs écrivains, sans parler des voyageurs qui se disent écrivains, soit parce qu'ils espèrent le devenir, et pourquoi pas à l'occasion de ce voyage précisément, soit parce qu'ils ont choisi d'adopter la posture, sinon la profession, d'écrivain pour camoufler un voyage illégitime, une fuite inavouable – c'est ce dont nous parlons en réalité depuis le début de ce récit, le cas qui nous occupe pour ainsi dire. Ces deux-là en tous cas, l'homme et la femme, possédaient toutes les caractéristiques de l'écrivain en voyage, et d'ailleurs, dans l'après-midi, notre héros, pas écrivain pour deux sous mais rompu à l'observation de ses semblables, ne fut pas surpris de les voir sortir ensemble, déjà complices, de la *Maison des écrivains*.

IV

Le quatrième jour, le vent soufflait toujours, il avait plu durant la nuit, la route était encore humide. En sortant de l'hôtel, il a failli heurter la jeune femme qui descendait

l'unique côte du port à fond de train, mais qu'une rafale avait déportée à quelques centimètres du rebord du trottoir qu'il empruntait. Crissement des freins. Rencontre fortuite. Apparemment. Il a tendu les bras pour la réceptionner au cas où, mais elle s'est rétablie sans son aide. C'était juste, elle a fait dans un souffle. Avec la pluie sur la chaussée, a-t-il commenté. Se souriant mutuellement. Puis : merci de m'avoir presque sauvée ! a-t-elle dit en repartant, et lui, bêtement, interloqué par ce *presque* et ce *sauvée*, oui, bonne journée. Elle a filé sur la voie qui longe le quai, et lui a repris son chemin, et, deux cents mètres plus loin, posée contre la rambarde à l'entrée du café, sa bicyclette. Elle lui a fait signe par la vitre, et quelques secondes plus tard, il avait pris place à sa table. Quoi de plus *normal* ?

Vous êtes écrivain ? lui-a-t-elle demandé alors qu'il caressait sa tasse de café pour en évaluer la chaleur. Il a fait, en levant les sourcils pour marquer son étonnement, que les nouvelles allaient vite sur cette île, ajoutant qu'effectivement il s'efforçait, essayait, d'écrire, et vous ? Elle, eh bien, elle écrivait aussi à ses heures perdues, de la poésie principalement, mais elle n'était pas écrivain, enfin, pas écrivain professionnel, et n'en avait d'ailleurs pas l'ambition, il y a bien assez d'écrivains comme ça, conclut-elle en riant franchement. Je ne vous le fais pas dire, dit-il, mais je voulais aussi savoir, vous êtes d'ici ? Non, pas du tout. Alors, excusez mon indiscrétion, mais qu'est-ce qu'on peut bien avoir comme occupation dans un endroit pareil ? L'environnement, dit-elle, je fais des recherches sur la biodiversité, je ne suis pas là depuis très longtemps, juste quelques jours. Comme moi alors, fait-il. Oui peut-être, on aurait pu arriver par le même bateau. Sans doute oui. Il n'avait pas grand-chose à dire sur la biodiversité, parce que pour être honnête, la biodiversité, il s'en foutait comme d'une guigne, mais comme un léger silence s'installait, et qu'il n'aimait pas bien ce genre de silence, il dit quand même, et s'en voulut avant même d'avoir fini de le dire : Vous cherchez la petite bête en somme ! Il espérait

sinon être drôle, du moins faire preuve de répartie, mais il sut avant même qu'elle réagisse qu'il n'en avait rien été, nous voulons produire sur l'autre un certain effet, spécialement quand nous nous efforçons de le séduire, et parfois nous essuyons de cuisants échecs, et c'était le cas maintenant. Si vous voulez, lâcha-t-elle, et déjà elle changeait de sujet, lui demandait d'où il venait, lui, si c'était la première fois sur cette île, et si la solitude ne lui pesait pas trop, à moins bien sûr qu'il cherche précisément ici le genre de solitude propice à l'éclosion de son art, et lui, s'efforçant de jouer son rôle d'écrivain jusqu'au bout, parce qu'après tout, on ne sait jamais, peut-être entreprenait-elle de le mettre à l'épreuve, peut-être en savait-elle plus sur son compte que ce qu'elle prétendait, il devait demeurer vigilant même dans ces circonstances, et précisément dans ces circonstances, même avec la boulangère de l'île, avec les tenanciers du bistrot, sans parler de l'hôtelier, il prenait ses précautions, alors oui et oui et oui pour la solitude l'écriture et sur le continent, eh bien il n'habitait actuellement nulle part, enfin, payait un loyer dans une grande ville pour un appartement dans lequel il ne mettait quasiment plus les pieds, ce qui était faux évidemment, puisqu'il était en vérité en fuite, mais en parlant d'errance et de voyage, il n'était pas si loin de la vérité, et pouvait du coup produire un récit circonstancié des régions qu'il avait récemment visitées sans avoir besoin d'inventer quoi que ce soit, bref, il se mit à parler et à sa grande satisfaction constata qu'il ne se débrouillait pas si mal dans ce registre disons d'*écrivain-voyageur*, elle se montrait en tous cas intéressée, sinon séduite, séduite, il ne l'aurait pas juré, et puis, ô il est déjà 10 heures, il faut que j'aille faire mes observations, qu'elle dit, mais nous poursuivrons cette conversation plus tard qu'en dîtes-vous ?

Plus tard, c'était peu après qu'elle ait quitté la table et qu'il l'ait vue filer sur sa bicyclette s'engageant de nouveau avec ardeur dans la seule côte un tant soit peu pentue de l'île, et demeurant là, devant sa tasse de café vide, il se sentit un peu

mal en point. Quelques clients au comptoir les avaient observés – il n'y a pas grand-chose à observer en hiver depuis ce comptoir. Il avait rencontré une fille, chercheuse en biodiversité, et. Et quoi d'autre ? Elle était arrivée quasiment en même temps que lui sur l'île. Oui. Et. Quoi d'autre ? Mon dieu. Il avait tant parlé. Trop parlé. Et d'elle il ne savait finalement pas grand-chose. Il y a des gens comme ça. Oui. Des qui causent, des qui écoutent. *Vous cherchez la petite bête*, avait-il, maladroitement, dit. Après quoi elle avait changé de sujet. Il s'était senti assez tranquille dans son rôle d'*écrivain-voyageur*. Peut-être trop tranquille. Décrivant les régions dans lesquels il s'était rendu récemment, les villes, les montagnes, les bords de mer, donnant son avis, s'efforçant d'être drôle, il s'était senti pour tout dire parfaitement à son aise, intarissable et plein de verve. Mais ce faisant, il lui avait *tout* dit. Je veux dire, s'il avait voulu lui montrer sur une carte, dans le bon ordre et en détail, les différentes étapes de sa fuite depuis un mois, il ne s'y serait pas mieux pris.

Il nota sur son journal intime : *Il faut que j'en aie le cœur net. Qui est-elle vraiment ? La prochaine fois : la faire parler, elle.*

V

En début d'après-midi, un samedi, deux hommes descendirent de la navette qui fait la liaison entre le continent et l'île, deux hommes qui portaient des bagages de bonne taille, deux hommes qui, ainsi que tout observateur avisé l'aurait deviné sans peine, n'étaient ni des habitants de l'île, ni des écrivains – et sans doute pas non plus des chercheurs en biodiversité.

Tout en continuant de les observer, il prit soin de se dissimuler derrière un rideau. Il crut reconnaître un des deux hommes. Il aurait parié avoir déjà vu ce visage, et plus d'une fois. Peut-être lors d'un séjour récent, le mois dernier, dans une station de sports d'hiver, dans le Massif-Central, et pas

plus tard que la semaine dernière, alors qu'il achetait une carte détaillée de la côte à la maison de la presse près de l'embarcadère des bateaux en partance pour l'île. Portait-il alors la moustache, l'avait-il rasée depuis ? Ces cheveux en brosse, ah !, sans doute avait-il aussi changé de coiffure ! À la maison de la presse, il avait senti qu'on l'observait tandis qu'il vérifiait si la topographie de l'île convenait au genre de retraite qu'il envisageait de faire. L'homme s'était détourné quand il avait levé la tête. Est-ce que celui qui venait de débarquer à l'instant ressemblait à celui dont il avait surpris le regard à la maison de la presse ? Difficile à dire. Mais, encore une fois, ce désagréable sentiment de familiarité : sans doute l'avait-il croisé dans les bureaux de l'agence autrefois, peut-être était-il un de ceux à qui l'on réserve les basses besognes, ceux qui œuvrent, disait-on, à la disparition, ceux qui effacent, éliminent, brûlent, enterrent et rasent, qui font ce qu'on leur demande de faire sans poser de questions.

Pas des écrivains. Il en aurait donné sa main à couper. Un des deux hommes portait un sac de forme étrangement rectangulaire, presque plat, dont les dimensions, à vue de nez, avoisinaient 80 centimètres en hauteur et 50 centimètres en largeur. Qu'auraient-ils fait d'un sac pareil, les écrivains, un sac manifestement adapté au transport d'une arme, un fusil d'assaut par exemple, ou bien une hache. Voilà un indice : quel écrivain aurait choisi de s'embarrasser d'un sac pareil ? Les écrivains voyagent léger. L'homme qui portait le sac espérait sans doute se faire passer pour un musicien, laissant supposer qu'à l'intérieur de l'encombrant bagage on avait glissé un instrument, un *dulcimer* par exemple. C'était de bonne guerre. Mais plutôt tordu. On aurait dit un couple de bons amis, pour ne pas dire plus, à la façon dont ils marchaient fort près l'un de l'autre, hélaient un taxi – le seul taxi de l'île – souriaient au chauffeur. Il entrouvrit la fenêtre de sa chambre et tendit l'oreille : *Villa Gournaise*, entendit-il.

Il avait un coup d'avance. Il les avait vus arriver, il savait où ils dormaient, il connaissait les lieux. Le prochain bateau

ne quitterait pas l'île avant le lendemain matin. Ah non ! Demain, c'était dimanche. Malin de leur part. Pas de navette le dimanche à la mauvaise saison. Il était coincé ici jusqu'à lundi. Sans doute comptaient-ils accomplir leur terrible besogne ce dimanche ou bien dans la nuit de dimanche à lundi. Mais il était prêt. Dans de telles circonstances, il s'efforçait de prendre la fuite au plus vite. Mais depuis longtemps, il avait conçu un plan B au cas où la fuite s'avérait impossible. Il se détourna de la fenêtre tandis que le taxi transportait ses deux futurs assassins hors du village, et déplia sur la table la carte détaillée de l'île : La Gournaise, la Villa Gournaise, voilà, un petit bois au sud de l'île, un endroit parfaitement isolé, parfait, il n'aurait pas choisi un autre endroit à leur place, pas de voisinage, le bruit incessant des vagues s'écrasant sur les rochers et la falaise la plus haute de l'île, dissimulé du phare de la maison des écrivains par un hectare de pinède, il avait déjà exploré les lieux, il imaginait déjà un poste d'observation possible, en lisière de la pinède derrière un rocher de granit, à cinquante pas à peine de la maison des assassins – gîte classé trois étoiles soit dit en passant, l'Agence ne se refuse rien.

Il n'avait pas le choix. Les attendre dans cette chambre minuscule, dans cet hôtel privé de client excepté lui-même, n'était pas une option. Aucune solution de repli, il aurait fait une cible facile. Un des hommes passe par l'entrée principale, l'autre par l'entrée de service, qui fait aussi office de sortie de secours, il n'avait aucune chance. Et ça ne lui ressemblait pas d'attendre passivement la mort. D'autres auraient renoncé, se livrant à l'Agence, épuisés par ces fuites répétées, ces personnalités empruntées, ces personnages qu'il était obligé de jouer. Mais lui, non, il allait prendre le problème à bras-le-corps. Toujours les yeux rivés sur la carte de l'île, il prit son journal intime, et, plutôt que d'écrire, dessina un plan de la Villa Gournaise et de ses alentours, reportant soigneusement les éléments du paysage qu'il jugeait pertinents, comptant sur les indications de la carte et sur sa mémoire. Le coup

d'avance. Il devait les prendre par surprise. Ne surtout pas attendre. Pas demain, encore moins demain soir, mais ce soir. Et il avait une arme. Un pistolet de poing. Léger. Peu encombrant. Du genre à se glisser sans problème dans les bagages d'un écrivain, ou d'un pseudo-écrivain, le genre de bagage qui n'attire guère l'attention tant il est commun, qu'on porte facilement en bandoulière. Il n'était pas agent pour rien.

Il attendrait la tombée du soir. Il devait intervenir avant même qu'ils n'aient pris leurs marques. Trois quarts d'heure à pied pour monter à la Villa Gagnaire. Il avait, disons, trois heures à tuer. L'excitation montait. Pour se calmer, il entreprit de nettoyer son arme. Il se dévêtit puis enfila les vêtements les mieux adaptés au camouflage dans la pénombre. Il se roula un joint, fuma sans se hâter, passa un temps considérable aux toilettes essayant de lire mais n'y parvint pas. Dans les poches de sa veste, il rangea une lampe de poche, une paire de jumelles, ainsi que des gants fins de cuisine, un paquet de tabac à rouler et des feuilles. Il regarda par la fenêtre une dernière fois : ciel clair, peu de vent. Il était prêt. Avec un peu d'avance sur l'horaire qu'il s'était fixé, il quitta l'hôtel et, se glissant aussi discrètement que possible par les ruelles désertes, il partit pour la Villa Gagnaire en prenant soin d'éviter la route, préférant traverser la pinède.

VI

Quand on a travaillé aussi longtemps pour l'Agence, le métier constitue comme une seconde nature. Même après avoir été exclu de l'Agence, alors même que l'Agence cherchait à se débarrasser de lui, il demeurait encore et toujours un agent, et ne cessait de se comporter comme tel. Alors qu'il approchait de la Villa Gagnaire, toutes les connaissances qu'il avait acquises durant sa formation et ses nombreuses missions sur le terrain se réactivaient pour ainsi dire, de la même manière, je suppose qu'un ancien expert-comptable, placé devant une pile de factures et de fiches de paye, projette immédiatement des tableaux dotés des colonnes

adéquates, recettes et dépenses, charges et amortissement, et commence déjà à effectuer des calculs, à additionner et soustraire, quand le commun des mortels soupire d'ennui et cherche le moyen de remettre la tâche de ranger ces paperasses à plus tard. En approchant de la Villa Gagnaire, lui, qui n'avait aucune connaissance en comptabilité, dans la mesure où l'Agence s'était toujours chargée à sa place de cet aspect-là de l'existence, ne s'embarqua pas dans une série de calculs mais adopta, sans même avoir besoin d'y penser, toute la panoplie des dispositions du parfait agent : une perception aiguisée de son environnement, notamment des variations, même les plus légères, de la lumière ambiante, l'évaluation la plus précise des distances et des irrégularités du terrain, l'attention à son propre état, la régulation des pulsations du cœur, l'assouplissement des muscles, la pureté de son âme – un agent se doit d'être entièrement concentré sur l'accomplissement de sa tâche et ne doit pas tolérer que des pensées adventices, des histoires d'expert-comptable par exemple, qui n'ont rien à faire ici, viennent le distraire. L'écrivain au contraire, le poète particulièrement, de ce point de vue parfaitement opposé à l'agent, relâche son attention, se laisse envahir par un flux incontrôlé de petites perceptions, favorise délibérément l'irruption de pensées flottantes : un écrivain, *a fortiori* un poète, ferait décidément un bien piètre agent, et probablement pas non plus un expert-comptable compétent.

On serait bientôt entre chien et loup, au crépuscule. La Villa Gagnaire, une maison typiquement insulaire, aux volets bleus, s'ouvrait du côté sud vers une étendue de pelouse sur environ deux cents mètres, jusqu'à la falaise. Depuis le bloc de granit derrière lequel il était agenouillé, les jumelles à la main, il entendait le bruit du ressac sur les rochers.

Un homme sortit de la maison, portant le sac dont nous avons déjà parlé sur le dos. Il s'engagea d'un pas tranquille sur la pelouse en direction de la falaise. Il déposa délicatement le sac encombrant sur l'herbe.

Il s'isolait, l'imbécile. C'était le moment. Il faut, quand on est agent, savoir saisir les opportunités quand elles se présentent, s'adapter à la situation et modifier ses plans. Il se redressa, et, regagnant la petite route qui longeait le pré, puis s'avançant à son tour sur la pelouse, entreprit de rejoindre l'homme debout au bord de la falaise. Il s'efforça de marcher de la manière la plus innocente possible afin de ne pas éveiller l'attention, comme un écrivain, se promenant au hasard au gré de son inspiration, humant l'air à la recherche de sensations nouvelles, de pensées flottantes, mais il gardait l'arme à portée de main, prêt à dégainer et à tirer si la cible commençait à le reconnaître.

Le sac, fermé, gisait sur le sol à quelques pas de son propriétaire. L'homme qui contemplait l'océan lui tournait le dos et ne l'entendit donc pas arriver : la pelouse étouffait les pas et le bruit du ressac saturait l'environnement sonore. Quelles circonstances idéales, vraiment ! Il n'aurait pu, lui l'agent, rêver mieux. La falaise à cet endroit formait un à-pic de trente mètres de haut, et, en bas, les vagues s'écrasaient sur des rochers saillants, aux tranches effilées comme des rasoirs. Il fit un pas de plus, et, au moment où l'homme se retournait, il plaqua ses mains sur son dos et d'une poussée brusque, l'envoya dans le vide.

La cible s'était abattue tout en bas du précipice, et il eut à peine le temps de distinguer le corps désarticulé projeté d'un rocher sur l'autre, que déjà, dans un bouillonnement d'écume, l'océan l'emportait.

L'agent se détourna de l'océan et jeta un œil vers la maison. Il devina une silhouette devant la porte d'entrée. Pas le temps de courir vers un quelconque abri. L'espace était entièrement dégagé entre la maison et la falaise. L'autre homme s'avançait vers lui, d'un pas qui semblait tranquille. L'agent ne pouvait qu'attendre. Il ne sortit pas son arme, pas encore. L'autre, avant d'arriver à sa hauteur, appela d'une voix chantante : *Hé, Philippe ? Je cherche l'appareil photo, je le trouve pas ! Philippe ?*

Ah, excusez-moi, je croyais que vous étiez Philippe !, puis observant confusément la scène, le grand sac encombrant non ouvert posé sur l'herbe, le type debout devant lui, le bord de la falaise : *Je, vous n'auriez pas vu Philippe ?*, et, d'une voix désormais non plus chantante mais tremblante : *Je, Philippe ?*, et passant devant l'agent comme s'il n'existait pas, il s'avança au bord du précipice, probablement saisi d'un pressentiment soudain.

Un agent doit être capable de penser dans le feu de l'action. Il n'a que rarement le loisir, quand il s'adonne à la tâche qui est la sienne, de s'asseoir cinq minutes pour faire le point sur la situation. L'urgence constitue son élément naturel, la contingence la matière de ses pensées. L'agent n'est pas un poète. Il ne peut repousser à plus tard l'heure de prendre une décision, il est condamné à agir et c'est pourquoi il est un agent.

Il fit un pas vers la seconde cible, qui s'efforçait de distinguer quelque chose dans l'écume bouillonnante en contrebas, il plaqua ses mains sur son dos et d'une poussée brusque, l'envoya dans le vide.

La seconde cible s'était abattue tout en bas du précipice, et il eut à peine le temps de distinguer le corps désarticulé projeté par les vagues d'un rocher sur l'autre, que déjà, les courants l'emportaient.

Un coup d'œil à nouveau vers la maison et les alentours. Personne. Le sac. Il s'agenouilla, enfila une paire de gants et l'ouvrit. Une structure en bois, pliée. Un chevalet. Un chevalet de peintre. Une toile glissée contre le chevalet. Dans une pochette à l'avant du sac, des pinceaux, une palette neuve, et des tubes de gouache. Il referma le sac. La nuit n'allait pas tarder, et la luminosité diminuait tandis qu'il s'engageait sur le chemin du retour, prenant soin d'éviter encore une fois la route, laissant la Villa Gagnaire de côté – inutile d'y laisser des traces.

VII

Il n'est plus seulement l'homme en fuite, l'homme aux secrets, encore moins l'homme qui se fait passer pour un écrivain, mais aussi un assassin, que dis-je, un assassin à double titre, et, cette qualité l'emportant de loin sur toutes les autres, il est désormais *avant tout* un assassin. Qui plus est, un assassin par erreur.

Un peintre paysagiste et son compagnon, peut-être un poète, car à bien y penser, il avait une bonne tête de poète, voilà quels redoutables ennemis il avait précipités dans le vide. Cependant, il y avait ce sac, ce sac encombrant : la confusion n'était-elle pas permise ? Et, réflexion faite, n'était-il pas envisageable que ces deux-là fussent effectivement des assassins, comme il l'avait supposé, ayant adopté le déguisement d'artiste peintre et de poète comme il avait adopté celui d'écrivain ? Quoi qu'il en soit, à malin, malin et demi comme on dit, il avait un coup d'avance, il l'avait joué, et si finalement les deux noyés s'avéraient être ce qu'ils prétendaient être, on doit bien admettre qu'ils avaient fait preuve d'une certaine imprudence, en laissant planer le doute et en prêtant le flanc à ce tragique malentendu. Si les gens, de manière générale, se montraient plus francs, adoptaient des attitudes moins ambiguës, ce genre d'accident n'arriverait pas, on saurait à quoi s'en tenir une fois pour toutes : les agents pourraient se concentrer sur la traque des personnes indubitablement louches et ambivalentes, celles qui leur ressemblent en somme, bref, ils se traqueraient entre eux et le monde ne se porterait pas plus mal.

Il n'a presque pas dormi. Il s'attend à tout instant à entendre hurler la sirène du port, alertant les pompiers ou les gendarmes – si tant est qu'il y en ait sur l'île. Mais qui donc aurait l'étrange idée d'aller fouiner du côté de la villa Gournaise durant la nuit ? Et même si, par un affreux hasard, les corps, emportés par d'étranges courants, étaient rejetés sur

une plage, on ne les trouverait sans doute pas avant le matin, et probablement même bien plus tard. De toute façon, aucune trace de coup, aucune trace de lutte, aucune empreinte, rien. De cela au moins, cette absence de preuve contre lui, il pouvait se féliciter sans réserve. Qu'avait-il à craindre au juste ?

Le lendemain matin, à l'heure habituelle, il s'obligea malgré la fatigue à accomplir son footing quotidien. Ne pas éveiller les soupçons. Procéder comme à l'habitude. Il se sentait irrésistiblement poussé à courir jusqu'à la villa Gagnaire. Peut-être une voiture de police était déjà sur les lieux, peut-être l'enquête avait-elle déjà débuté ? Le vent soufflait en rafales et c'est à peine s'il tenait sur ses jambes. Étrangement, et ce détail lui parut sordide, quelqu'un avait barré au marqueur rouge le mot *écrivains* sur un des panneaux indiquant *la maison des écrivains*, et remplacé le mot par *écrits vains*. *La maison des écrits vains*. Une plaisanterie sans doute, mais pourquoi maintenant, et pourquoi précisément à cet endroit ? Devait-il y voir un signe ? Les abords de la villa Gagnaire étaient déserts. Il se dit que la tempête emporterait sans doute le sac étrange qu'il avait laissé sur les lieux du crime, bien qu'il commençât à interpréter les événements de la veille sur le registre de l'accidentel et du contingent. Il imaginait déjà les titres dans la presse : *un peintre et un poète déséquilibrés par le vent chutent au bas d'une falaise*, quelque chose dans ce style, oui, ils auraient tenté le diable en s'approchant trop près du précipice et quelque rafale plus soutenue les aurait emportés. Les enquêteurs, toujours prompts à adopter la solution la moins coûteuse du point de vue rationnel, disciples d'Ockham qui s'ignorent, adeptes de la simplicité des causes et des motifs, préféreraient sans aucun doute accuser le vent ou n'importe quel phénomène naturel, plutôt qu'un être doué de raison, animé par des motifs publics ou secrets, ou, comme il arrive parfois, ayant agi sous l'effet d'une impulsion subite, pris d'un coup de folie, possédé par un délire, cette hypothèse n'étant envisagée qu'en dernier ressort, toutes les autres ayant

été soigneusement écartées, le vent donc, une puissante rafale qui déferle sans crier gare comme il arrive chaque jour sur les côtes d'une île qui s'offre sans obstacle aux phénomènes océaniques, ou, pour utiliser un registre un peu plus poétique, une île qui s'abandonne aux colères de Poséidon et qui demeure soumise aux caprices d'Éole, le vent, donc, pour n'importe quel enquêteur suffisamment sain d'esprit, en tous cas mieux équilibré que l'esprit tordu d'où est issu le texte que vous êtes en train de lire, le vent, donc, serait sans nul doute mis au ban des accusés, et, fortifié par de telles pensées, il se sentit soudainement plus léger et allongea la foulée, laissant derrière lui la villa Gagnaire, et fila en direction du phare qui dépassait au-dessus du bois de sapin, lequel phare hébergeait comme on sait la *Maison des Écrivains*.

Là aussi, tout semblait paisible, et même le vent semblait se détourner de l'extrême pointe de l'île. Un scooter, garé au pied du phare, indiquait qu'un écrivain sans doute, se trouvait en résidence en ce moment même : il dormait peut-être, après une longue nuit de travail, ou bien, comme il arrive parfois, s'était levé à l'aube et travaillait déjà depuis de longues heures à son manuscrit. Qui sait combien d'histoires avaient surgi du second étage du phare, où, disait-on, les écrivains s'installaient à leur table de travail, avec vue sur la mer ? Combien de sentiments sirupeux, combien de scènes torrides, combien de récits édifiants mais aussi combien d'horreurs, de crimes sordides et de cadavres putréfiés, là, au second étage de la M*aison des écrivains*. Un nombre considérable de meurtres sont commis sous la plume des écrivains et pourtant combien rares sont les véritables assassins dans les rangs des poètes, des romanciers et des auteurs de théâtre. Raison pour laquelle certains assassins n'hésitaient pas à choisir pour couverture la profession d'écrivain, laquelle n'inspire pas la crainte, bien qu'elle puisse susciter une forme d'exaspération chez tous ceux qui l'assimilent à la paresse et la fainéantise.

Il prit ensuite le chemin carrossable qui descendait doucement le long de la plage de galets jusqu'au port. Courir

était agréable, et, avec le vent qui le poussait dans le dos, il retrouvait l'aisance et la puissance qu'il avait connues à l'adolescence, quand il était capable de descendre sous les deux minutes au 800 mètres – ce qui lui avait valu un titre de champion inter-régional dans sa catégorie d'âge, son unique titre de gloire à bien y songer.

Tout entier à son effort, il n'entendit pas les gravillons sauter sous les roues de la bicyclette qui surgit derrière lui. Dreling Dreling, fit la sonnette de l'engin, puis une voix chantante : « Vous courrez comme un lapin ma parole ! ». C'était elle, évidemment, qui d'autre ? Reprenant son souffle et bafouillant, il sortit le genre de banalité concernant la nécessité de garder la forme &c, et il regrettait aussitôt de ne pas faire partie de ceux qui disposent d'un talent inné pour la répartie, et doivent le plus souvent se contenter de ce genre de lieux communs. Ça vous dirait, dit-elle, tout en pédalant plus lentement, de manière à rester à sa hauteur, ce soir, dîner chez moi ?

Il se dit, non sans raison, qu'il avait fait preuve d'assez de vigilance pour le week-end, avec les conséquences qu'on connaît. Il pouvait considérer calmement l'hypothèse selon laquelle cette femme à bicyclette était précisément ce qu'elle prétendait être, c'est-à-dire une botaniste ou une naturaliste, s'il avait bien compris, plus intéressée à observer les plantes et les animaux qu'à trucider son prochain, qu'elle ne représentait aucune menace pour lui, qu'il était légitime qu'après toutes les épreuves traversées ces derniers jours, il s'accordât un peu de bon temps, un bon repas, une compagnie agréable et plus si affinités, et, ces pensées lui ayant traversé l'esprit en un temps infiniment bref, répondit tout aussitôt, sinon du tac au tac, d'accord, dîner ce soir, d'accord. Elle dit qu'elle habitait à la *Villa Borny,* sur la lande, près du dolmen. Borny, d'accord, la *Villa Borny*, le dolmen, d'accord. À ce soir !, lança-t-elle en accélérant soudainement, soulevant un léger nuage de poussière.

À ce soir, dit-il, pour lui-même puisqu'elle était déjà hors de portée de sa voix qui n'était en vérité qu'à peine un murmure.

VIII

La *Villa Borny* était plus petite et tout aussi isolée que la *Villa Gagnaire*. On y accédait par un large chemin de terre qui filait tout droit à travers la lande depuis le sud de l'unique village de l'île. La nuit tombait. Des chiens aboyaient dans le lointain. À la lueur de sa lampe de poche, quelques créatures étranges surgissaient lentement au-dessus des rochers parsemant la lande.

Il avait dormi tout son saoul durant une bonne partie de l'après-midi, et n'était sorti que pour s'informer des prévisions météorologiques à venir auprès de l'employée de la billetterie près de l'embarcadère : les bateaux pour le continent demeuraient à quai en cas de très mauvais temps, lui avait-on dit. C'était relativement fréquent notamment en hiver quand le vent d'ouest déclenchait des tempêtes. Si, pressé par la plus grande nécessité, il était forcé de quitter l'île en toute urgence, il devait tenir compte de ces éventuels reports. Quand un train est bloqué sur les rails, on peut espérer qu'un bus soit réquisitionné pour mener les voyageurs à bon port, et, au pire, on peut trouver le moyen de se glisser hors du wagon et continuer à pied. Mais si vous souhaitez quitter une île, ces options n'ont pas cours. Se préparer à toute éventualité, imaginer des plans de secours, un plan B, c'était exactement ce qu'on peut attendre d'un agent qualifié. Et jusqu'à présent, bien qu'il fût seulement, depuis quelques années déjà, un *ex-agent*, doublé quand ça l'arrangeait d'un *pseudo-écrivain*, et désormais, il fallait en convenir, un *assassin*, bref, malgré tout, il s'était toujours tiré des périls qui ne cessaient de le menacer, précisément parce qu'il était prévoyant. Jusqu'à présent du moins.

Il allait donc dîner avec cette jeune femme, la jeune femme à bicyclette. Assurément, le fait d'accepter un tel rendez-vous constituait une entorse aux règles qu'il s'était fixées. Néanmoins, l'occasion ne s'était jamais présentée depuis qu'il avait pris la fuite, aucune femme, durant ces dernières années, ne l'avait invité à dîner. Il avait certes fait quelques rencontres, et, dans le cours d'une discussion impromptue, deviné les premiers signes d'une ébauche de séduction, qu'elle soit de son fait ou de celui de son interlocutrice. Mais jamais il n'avait permis que l'aventure se prolonge. Il était de toute façon toujours plus ou moins sur le départ, et d'ailleurs c'était encore le cas ce soir. Il avait de bonnes raisons de croire que ses poursuivants n'avaient pas encore été capables de retrouver sa trace, toutefois, ce n'était qu'une question de temps. Les moyens d'investigation de l'agence, il était bien placé pour le savoir, n'avaient pas d'égal et aucune limite. Ce havre de paix très relatif, si l'on songe aux évènements de la veille, que figurait l'île, pouvait très bien, du jour au lendemain, et probablement lors du prochain débarquement de passagers venus du continent, se métamorphoser en piège fatal. Peut-être ne lui restait-il après tout qu'une seule soirée à passer sur l'île. Et c'est sans doute pourquoi il avait accepté l'invitation à dîner. Une petite pause dans le flot d'angoisses et de mensonges qui l'emportait sans relâche.

Elle avait laissé, allumée, la lampe extérieure qui tanguait à l'entrée de la maison sous l'effet du vent afin de le guider jusqu'à chez elle. Elle le reçut en souriant, le débarrassant aussitôt de son imperméable et de sa veste. Une odeur de viande rôtie se glissait hors de la cuisine. C'est bien, dit-elle, vous ne vous êtes pas perdu. Perdu ?, répéta-t-il. J'avais ma lampe de poche, fit-il. Heureusement, ajouta-t-elle, il ne pleut pas. Et bientôt, ils furent assis autour d'une table basse, elle sur le canapé et lui sur l'unique fauteuil de la salle à manger, sirotant un alcool fort. Elle lui demanda si *ses travaux d'écrivain*, je la cite, avançaient comme il le souhaitait et il répondit oui et non, les idées me viennent, je les prends en

note, mais n'écris guère – il avait préparé, en *pseudo-écrivain* consciencieux, sa réponse, en anticipant les questions qu'elle ne manquerait pas de lui poser. Oh, fit-elle en souriant doucement, et quelles idées vous sont venues si je ne me montre pas trop indiscrète ? À moins que, ajouta-t-elle, souriant toujours, ces idées soient condamnées à demeurer secrètes jusqu'à la publication du livre ? Secrètes ?, reprit-il, euh, bafouilla-t-il, je ne sais pas si, si c'est vraiment intéressant, à ce stade, je veux dire. Alors donnez-moi juste quelques éléments, suggéra-t-elle, le décor, les personnages, le genre d'intrigue, est-ce un roman, un roman policier, un roman d'amour, les deux à la fois ? Elle rit. Ah, fit-il, tout en buvant une bonne gorgée d'alcool, et en se rappelant que l'avant-veille encore, il s'était juré de la faire parler elle, plutôt que de parler lui, mais voilà qu'à nouveau il se sentait comme enivré par la parole, par sa propre voix, une envie irrésistible de parler s'imposait à lui, et ma foi, il lui fallait bien tenir aussi son rôle d'écrivain, lui donner à elle quelques éléments tangibles afin qu'elle le tînt pour un écrivain, et non pas pour autre chose, un agent ou un assassin par exemple, et comme il n'avait rien à lui donner à lire, aucun texte qu'il aurait publié, il devait, d'une certaine manière, se plier à sa demande et lui raconter une histoire, le genre d'histoire qu'il aurait pu écrire s'il avait été réellement écrivain.

Eh bien, reprit-il, voilà, disons qu'il y a cet homme, qui débarque sur une île. Pause. Un instant de silence. Elle éclata de rire. Vraiment ? C'est là votre histoire ? Et, devant sa gêne manifeste : Non, continuez je vous en prie ! Sur une île donc, reprit-il. On est, disons : en hiver. L'île est quasiment déserte, excepté quelques marins et leurs proches. Il est écrivain, cet homme, demanda-t-elle en s'esclaffant. Et lui, soudain plus détendu, riant aussi : Non, surtout pas ! Écrivain, quelle banalité ! Quel ennui ! Non, il est, disons, agent. Agent ? Oui, agent secret si vous voulez. Ah, fit-elle, voilà qui devient très intéressant. Et que fait-il sur cette île votre agent secret ? Il se cache. Oh ! Très bien. Et pourquoi donc se cache-t-il ? Eh

bien, je suppose qu'il a des secrets, et que des gens mal intentionnés en veulent à ces secrets, quelque chose de ce genre. Oui, pas mal !

Ils firent une pause et se regardèrent l'un et l'autre. Il se sentait particulièrement heureux ce soir. Il était conscient d'avoir mis les pieds au beau milieu d'un terrain miné. Il souhaitait l'entendre parler de fleurs sauvages, d'espèces menacées, de son travail au conservatoire botanique du littoral, et le voilà qui racontait sa vie, dévoilait son identité véritable, certes, au travers d'une supposée fiction, mais tout de même, manquait-il à ce point de confident pour se mettre en danger de telle façon ? Oui sans doute. Il y avait trop longtemps qu'il n'avait pas dit la vérité à quelqu'un. C'est cela être vraiment seul, songea-t-il durant ce moment de silence, n'avoir personne à qui dire la vérité. Il se sentait tellement bien ce soir. Presque euphorique. Mais le peu de raison qui lui restait l'incitait à cesser là ce jeu périlleux. Dévier la conversation, changer de sujet, la faire parler, elle, de fleurs et d'oiseaux et d'écosystème menacés, et de ce dont elle jugerait bon de parler, qu'importe.

Vous voilà bien pensif, dit-elle. Vous séchez ? Je prends la suite si vous voulez bien ! Vous voulez bien n'est-ce pas ? Alors ! Et elle prit un air mystérieux, comme si elle s'efforçait d'imiter l'air mystérieux d'un écrivain dévoilant son intrigue. Votre agent secret, donc, il rencontre une jeune femme, une jeune femme qui descend à bicyclette une pente à fond de train, et manque de le renverser. Il rit de bon cœur. Excellent Mademoiselle, continuez ! Continuez ! La femme lui explique qu'elle est botaniste, ou un truc dans ce genre, vous voyez ? Je vois très bien oui, dit-il doucement en la trouvant soudain très belle et très désirable. Ils se présentent, dit-elle, et il lui confie qu'il est écrivain, ce qui est faux bien entendu puisque nous savons qu'il est agent secret, et elle lui apprend qu'elle est botaniste. Est-ce que c'est vrai ?, l'interrompit-il, est-elle ce qu'elle prétend être ? Ah ! Vous voyez que mon histoire vous intéresse, fit-elle, je devrais être écrivain ne croyez-vous pas ?

Mais je dois faire une petite pause. Suite au prochain épisode !

Et toute gracieuse, la voilà qui se lève, et file en direction du couloir, les joues roses et la mine enjouée. Il pense qu'il devrait lui aussi prendre ce genre de pause, car sa vessie le travaille un peu, mais il se sent trop engourdi dans ce fauteuil, et pour tout dire un peu las. Il y a longtemps qu'il n'avait pas ri ainsi, et quant à l'alcool, il s'en gardait habituellement. Il avait perdu le contrôle de la situation, incontestablement, et se laissait aller comme jamais. Sans doute était-il normal qu'il éprouvât cette sensation étrange, agréable certes, mais un peu cotonneuse.

À son retour, elle lança d'un ton guilleret : J'ai trouvé une chute ! Une quoi ?, fit-il. Eh bien une chute, la fin de l'histoire, l'ultime rebondissement, la scène finale ! Ah bien sûr, je suis tout ouïe ! Votre botaniste là, elle n'est en réalité pas plus botaniste que vous n'êtes écrivain ! Ah, dit-il en riant assez bêtement, vous voulez dire, que : *le héros de l'histoire* n'est pas écrivain ? Si vous voulez oui, répondit-elle, donc, elle est elle aussi un agent, un agent secret, et, sa mission, car un agent ne va jamais sans mission, c'est de l'exécuter lui, à cause de ses secrets. Excellent, excellent, ça se tient ! Ils rient tous deux à gorge déployée. Elle se débrouille pour le croiser sur le port, près de l'embarcadère, et même quand il se promène sur l'île, et, bien entendu, l'air de rien, suscite son intérêt et, abrégeons : elle l'invite à dîner.

Elle se rassoit, se sert un autre verre, elle boit du gin, tandis qu'il boit du cognac. Il note ce détail tout en riant, sent bien qu'il devrait tirer de ce détail une information, comme il le ferait en pareil cas s'il était à jeun, et s'il cessait de rire bêtement, mais il n'y parvient pas, une vague angoisse tente de se frayer un chemin dans son cerveau mais son visage demeure parfaitement hilare.

C'est un piège, poursuit-elle, évidemment, c'est un guet-apens. Et comment, dit-il d'une voix aiguë, secoué de spasmes d'hilarité, comment va-t-elle lui régler son compte hein ? Un

flingue va surgir soudain de sous sa robe ? Ou bien un couteau qu'elle est allé chercher dans la cuisine au prétexte de vérifier si le rôti était cuit ? Bah, fait-elle, une arme, c'est toujours un peu risqué, ne croyez-vous pas ? La victime peut se défendre, et même si vous avez le dessus, il y aura du sang partout, rien de très discret donc ! J'ai une meilleure idée, dit-il, tout en se demandant pourquoi il n'avait pas la force de mettre un terme à cette comédie. La tête lui tourne, elle a besoin de prendre l'air, et elle lui propose une petite promenade de nuit, là-bas, jusqu'à la falaise. Comme c'est romantique, fit-elle. Je prends la suite ! Arrivés au bord du précipice, enivrés par le grondement de l'océan impétueux, elle se tourne vers lui et approche son visage du sien, il ferme les yeux pour l'embrasser et. Et, continua-t-il, elle le repousse brusquement et l'envoie valser dans le vide. Exactement, on voit que vous savez y faire !, dit-elle. Aucune trace de lutte, explique-t-il, pas de sang sur les mains, ni vu ni connu. Le corps emporté par les vagues s'échouera je ne sais où, et comme personne n'était au courant de leur rendez-vous, elle ne court aucun risque, le crime parfait en somme. Pas mal, dit-elle d'une voix bizarrement un peu plus lasse, un timbre de voix plus grave. Mais pour tout vous dire, je préfère le poison. J'ai toujours préféré le poison.

Ah, le poison, reprit-il en regardant à nouveau son verre de Cognac qu'il avait pris soin de vider jusqu'à la dernière goutte.

Elle ne riait plus du tout. Lui semblait animé de soubresauts, comme ceux qui, après avoir énormément ri, sont encore secoués par les dernières vagues de l'hilarité, bien qu'ils aient déjà oublié le motif qui les avait suscitées.

Un cocktail à base de digitale. Je ne sais pas s'il avait déjà été conçu quand vous étiez en formation à l'agence. Très difficile à identifier à l'autopsie. Ne laisse quasiment pas de trace. Mortel, évidemment, mais pas trop douloureux. N'est-ce pas ?

Il hocha la tête, la bouche trop pâteuse pour articuler un

mot intelligible.

Vous aviez raison cela dit, ajouta-t-elle, concernant le fait d'être précipité dans l'océan. C'est aussi une bonne idée.

IX

Dans tout autre endroit du monde, les choses se seraient *grosso modo* passées de la manière suivante : on aurait fini par repêcher trois corps les jours suivants, à différents endroits de l'île, les uns après les autres. On les aurait identifiés sans trop de peine, car les propriétaires de la Villa Gagnaire se seraient auparavant inquiétés de la disparition de deux locataires, un peintre et un poète, tandis que l'hôtelier du port se serait plaint de l'indélicatesse d'un client qui semblait avoir mis les voiles sans payer sa chambre. Aux gendarmes, venus du continent, qui l'auraient immanquablement interrogé, il aurait raconté qu'une jeune femme était venue un matin, un lundi aurait-il cru se souvenir, pour, disait-elle, glisser un mot sous la porte de la chambre du disparu, et, il l'avait noté sans en faire cas à ce moment-là, il aurait juré qu'elle était repartie avec un sac beaucoup plus lourd que celui qu'elle portait en entrant dans l'hôtel. Les gendarmes auraient félicité l'hôtelier pour ses talents d'observateur, ce à quoi il se serait empressé de répondre, en haussant les épaules, et non sans fausse modestie, que c'était là une part essentielle de son métier, qu'un hôtelier se devait de garder un œil sur tout, y compris sur les détails, sans donner l'impression d'être invasif ou indiscret, et d'ailleurs, il aurait ajouté que l'homme en question s'était déclaré écrivain de profession, mais que lui, l'hôtelier, avait eu un doute à ce sujet, pour la raison que les écrivains, il en avait vu défiler des centaines dans cet hôtel durant toutes ces années, et que cet homme-là, eh bien, il n'avait pas bien l'air d'un écrivain. Les gendarmes auraient noté ces précieuses déclarations sur un calepin. Dès le lendemain, ils se seraient mis à la recherche de la femme, celle qui prétendait glisser un message sous une porte, et

n'auraient pas attendu bien longtemps avant d'entendre parler d'une locataire à la Villa Borny, une femme qui aurait plié bagages récemment. La propriétaire avait effectivement loué son gîte à une jeune femme, une botaniste, la semaine précédente, mais elle n'était pas restée bien longtemps, l'avait payée elle, la propriétaire, le lundi, déclarant devoir quitter l'île un peu plus tôt que prévu. Les gendarmes auraient fouillé la Villa Borny de fond en comble car on ne sait jamais. En vain : aucun indice, aucune tache de sang, aucune trace de lutte, rien. Ils auraient fait de même à la Villa Gagnaire. Les occupants dont les corps reposaient désormais à la morgue de l'île avaient laissé toutes leurs affaires à l'intérieur, à l'exception d'un sac fermé contenant un chevalet de peintre, des pinceaux et des tubes de couleurs, ce sac gisant dehors, sur l'herbe, non loin de la falaise. Ils auraient fait état de tous ces éléments dans leur rapport à leur supérieur, lequel aurait jugé bon d'affecter une équipe d'investigateurs chevronnés sur cette affaire énigmatique, car on ne savait pas au juste s'il s'agissait là d'accidents ou de meurtres, et même si les corps retrouvés sur le rivage, sans parler de la jeune femme, sur laquelle on ne parvenait d'ailleurs pas à mettre la main, où donc était-elle passée ?, étaient liés entre eux d'une manière ou d'une autre. Voilà la manière dont les choses se seraient déroulées ailleurs.

Mais sur cette île, on évitait autant que possible d'avoir affaire aux gendarmes, ou pour le dire de manière plus imagée, on n'aimait pas trop faire d'histoires, ou de vagues, ce pour quoi on dépêcha, pour régler cet embarrassant problème de corps retrouvés sur la plage, plutôt que des gendarmes venus du continent, les deux employés municipaux qui occupaient également et officiellement la fonction de pompiers et, plus officieusement, celle d'agents de police. À l'issue d'une enquête rondement menée, dont ils exposèrent les conclusions, fort brèves, aux élus du conseil municipal, les dits élus décrétèrent qu'on ferait comme d'habitude, ni plus ni

moins, et qu'on enterrerait les corps au cimetière des écrivains, malgré la remarque de l'adjoint préposé à la culture qui portait sur le fait, rapporté par les enquêteurs, qu'un des macchabées exerçait la profession de peintre, et qu'on n'avait pas prévu au cimetière un carré pour les peintres, ce à quoi l'élu responsable de la voirie répondit, non sans humour, qu'il y avait peu de risque que les écrivains se plaignent de la présence d'un peintre dans leur dernière demeure, que peut-être même, ils en éprouveraient quelque plaisir, et que ça les changerait, pardi, de leurs racontars *post-mortem* habituels.

LEURS DERNIERS MOTS

Assis confortablement dans le grand fauteuil molletonné, plongé dans l'obscurité paisible, j'attends l'arrivée du chef du Parti. Il doit être à l'heure qu'il est en train de gravir le grand escalier qui débouche sur le couloir qui mène jusqu'à son bureau. Je devine à peine ses pas glisser sur la moquette dans le silence de l'immeuble. Mais il est là, c'est l'heure, et j'entends cette fois plus distinctement qu'il enclenche la serrure électronique. Un bruit sec, la porte s'ouvre et le chef du Parti traverse la pièce sans prendre la peine d'allumer la lumière, si bien qu'il ne remarque pas ma présence dans un coin de la pièce, devant la bibliothèque, et ce n'est qu'une fois assis à son bureau qu'il allume la lampe qui trône à côté du combiné téléphonique. Un profond soupir s'exhale de son être harassé. Puis il fait ce qu'il a à faire, l'écran de l'ordinateur brille maintenant, éclairant le bas de son visage, le menton, le nez, les pommettes brillent elles aussi. Bonjour, fais-je d'une voix douce, rompant le silence. Il est terrifié, évidemment. Dans l'ombre, tout en lui parlant, je caresse doucement mon arme. C'est l'heure, l'heure est venue. Il me demande qui je suis et comment je suis entré ici, bégayant à moitié, tout en

s'efforçant d'atteindre, sous le bureau, avec un doigt, le bouton d'alarme que j'ai désactivé, il cherche à percer l'obscurité afin de m'identifier, sa main gauche tente d'ouvrir discrètement le tiroir dans lequel était rangé le pistolet désormais posé sur mes genoux. Il me demande pour qui je travaille. Dit qu'il a de l'argent. De l'influence. Qu'il peut m'aider, certainement, il pourra m'aider. Je lui dis que c'est plutôt lui qui a besoin d'aide à cet instant, mais qu'il n'en trouvera sans doute pas, bien que tout puisse arriver, on ne sait jamais, néanmoins c'est peu probable, et que son argent et son influence n'y feront rien. Il me dit que je suis fou, que je n'ai aucune chance de m'échapper d'ici, ce à quoi je réponds que si j'ai réussi à entrer jusqu'à son bureau, je trouverai bien le moyen d'en sortir. L'ambiance est assez tendue et pas aussi solennelle que je l'imaginais. Il y a un monde entre le rêve et la réalité n'est-ce pas. Il tourne la tête vers la fenêtre derrière lui, encore entrouverte, on sent la fraîcheur du printemps et ses parfums pénétrer la pièce, les bruits épars de la nuit, une voiture gronde en passant sur l'avenue, une pie jacasse tout près d'ici. Comme il tourne le dos à moitié, je suppose que l'instant s'y prête et l'abats d'un coup derrière la nuque.

À ma grande surprise, il arrive par la porte-fenêtre de la terrasse. Il n'est vêtu que d'une serviette nouée autour de taille et tient un verre à demi rempli dans sa main droite. Ses cheveux bouclés sont humides. Assurément, il vient de piquer une tête dans la piscine. Je l'envie un peu, car la chaleur est torride en cette fin d'été et des gouttes de sueur coulent sur mon front malgré la climatisation du bureau. Voilà un homme

qui malgré ses responsabilités, prend soin de sa personne : il dispose certainement quelque part dans cette vaste villa d'une salle de gymnastique tout équipée dans laquelle il peut à loisir parfaire sa musculature entre deux rendez-vous. Il boit une gorgée, pose le verre sur le bureau, et, toujours debout, débloque la veille de son ordinateur portable. Le téléphone qu'il avait laissé sur la table sonne : il vérifie l'identité du destinataire et répond. Il parle dans un anglais parfait à une certaine Lydia, Lydia, dit-il avec un sourire parfait, comme s'il jouait dans un film, et tout en discutant avec elle, son regard erre sans but dans la pièce et, forcément, se porte sur l'homme armé d'un pistolet qui se tient debout contre la bibliothèque. « *Wait*, dit-il à son interlocutrice, *just wait, I will call you later*. » Je lui fais un petit signe de la main gauche, la droite étant occupée. Contrairement à la plupart de mes hôtes involontaires qui s'empressent d'engager la conversation dans ces circonstances, s'efforçant probablement de gagner du temps, lui ne dit rien. Il repose son téléphone. Il analyse la situation, comme l'ancien soldat qu'il est. Il cherche un moyen d'agir. Je fais comme lui, et nos regards tombent en même temps sur le pot de fleurs en verre qui se trouve sur la commode juste à côté de lui. Je pourrais lui dire « n'y pensez pas », ou quelque chose comme ça, mais je préfère attendre. De tous ceux que j'ai prévu d'abattre, il est sans doute celui qui le mérite le plus. Il est assurément le plus coupable de tous, enfourné dans sa serviette orange. J'aimerais autant que possible ne pas gâcher ce moment. Malheureusement, il se met à genoux et se précipite sur le pot de fleurs en verre, tout en dégageant d'une main la serviette qui lui sert de pagne et en la brandissant devant lui, comme pour engendrer un maximum de confusion chez l'ennemi. Malheureusement, je dois tirer plus tôt que je n'en avais l'intention, une première balle qui l'atteint je ne sais où, puis, tandis qu'il gémit, lâche la serviette et laisse tomber le pot de fleurs qui s'abat dans le plus grand fracas, une seconde balle. Le voilà désormais étalé, nu, inoffensif, tel un martyr exécuté par les Romains, derrière son bureau. En quittant la villa, je passe brièvement le long de

la piscine, et me penche vers l'eau sombre pour me rafraîchir le visage.

Il remarque ma présence avant d'avoir atteint le bureau. Dehors, il fait encore à demi-jour, des filets de lumière se glissant à travers les persiennes caressent le haut de son crâne chauve. Je me suis servi en l'attendant un verre du vin qu'il avait laissé sur la table basse, mais il faut se garder de l'ivresse dans ce genre de situation, et bien qu'il ait du retard sur l'horaire prévu, l'horaire que j'avais prévu, je n'ai bu qu'un verre. En me voyant, il esquisse un geste étrange, comme s'il cherchait dans la poche de son pantalon quelque chose, une arme peut-être. Mais l'arme, c'est moi qui la pointe vers lui. Le canon du pistolet luit dans la pénombre et je sais qu'il le sait. Suivent les questions habituelles, qui je suis, comment je suis entré, ce que je veux, etc., puis il semble se rappeler quelque chose, il dit, pourquoi moi ? Il regarde la bouteille de vin sur la table basse, je lui dis qu'il peut se servir s'il le souhaite, après tout c'est sa bouteille, son vin, il peut encore s'offrir ce plaisir n'est-ce pas. Il dit encore : pourquoi moi ? Puis : vous n'aurez aucune chance de vous en sortir, aucune chance ce coup-là, pas trois fois, tout le monde est sur vos traces, vous êtes l'homme le plus recherché, etc. &c. Mais je ne me sens pas ce soir d'humeur très causante. L'été sans doute, la chaleur, je ne l'ai jamais vraiment supportée. Je peux vous aider, qu'il dit. S'il existe quelqu'un capable de vous aider, c'est bien moi. Ça vous dirait, une île par exemple, je peux vous offrir une île, avec une nouvelle identité. Personne ne saurait. Une villa, des filles, tout ce que vous pourriez rêver, demandez-moi, je peux. Je l'ai déjà fait, pour d'autres. Des gens qu'il faut protéger, des programmes de protection. Personne n'en saura rien. Je n'ai pas dit grand-chose jusqu'à présent, excepté au sujet du vin. Je réponds assez doucement : non, et je presse sur la détente.

Quelqu'un, une femme peut-être, ou bien un homme, lui a offert des fleurs. Elles trônent sur son bureau dans un grand verre en cristal, à travers lequel la lumière de l'écran de l'ordinateur allumé fait scintiller quelques éclats colorés. En entrant, je n'ai pas pu m'empêcher de jeter un œil : des photographies de chiens se succédant en boucle, lentement, inexorablement. Ses chiens à lui peut-être. Des chiens qu'il a aimés, qu'il a perdus, que sais-je. Sa vie intime est inconnue pour la plupart des gens, il n'est pour nous autres qu'une suite de discours, qu'une succession d'actes dont on lui attribue la paternité. J'ai pris le temps de renifler les fleurs. J'ignore leur nom, je n'y connais rien en fleurs. Elles sont belles et sentent bon pour autant que j'en puisse juger. Il entre sans me voir, balance sa veste en direction du divan : elle atterrit sur mes genoux. Je la déplace à côté de moi sur la couverture en moleskine en la repliant avec soin. En soupirant, il fait le tour du bureau et s'assoit. Ses doigts entrent un code sur le clavier et il se met à observer l'écran de l'ordinateur. Il me paraît fatigué, plus âgé que je ne l'imaginais. Il ouvre le haut de sa chemise. J'attends encore un peu. Puis je prends la parole, doucement, pour ne pas le brusquer, le pistolet braqué sur lui, bien en évidence. Comme les autres, il s'efforce de contenir sa panique en posant des questions peu appropriées. Puis il finit par faire le rapprochement : C'est mon tour ? Et quand comptez-vous arrêter ? Vous comptez tuer tout le monde ? Je dis : que voulez-vous dire par tout le monde ? Il secoue la tête en disant que ça finira bien par s'arrêter, que c'est absurde, qu'il ne sait pas où je veux en venir, que je n'ai fait part jusque-là d'aucune revendication, aucune, c'est absurde, répète-t-il, juste tuer les gens comme lui, est-ce qu'il pourrait au moins savoir pourquoi, qu'il a bien le droit de savoir, vu sa situation. Je dis oui, je comprends votre désarroi, et demande : c'est vos chiens sur l'écran ? Il me regarde bizarrement, mes chiens quoi ? Vos chiens, répété-je en insistant sur : *vos*. J'ignore ce que vous avez vécu, ce que vous avez enduré pour en arriver là, mais vous pouvez m'en parler si vous le souhaitez, ce que vous avez à me dire, pourquoi

vous êtes là et pourquoi vous envisagez de me tuer, peut-être pourriez-vous m'expliquer, dit-il, très vite, d'une voix qui se voudrait douce, mais qui ne l'est pas. Je n'ai pas vraiment le temps pour ça, je réponds, pas le temps pour envisager quoi que ce soit, avant d'appuyer sur la gâchette et de disparaître dans la nuit.

Ce bureau est une véritable forteresse et je m'en suis vu pour entrer là-dedans, déjouer les systèmes de sécurité automatisés, sans parler des agents de surveillance, humains et drones compris. On dirait un bunker, le genre d'endroit que les personnes conscientes des menaces qui pèsent sur l'humanité en général, et sur elles-mêmes en particulier, font creuser en sous-sol, à l'abri des bombes et de je ne sais quoi. On a privilégié ici la sécurité au confort : l'aménagement est nettement spartiate, purement fonctionnel. Mais je suis un véritable *passe-muraille*, c'est ainsi qu'ils m'appellent dans la presse : si ça peut leur faire plaisir, pourquoi pas, j'ai un certain talent pour m'immiscer, me faufiler, m'introduire. La soixantaine rebondie, le teint rougeaud, d'une allure plutôt sympathique. Ne pas s'y fier cependant : il a comme les autres du sang sur les mains, et quand il fronce les sourcils derrière ses lunettes rondes, vous pouvez être certain qu'il va vous en cuire : ce qu'il fait précisément quand il m'aperçoit, assis sur une simple chaise, dans un coin de la pièce. Je le salue, et me présente avec ironie, enfin, ce qui me paraît à moi ironique, comme l'organisation terroriste qui, depuis l'étranger, s'efforce de renverser notre nation, pour reprendre les mots de la conférence de presse retransmise en direct sur toutes les chaînes de télévision cet après-midi, ce groupe sanguinaire dont le projet consiste à ruiner les fondements de la civilisation, je le cite toujours, que nous n'allons pas tarder à identifier rassurez-vous &c. Il blêmit autant qu'il est possible quand on a les joues marquées par la couperose. Il perd un peu de la contenance qu'il avait tantôt devant les caméras, bafouille quelque chose sur la manière dont je suis entré, l'étonnement habituel – comme si en dépit de toute logique,

chacune de mes cibles espérait secrètement échapper à la série des assassinats : peut-être se sentent-ils mieux protégés que leur congénère, ou peut-être se pensent-ils un peu moins coupables, ou encore s'imaginent-ils que l'assassin ait tout simplement pu les oublier, ou faire l'impasse, ou bien cesser son entreprise meurtrière juste avant que leur tour soit venu. Puis, il reprend ses esprits et adopte le ton qu'on lui connaît quand il s'exprime devant ses concitoyens, ferme et sans compassion. Il m'accuse en me montrant du doigt, me traite de barbare, de lâche, de fossoyeur de la nation, bref, il répète son discours de tout à l'heure. J'ignore si, ce faisant, il est conscient que c'est aussi son chant du cygne. Je le laisse parler. Si ces mots étaient des balles, j'en serais criblé. Parvenu au bout de ses invectives, il baisse le bras, et, toujours debout, pose les mains sur le bureau. Maintenant, il me tutoie, et me demande d'une voix sourde ce que je veux, ce que c'est que mon délire, Action Directe le retour, la bande à Baader à moi tout seul, il parle de groupuscule autonome, de Brigade Rouge, il connaît ses classiques, c'est son métier après tout, à la fin, je n'entends plus qu'un filet de voix, il soupire une dernière fois avant que je le tue. Je n'ai pas l'habitude de m'expliquer dans ces circonstances. Chacun a des raisons d'agir comme il le fait et je ne déroge pas à la règle.

Le dernier n'a rien dit. Il a juste semblé étonné, étonné que son tour à lui soit venu, étonné d'être sur ma liste. Avec le renforcement des services de sécurité, le temps me manquait pour la discussion. Il avait à peine franchi la porte, tourné la tête vers moi, déjà, son corps pesant s'effondrait sur le tapis derrière la porte. J'ai refermé la porte. Je ne voulais pas lui laisser la possibilité d'exister une dernière fois en tant que personne. Qu'il y ait quelqu'un, une dernière fois, pour entendre le son de sa voix, l'écouter parler, le regarder, être touché par l'expression du visage. Je ne suis pas sûr, avec l'expérience que j'ai acquise aujourd'hui, que l'assassin doive quelque chose de ce genre à sa victime. Il vaut mieux en finir

vite à mon avis, aussi vite que possible. Quand mon tour viendra, en tout cas, je souhaiterais qu'on abrège la scène. Ma liste de départ contenait bien plus de cibles qu'elle n'en compte aujourd'hui. Je n'avais pas suffisamment pris en compte les capacités d'adaptation de l'ennemi : désormais ils savent, et, quoique je n'aie confié à personne mes motivations et mon plan, ils devinent assez bien quelles seront les prochaines victimes. À moins de me contenter de seconds couteaux, je préfère renoncer. De toute manière, la tâche est infinie. À peine le corps de l'un s'affaisse sur le sol de son bureau qu'il s'en trouve déjà une multitude prête à se lever pour occuper la place vacante. Qu'importent les risques : peut-être pensent-ils que ça ne leur arrivera pas, à eux, ou bien qu'ils feront mieux, qu'ils échapperont à ma vindicte et à celle de mes successeurs. Déjà, un projet de meurtre a été déjoué la nuit dernière, la cible était sur ma première liste, mais je n'étais pas le meurtrier. Le début d'une longue série probablement. Il se trouve assez de désespérés dans ce pays, des types prêts à tout, sans parler des aliénés, pour amplifier l'action que j'ai initiée. Je peux désormais me retirer. Salut.

LE SERMON SUR LA MONTAGNE

À genoux derrière le rocher qui surplombe l'avant-dernier virage avant d'atteindre la crête. Le fusil calé sur l'épaule, le canon calé dans une échancrure de la roche. Avec peine, le 4x4 grimpant le flanc de la montagne. Argos et Sirius, les oreilles dressées, aux aguets, invisibles dans les bosquets de genévriers, prêts à bondir. Aux jumelles : un homme et une femme à l'avant du véhicule, et un autre homme, probablement armé, contre la vitre du siège arrière. Des nuages de poussière s'élevant tout autour. Je les vois, ils ne me voient pas. C'est l'idée. Encore un virage : grondant, tressautant, l'engin, trop vieux pour ce genre de sport, se hisse sur le chemin autrefois empierré, désormais envahi de broussailles. On se passera des présentations. Respirer calmement. Ne pas se crisper. Désolé pour le comité d'accueil, mais on n'aime pas trop être dérangé par ici. Juste leur ficher une sacrée frousse : viser le pilote mais le rater de peu. Si leur vient l'idée absurde de répliquer, eh bien tant pis pour eux. Un coup de vent soudain, un claquement sec.

Râle (le mien de râle). Juste au moment où. La fenêtre de la chambre aux marmottes probablement. Faudrait que je cloue une planche contre. Quelle heure peut-il être ? Il fait jour. Quel jour ? Dommage. J'aurais bien dormi encore. Un rêve laissé en plan ne cessera de vous hanter jusqu'à la nuit prochaine. Et surtout : le sommeil anesthésie la douleur. Dormir, si tant est qu'on y parvienne, c'est profiter d'une accalmie dans la tempête, d'un havre paisible dans l'océan des larmes. T'inquiète : un de ces matins, tu ne te réveilleras pas.

Émergeant dans un entrelacs de pattes et fourrures. Clotho et Lachésis et Atropos, filles de la Nuit (Nyx de son petit nom, qui n'est jamais revenue d'une de ses escapades nocturnes, c'était il y a déjà quelques années, et je la pleure encore) – et bouillottes à l'occasion. Ça ronronne avec ardeur – et, quand je me tourne et retourne et me soulève, déplaçant ces masses félines, ça siffle et soupire et se plaint. Aucune idée de l'heure qu'il est, mais il fait jour. Le vent n'a pas cessé de souffler, et s'insinue encore en sifflements stridents par quelque interstice du refuge. Le bâtiment doit dater d'un bon demi-siècle, autant dire qu'il fatigue – surtout que j'en suis depuis une décennie maintenant le seul occupant et n'ai eu jusqu'à présent ni le courage ni les moyens, matériels et physiques, de me lancer dans des rénovations. Trop tard maintenant pour ce genre d'entreprise. – Le seul ? Pas tout à fait : 3 chats donc mais aussi 2 chiens sans oublier 2 ânes 2 chèvres et une dizaine de poules. Et quelques hôtes à titre officieux : loirs et souris, et nombreux sont les oiseaux qui nichent sous les combles. Sans compter les rôdeurs alentour, mangeurs de poules, squatteurs et pique-assiettes. Non. Pas seul décidément.

Allez. On se bouge les filles. Miaou. Miaou. Et encore Miaou. Ça grince dans les articulations et grouille dans les entrailles. Dès que le museau s'aventure hors des couvertures, le froid pince, et la litanie des douleurs débute. Suis vieux –

pas comme dans ce rêve dont je viens d'être éjecté d'un claquement de fenêtre. Ici et maintenant dans le réel et la vraie vie : suis vieux. On va faire avec encore aujourd'hui. Doucement doucement, se redresser, pivoter le bassin, sortir une jambe et puis l'autre. S'asseoir sur le rebord du lit, et, en s'appuyant sur les mains, se redresser. Miracle chaque jour réitéré : je me tiens debout. Rien n'est gagné. Faut marcher maintenant. Traverser le couloir jusqu'à la chambre aux marmottes – en face de la mienne, la chambre aux chamois, où j'ai dormi cette nuit : effectivement, le panneau de bois que j'avais cloué n'a pas tenu sous les coups de boutoir de la tempête nocturne. Marteau et clous sont encore là, on replanchera alors ! (replancher, pourquoi pas?). Mais d'abord : direction salle de bains (environ dix pas traînants). Les petites chattes bâillent en attendant la fin des ablutions du maître de maison.

Ce spectre dans le miroir ? Deux yeux minuscules et presque aveugles qui brillent dans un maelstrom de barbe blanche. Se peut-il qu'avec si peu de chair sur les os, un corps tienne encore debout ? Il persévère dans l'être, ce grand échalas, n'a jamais été bien épais au demeurant, c'est pas d'aujourd'hui qu'on peut lui compter les côtes sur le torse à l'œil nu sans y passer les doigts. Mais, tout de même, une maigreur pareille – rien d'étonnant : je suis probablement malade, et plutôt dix fois qu'une, et de toute façon pas assez et mal nourri. En me baissant (lentement) pour ramasser la brosse à dent qui vient de tomber sur le parquet, je me souviens de l'expression : « fera pas de vieux os celui-là ! ». Le matin, ce genre de bouts de phrases « toutes faites », comme on dit, me reviennent progressivement en mémoire. Chaque jour, réapprendre la langue. Retrouver l'usage et le sens de ces expressions autrefois familières – mais qui sonnent comme des étrangetés dialectales dans ma propre bouche. C'est ainsi pourtant qu'on causait naguère. Le sentiment qu'on était équipé de ces expressions-là au sortir du ventre de sa mère –

bien qu'en vérité, les gosses, quand ils les entendent pour la première fois, s'en trouvent souvent décontenancés (décontenancés, pas mal non plus celui-là). Content quand ça me revient en tous cas, de vieux os oui, j'en ferai pas, ou bien j'en ai déjà trop fait. Maintenant, se brosser les dents. Les dents qui restent.

Ouvrir la bouche. Ou bien la gueule – quand on partage sa vie avec des bêtes, on en devient une, on pue pareil – ou pire. Une gueule avec quelques dents pourries. Les incisives, à part une qui s'est fêlée l'année dernière quand j'ai pris le bâton de ski dans les gencives – qu'est-ce que ça saignait ! – et les canines, bien qu'élimées, sont en assez bon état. Mais derrière, c'est la Berezina, quelques éclats d'émail émergeant des chairs à vif, j'avais bien essayé de me tailler un dentier de fortune en récupérant des. Comment dire ? C'est assez glauque je sais, récupérer les dentiers des morts. On en trouve ici, en cherchant bien, dans la campagne abandonnée, et quelques morts et leurs dentiers. D'un autre côté, pourquoi s'inquiéter du « qu'en dira-t-on » ? (« qu'en dira-t-on », ça aussi ça me revient) Qui donc écoute ? Sans parler des lecteurs. Les bêtes s'en fichent et ne souffrent pas ces scrupules. Personne donc ne dira quoi que ce soit.

Voilà ce que (je) suis devenu. Est-ce ma faute si les dentistes ont déserté le pays en même temps que les médecins ? Sans parler des ophtalmologistes. Bientôt, n'y verrai plus rien, ne sentirai plus rien, n'entends déjà plus qu'à peine – l'aboiement, le bêlement, le braiment, le sifflement des rapaces (et les piaillements désespérés de leurs proies avant que l'ombre griffue leur tombe droit dessus comme la punition divine : les oiseaux, à leur dernière heure, conçoivent-ils l'idée d'un dieu ?), le vent bien sûr, et ma propre voix quand, en guise de compagnie, je me parle à moi-même. Ce que je fais souvent. Faut peupler pour ne pas

devenir fou. Quitte à se peupler soi-même (ce que je fais présentement soit dit en passant). Repeupler le monde déserté.

Chaque matin : poser le pied : un supplice – ces veines gonflées bleuâtres, ces… varices, on dit comme ça. Mot pas très joli. Remontent jusqu'aux genoux le long des mollets, bientôt gagneront les cuisses. On peut mourir de ça ? Comment disait-on déjà ? Phlébite. Oui. Encore un mot. Tu vois, tout n'est pas perdu. Hier, saisi d'une douleur soudaine au ventre en bas à gauche du nombril, plié en deux alors que j'allais d'un pas tranquille jusqu'à la réserve de bois, j'ai pensé à ulcère. J'oublie parce que je suis seul, sans personne avec qui parler véritablement – racontait l'aviateur du Petit Prince. Mes facultés cognitives ne sont pas en cause. Pas encore. L'horreur serait de perdre la tête, comme à la fin tout le monde perdait la tête. J'exagère. Mais beaucoup de monde quand même, pas seulement les vieux. Et le reste, ceux qui conservaient encore quelques facultés cognitives – vilain mot celui-là –, semblaient avoir perdu et l'âme et l'esprit. Se stupidisaient. S'imbécilisaient. Par bonheur, ils ont pris le chemin de l'exil, regagnant le cocon abrutissant des villes. Nous laissant en paix, moi et quelques autres.

Chaque matin : se demander si j'aurais la force de descendre du lit, puis : le calvaire des escaliers – autrefois, descendais les « marches quatre à quatre » – autrefois je gambadais, mes amis m'appelaient la chèvre, j'avais le pied sûr et toujours il savait exactement sur quel caillou se poser – et maintenant. Maintenant je ne marche qu'avec d'infinies précautions. Une cheville qui tourne, pire : un genou, le moindre écart et c'est la catastrophe. Un tour aux toilettes avant de se lancer dans l'expédition scalaire. Ce qui est bien dans ce refuge, c'est qu'il y a des toilettes aussi bien à l'étage qu'au rez-de-chaussée. Et quand ces dix marches d'escalier

constitueront un obstacle insurmontable, je ferais mes nuits en bas, dans la salle du restaurant, près du poêle à bois. Pas la place qui manque. Et, quand il fait trop chaud l'été, et il fait souvent trop chaud l'été, de plus en plus chaud me semble-t-il, j'ai encore le hall d'arrivée du téléphérique : les ânes et les chèvres me font un peu de place dans la paille, qu'importe l'odeur – pas le loisir de m'en incommoder, et puis, comme je l'ai dit, les miennes d'odeurs, au point où j'en suis (s'il y avait une femme, disons, une compagne, l'odeur poserait peut-être problème, mais bon voilà : depuis longtemps, j'ai cessé de rêver ce genre de chose, une femme, une future dulcinée, que j'aurais vu grimper depuis le col en contrebas jusque sur la crête, et, apercevant le refuge et le bâtiment du téléphérique, d'un pas décidé, s'avançant vers moi, et – le rêve ici prend fin, car je ne suis après tout qu'un vieillard cadavérique, une préfiguration de la mort, ha si j'avais vingt ans de moins).

Chaque matin : pisser d'une couleur suspecte, s'en inquiéter, puis, saisi d'un autre motif d'inquiétude, oublier jusqu'à la prochaine fois – à part ça, pour en finir avec ce tombeau : la bronchite fidèle compagne de l'hiver, l'arthrose qui se répand un peu partout, les hanches, les coudes, la nuque, sans parler des tendinites à répétition, des lombaires dures comme pierre, et j'en oublie, ai-je déjà parlé des crevasses au creux des mains – vont finir par faire un trou, on verra au travers de la paume –, des yeux qui picotent, papillonnent, et le ventre, ça doit être un chantier là-dedans, mais le pire, c'est cette continuelle rage de dents. Je rêve d'ablation – vivre sans organes. Voilà, j'ai fait le tour. Je me rebraguette – faudrait pas que le machin gèle et : En route !

À quoi bon ? À quoi bon descendre après tout ? Je pourrais tout aussi bien rester au lit, dans la chambre des mouflons au premier étage. Ou migrer tranquillement vers la chambre aux chamois. Dans celle des marmottes passe le tuyau du poêle à

bois : un must en hiver. Oui mais. Je ne suis pas tout seul. Déjà les chiens, qui ont entendu mes pas traînants frotter le parquet du haut, aboient gaiement pour me rappeler à ma mission première, de leur point de vue : ouvrir la porte d'entrée. Sans les chiens, les ânes, les chèvres et les poules, j'allais oublier les chats !, je resterais au lit. Assurément, il faut, pour ne pas se laisser aller, de l'abnégation. Un mot dont je me souviens, surgi des limbes de l'oubli. Ab-négation. (Nier. Nier avec force. Nier contre toute logique. Nier quoi ? L'inévitable ✝ évidemment). Un mot que j'ai dû écrire et peut-être prononcer de vive voix à l'occasion, à l'époque où s'entrouvraient encore quelques esgourdes humaines pour entendre. J'en oublie tant et plus. Chaque jour, la langue s'appauvrit. Ne me demandez pas le nom des arbres et des fleurs, des oiseaux non plus. Et les rochers pour moi ne sont que de gros cailloux, la géologie une science absconse : mais je sais où poser les pieds quand je grimpe dans un pierrier, et je sais évaluer la solidité du sol où je m'engage – c'est juste maintenant : les genoux qui coincent. Reconnais les myrtilles et les framboises, les mûres et les fraises des bois, parce que ça se mange. Me méfie trop des champignons pour n'en cueillir qu'un seul. Bref, je n'ai aucunement besoin de nommer les choses, et les choses semblent se passer fort bien d'être identifiées. Aux orties Aristote, Linné, Darwin, leurs tableaux et leurs disciples ! Je ne sais pas le nom de ces fleurs jaunes et de ces fleurs rouges ? Soit ! Mais rassurez-vous, je ne les confonds pas, l'une est jaune et pousse autour de la source à laquelle chaque jour nous nous abreuvons, mes compagnons et moi, et l'autre est rouge, et se plaît mieux à la lisière de la forêt de sapins en contrebas !

Des arbres, des fleurs, des rochers, et des oiseaux : voilà tout. D'ailleurs, personne n'ira rien me demander désormais. Pierre ne montera plus jamais ici. Je le sais depuis des années, et j'ai cessé de l'attendre évidemment. Je ne suis pas encore fou. J'aurais pu. C'est limite. Et puis c'est l'hiver. Pas la saison

des fleurs ni des oiseaux. Bien bien. En voilà assez sur le sujet, faudrait peut-être songer à descendre ce fichu escalier au lieu de rester debout sur la première marche à ruminasser. Attaquer la journée. Quel jour d'ailleurs ? L'année, je ne suis pas sûr, le mois je suppose, janvier, le jour, aucune idée.

Les chiens, tout excités, s'agitent dans la grande salle du restaurant. Les chèvres bêlent, la volaille caquette et s'ajoute au concert.

Un coup d'œil par une fenêtre avant de descendre : d'accord. Il neige. Mon dieu. Rendez-vous compte. Quelle affaire.

La lourde porte en ferraille –

LE REFUGE DU PLOMB

SNACK BAR RESTAURANT

–, heureusement, s'ouvre de l'intérieur, parce que là, dehors, au moment où je tire la poignée, une belle congère s'effondre. Va falloir pelleter un peu – les chiens ne patienteront pas jusque-là et grimpent déjà le petit mur de neige. J'en ai tout de même jusqu'en haut des cuisses. Pas si fréquent. Autrefois – autrefois, c'est-à-dire avant que ça se réchauffe sévère, et dans mes jeunes années, la neige à ces hauteurs, tombait en novembre et ne fondait qu'en mai, mais de nos jours, on a des fontes et des refontes plusieurs fois durant l'hiver.

Et maintenant, ouvrons l'autre porte, qui donne sur le hall d'arrivée du téléphérique, où le reste des troupes, ânes et chèvres et volailles, prennent leurs quartiers d'hiver. De la paille à foison là-dedans, une bonne chaleur animale. Les

biquettes viennent me lécher la pogne, les poules s'ébrouent et leurs plumes volettent de leur propre chef jusqu'au plafond. Ici, il y a bien longtemps, naguère et jadis, les cabines du téléphérique déversaient des troupeaux de vacanciers équipés de pied en cap pour s'en aller descendre à ski les pistes enneigées de ce vaste domaine sauvage et préservé (dixit le prospectus de l'office de tourisme). Dissimulés derrière de grosses lunettes noires à l'armature en plastique renforcée, couverts de vêtements souples mais étanches et parfaitement adaptés aux conditions hivernales, ainsi parfaitement, pensaient-ils, protégés du dehors et de la morsure du froid – triomphant de l'inhospitalière nature en s'équipant même en ces conditions de tout le confort moderne, ne cessant jamais d'être connectés au flux du monde grâce à ces petites machines glissées dans les poches – paraît-il qu'on leur implante des puces juste sous la peau, et bientôt carrément dans l'enveloppe crânienne, pour ne rien rater et ne jamais perdre le fil qui les relie à leurs semblables – pas grave : ça fait déjà des lustres qu'ils n'ont plus d'âme et bien plus longtemps encore qu'ils ont perdu l'Esprit. Les chèvres et les poules, en ont encore, une âme, malgré tout ce qu'elles ont pu subir, et je me plais à croire que je demeure le dépositaire en ces lieux de l'esprit : l'absence de tout autre esprit dans ce refuge m'exonère de répondre de cette prétention.

Tout va bien. Personne n'est ✝ durant la nuit – Ma hantise. La ✝ d'une de ces bêtes me fiche une tristesse intolérable. M'y ferai jamais. Et la ✝ vient trop souvent à mon goût – et bientôt probablement la mienne – serait un soulagement, mais que deviendraient ces pauvres bêtes ? Casser la fine couche de glace sur la bassine d'eau – heureusement, il n'a pas fait si froid, c'est le vent qui vous gèle les os, il faut rester aux abris donc en attendant qu'il retombe !

Se dégourdir tout de même les pattes. J'ouvre la porte du

hall en relevant le grand battant de bois qui la barre : le vent souffle de l'autre côté, pas de congère à cet endroit. Amalthée – dont il est dit que Zeus en personne suça la vivifiante mamelle plutôt que le lait de sa mère (j'en sais des choses !) – pointe délicatement une corne, puis l'autre. L'ancienne terrasse du restaurant : quelques bancs et tables en bois vaillamment ancrés dans les graviers. Le pylône de télécommunications, monstre d'aluminium et d'acier, couché par la tempête peu après la fermeture de la station, donc peu avant mon arrivée, remplit son office de pare-neige, on est bien protégé ici, d'ailleurs les chiens, déjà épuisés par leurs galopades, se glissent sous quelques décombres et surgissent, dans leur fourrure à demi-englacée, aboyant goulûment pour me saluer encore une fois, et saluer les chèvres – je les laisse à l'écart des poules, on ne sait jamais, des fois que – une petite fringale – je me demande si Noé dans son arche avait prévu des dispositions pour éviter les problèmes de coexistence entre les prédateurs et leurs proies éventuelles. Il me reste un coq cela dit, et notre apport de viande fraîche repose en grande partie sur sa libido, ce pour quoi je veille sur lui et ses compagnes avec la plus grande attention. Mais ça ne dure guère longtemps (la libido des coqs). Il m'en faudrait au moins un autre. Je croise les doigts. En attendant, nous avons au moins des œufs.

Retour dans le hall du téléphérique : la pile de bois est encore bien fournie – devrait suffire pour la saison froide. On passera l'hiver – ou pas. Quelques aller-retours jusqu'au poêle, avec une flopée de bûchettes au creux des bras. Y aller doucement. On n'a que ça à faire aujourd'hui, par un temps pareil. Un œil attendri sur le stock de pommes de terre, de carottes, de navets (beurk), de betteraves (re-beurk) – mais il en faut pour tous les goûts et mes colocataires se régaleront des légumes que je n'aime pas. Ah oui, tant que nous y sommes, restent deux grosses citrouilles et un potiron – cultivés et cueillis cet automne dans les potagers que

j'entretiens vaillamment dans la vallée en bas de la station. Et, dans les armoires de l'ancienne cuisine du restaurant d'altitude, des rangées de boîtes de pâtes et de riz, et les dernières sardines à l'huile et conserves de thon, vestiges de mes derniers pillages dans les villages abandonnés des environs – et de la viande séchée – mon dernier chevreuil, dont il reste quelques lanières, encore une technique apprise de Pierre, mon cher bienfaiteur – ma dentition ne me laisse guère espérer plus qu'un mâchonnement pénible, mais les chiens s'en délectent. Et pour les bêtes, un rayon entier de boîtes et rations diverses – j'ai dévalisé un cabinet vétérinaire dont le propriétaire n'avait pas jugé bon d'embarquer la marchandise, et du fourrage entreposé dans le hall – de l'herbe coupée à la faux à la manière d'antan. Au moins les animaux ne crèveront pas de faim – et quant à moi, j'essaierai de tenir l'hiver et redescendrai aux beaux jours voir si par hasard il reste quelque chose à grappiller dans les villages, les granges et les fermes alentour. Les sources ne manquent pas dans le coin, juste en contrebas de la crête. Un système de canalisation datant de l'époque où il y avait par ici du monde, nous fournit en quantité suffisante – mais parfois l'été, quand la sécheresse s'est éternisée trop longtemps, il faut jouer les petites Cosette et s'en aller remplir un seau là où ça coule encore. En hiver, si les tuyaux gèlent, c'est la catastrophe. Quand bien même le froid n'est plus si mordant qu'autrefois, il suffit d'une nuit glaciale et me voilà bon pour des journées harassantes, à genoux dans la neige, vouées à d'incertaines réparations. Un jour, je sais bien, il faudra se résoudre à redescendre, quitter le refuge et s'installer dans un chalet à la station. Faudrait pas faire la saison de trop.

Parfois, attaché à quelque pénible besogne qui me conduit jusqu'à la fin du jour, après avoir râlé tout mon saoul, je m'arrête et, prenant soudain conscience de l'heure tardive, je contemple un instant la nuit étoilée : et c'est à la fois sublime et angoissant – car je suis seul et libre, mais je suis seul au

milieu des étoiles. Vous, les animaux, n'avez sans doute pas idée d'une terreur pareille – les animaux contemplent-ils la nuit étoilée ? Qu'ils contemplent, je n'ai aucun doute là-dessus, il suffit de lire et Plotin et Proclus pour s'en convaincre, mais qu'ils contemplent précisément le ciel au-dessus de leur tête, je n'en suis pas sûr. Bienheureux les animaux donc –. Quand le brouillard est dense, qu'on n'y voit pas à deux pas, là non plus, je ne fais pas mon fier. Les yeux, quand ils n'ont plus rien à voir, perdent toute utilité. Perdu dans cette immensité blanche, l'homme fixe stupidement ses chaussures, ou ses mains, il se rapporte à ce qui lui reste à voir, des parties de son propre corps, un bout de bois qui dépasse de la neige, et son cœur bat soudain plus fort dès qu'un morceau de paysage paraît surgir de ce néant. Bien des fois, pris dans le blizzard, ou saisi par les nuages s'abattant sur la montagne, je me suis égaré : on croit connaître ces versants au sommet duquel on vit mieux que le contenu de ses poches, mais après avoir tourné en rond durant des heures, il est plus prudent de regagner le couvert des bois, s'il s'en trouve, plutôt que d'errer en vain. Dans mes plus jeunes années, ce genre d'expérience ne me dérangeait pas, j'y avais même pris goût, patientant tranquillement des soirées entières à l'abri des sapins en attendant que le temps change. Je me disais alors : se perdre de la sorte remet l'homme sur le droit chemin, mais avec l'âge, ces adages philosophiques concernant la mesure de l'homme ne me consolent plus guère – quand le brouillard monte et que la tempête fait entendre ses premiers sifflements, quand les murs de mon refuge se mettent à trembler et les arbres à vaciller, et quand l'obscurité nocturne enveloppe toute chose, je songe plutôt à la ✝ qui vient. Peut-être, ai-je pensé l'autre nuit, est-ce à cause de ma vue qui défaille ? Peu à peu les choses sombrent dans l'indistinct, l'indéterminé – privé de cette clarté, je ne suis plus capable de contrôler les choses au loin rien qu'en les regardant, et conséquemment, ne les reconnaissant plus, je ne puis plus les contrôler non plus en les nommant. J'imagine en tremblant ce qu'il adviendrait si je devenais tout à fait aveugle – sans doute mourrais-je de

terreur.

En attendant, je m'accroche au peu qui reste ici de l'humanité : quelques hôtels et restaurants en ruine, les pylônes des remontées mécaniques pris par la rouille, de pathétiques panneaux disséminés sur les pentes : les marmottes (piste verte), les chamois (piste bleue), les mouflons (piste rouge) témoignant à la fois de la présence supposée, mais rarement aperçue par les skieurs, des dites bêtes dans les environs, et du manque d'imagination de leur concepteur, mais encore : des palanquées de câbles épais comme une de mes cuisses – quoique, vu l'épaisseur des dites… –, et toutes ces chaussées, autrefois empierrées, ces routes goudronnées à l'arrivée de la station, ces chemins qui furent de terre, qu'on discerne à peine désormais, rongés par l'herbe qui n'a cure des monuments humains, vestiges sur lesquels se ruent, gaiement mais à leur rythme, les genêts, envahisseurs opiniâtre des espaces libres, sans parler de la forêt qui gagne et gagne en altitude, effleurant maintenant les crêtes, malgré les tempêtes, laissant libre cours à leur avidité spatiale – il faut habiter ici durant dix ans pour se convaincre de l'intentionnalité animant ces âmes végétales, et finir par se faire à l'idée qu'à leur manière ces communautés de sapins se meuvent et poursuivent des fins – les platoniciens accordaient aux plantes une âme végétative, et même les cailloux tenaient au bout du compte de l'Un relevant de ses administrations divines, mais il faudrait amender Proclus en ajoutant que, considérée comme un tout, la forêt participe à sa façon de la mobilité, et semble dotée d'une âme collective et animale – après tout certains insectes n'est-ce pas ? – Ah ! Me voilà parti de nouveau, avec mes pensées. Mais je n'ai plus personne avec qui les partager. Dommage. Les dieux antiques ont plié bagage depuis longtemps, désespérés sans doute du tour que prenaient les choses ici-bas, et vu comment les dites choses ont tourné depuis, et surtout récemment, leur retour n'est pas pour bientôt – et Pierre n'est plus monté au refuge depuis

maintenant deux ans. Mon dernier répondant doté d'un langage articulé. Autant dire – Ah ! Me ferais-je un jour à cette idée ? – qu'il ne montera plus jamais.

Peut-être est-il ✝, le Pierre. Je n'imagine guère, après toutes ces années, et le connaissant comme je le connaissais, qu'il ait, comme tant d'autres avant lui, cédé aux sirènes métropolitaines, qu'il soit retourné aux foules. Il aura versé de côté dans un ravin depuis un sentier boueux, un jour de pluie, ou bien quelque maladie perfide sera venue à bout de sa vigueur. Il aimait à se dire colporteur – celui, ajoutait-il, qui fait commerce d'une vallée à l'autre, et, par conséquent, un passeur de col, grimpant par la montagne quand les autres en font le tour par les vallées. Mon refuge se trouvait fatalement sur son chemin, et alors que j'entamais ici mon premier été, je n'avais guère tardé à le voir grimper d'un pas sûr et agile, bien qu'il soit plutôt massif de corps, aux côtés de son âne bien chargé. Qu'il aimait cette bête ! À supposer que la ✝ ait jeté son dévolu sur l'âne, je crains bien qu'une indéracinable mélancolie se soit emparée de son humain compagnon, et qu'il erre désormais par les forêts profondes, inconsolable, parmi les loups. Je prie ma chère Artémis, protectrice des bêtes sauvages, de prendre soin de lui.

Bien étrange colporteur en vérité, l'argent n'ayant évidemment plus cours en ces temps de solitude, que celui qui fait commerce sans rien attendre en retour – sinon un bon repas, une nuit au sec et un peu de compagnie. Non pas qu'il ait été bavard – je me réserve ce défaut et j'avais assurément de la conversation pour deux. Mais il avait, précieux homme !, un épais savoir-faire dans bien des domaines, et un certain goût pour la philosophie – il appréciait mes Grecs en tous cas, et nos soirées bien souvent s'éternisaient en conciliabules que n'eussent pas reniés nos lointains ancêtres des rives orientales de la Méditerranée. Il colportait toutefois, surtout des

informations, qu'il avait glanées et délivrait au fil de ses rencontres dans les villages et hameaux, entre la Margeride et les volcans, l'Aubrac et le Cézallier – son territoire expliquait-il, qu'il arpentait au rythme tranquille des pas de son âne chéri. Passeur de paroles aurait dit quelque poète. Et, plus prosaïquement, livrait gracieusement sa marchandise. L'arrivée de Pierre était un jour de fête – et l'évoquant je suis bien triste d'employer l'imparfait : les chiens devinaient l'âne et son compagnon bien avant que de l'avoir vu, et courraient comme des fous à sa rencontre sur l'ancienne piste qui monte depuis le col. Et que je remue la queue, et que je me lèche les babines, que je colle à tes basques, et que j'aboie de bonheur, et les chèvres elles-mêmes, sans oublier les chats, n'étaient pas en reste – seule la décence m'empêchait d'en faire autant.

Pourquoi tant de générosité, lui avais-je demandé ? Tout un chacun a besoin d'une occupation, avait-il répondu. J'ai tant appris de ses passages et lui dois sans nul doute d'être encore en vie. J'ignorais tout de sa vie d'avant, comme il ignorait tout de la mienne – ceux qui firent au moment du dernier exode le choix de rester, il en connaissait quelques centaines disséminées sur les hauts plateaux, ne se montraient guère diserts à ce sujet, comme si l'évocation du passé, par la douleur qu'elle suscitait, risquait d'éveiller quelque doute à l'esprit. Je le savais par contre remarquable chasseur, pêcheur avisé et, il faut bien l'admettre, pilleur de première : si tu as besoin d'un outil, quel qu'il soit, dis-le-moi, je t'en trouverai un, et, détachant les sacs de voyage suspendus aux flancs de son âne : j'en ai toujours plus qu'il n'en faut ! S'étalaient alors sur une des grandes tables en chênes du restaurant d'altitude les promesses de festins futurs, boîtes de conserve, viandes et poissons séchés, sel et poivre et même : thé ou café (mais il faudra bien s'en passer un jour, disait-il avec regret, quand il n'y en aura plus), et quelques modestes trésors : savons, brosses à dents, couteaux aiguisés, une paire de chaussures de marche, à ma taille s'il vous plaît, clous et marteaux, ficelle et

couverture en laine, et à chaque fois quelques surprises : lunette télescopique, thermomètre, et même, des jouets pour les chiens et les chats, sans oublier des médicaments, de plus en plus rares avec les années, et souvent périmés – là aussi, quand il n'y en aura plus, que deviendrons-nous ? Et surtout, par Dyonisos !, il se débrouillait toujours, je ne sais par quel miracle, pour apporter une bouteille de vin – que nous buvions ensemble évidemment.

Tes mots me manquent, pas moins que ton vin, cher ultime compagnon en bipédie. Ce pour quoi je monologue de la sorte, et le son de ma propre voix me revenant aux oreilles maintient un semblant d'humanité. Quoique, à bien y penser, mais seulement y penser, je n'y tiens pas plus que ça, aux mots, pas plus qu'à l'humanité. Si je me taisais tout à fait, deviendrais-je fou ? Mais peut-on devenir fou s'il n'est personne pour vous en faire la remarque – et vous signaler à qui de droit. Ou, peut-être après tout, suffit-il de disposer d'une conception de la folie, ce que c'est qu'être fou, ou d'une conception de la normalité, ce qui revient au même, pour se considérer soi-même comme fou ? Ah ! Même débarrassé de toute cette armée de juges qui vous articulent une société, me voilà encore embarrassé du magistrat qui résiste en moi. Mais laissons là ces tortures rousseauistes, et revenons à nos chèvres.

Tout à mes pensées, j'ai tout de même terminé de rentrer le bois, alimenté le poêle, calfeutré les fenêtres du bas, pelleté la neige à l'entrée – on ne sait jamais, des fois que des clients se pointent ! –, et, comme le vent retombait, me suis aventuré, doucement caressé par une dernière averse floconneuse, à l'arrière du bâtiment afin de vérifier l'état des canalisations. Le ciel s'éclaircit à l'ouest, et les intempéries filent désormais vers l'est, on aura peut-être droit à quelques rayons de soleil cet après-midi. Par acquit de conscience, et par plaisir aussi dois-je avouer, je m'équipe d'une paire de skis nordiques et

descends jusqu'à la lisière de la forêt, en prenant garde de ne pas trop accélérer sur les plaques de neige gelée, afin d'examiner les pièges. Les chiens, qui m'ont précédé, s'en reviennent l'air un peu déçu : comme on pouvait s'y attendre, l'installation de ferrailles à disparu sous une bonne couche de poudreuse, et quand je dégage précautionneusement l'engin, rien à signaler là-dessous, pas la moindre bestiole comestible. Tant que j'y suis, je pousse la randonnée jusqu'à la cabane qui, bravement, se tient au sommet des anciennes remontées mécaniques : sur la crête, le vent ayant tassé la neige, les skis progressent aisément. D'ici, on embrasse aisément du regard toute la station en contrebas : les premières années, je passais chaque jour une bonne heure à surveiller les environs à la jumelle, espérant et craignant tout à la fois d'apercevoir quelque quidam furetant autour des immeubles et des chalets. Il y eut bien, au début, quelques visiteurs, quelques pilleurs sans doute, qui chargeaient leur automobile de ce qu'ils avaient pu dégoter ici, mais jamais il ne leur vint l'idée de grimper sur les crêtes, et bientôt, faute de carburant sans doute, je ne vis plus personne dans ces parages. Excepté Pierre évidemment, qui allait à pied. De toute façon, aujourd'hui, jumelles ou pas, je n'y vois plus assez bien pour distinguer autre chose que l'ombre de ces vieux bâtiments abandonnés. Et n'attends ni ne crains plus personne. Quelle heure se fait-il ? Il se fait faim – les chiens acquiescent. Manger ! Demi-tour donc, et retour au foyer.

Préparant le repas pour notre petite communauté, je disserte un peu. La parole s'est assouplie et enrichie depuis le réveil. Il en va toujours ainsi : le matin, au lever, la tête tout engourdie, le corps perclus de douleur, il me semble parfois que j'ai perdu, à tout jamais, les mots, et puis, à force de causer, ils me reviennent, peu à peu, et, au fil des heures, des pensées émergent, qui les accompagnent. Je lis fort peu – et ma bibliothèque n'étant guère fournie, je suis agréablement condamné à méditer encore et toujours mes chers platoniciens

– et n'écris jamais, mais il n'est pas un jour, et sans doute pas une heure, où je n'éprouve pas le besoin de faire résonner le son de cette pauvre voix cassée qui est la mienne. Autrefois, cela m'aurait conduit tout droit à l'asile – mais quand on y songe, ne suis-je pas déjà ici dans une sorte d'asile, un temple inviolable et sacré, le plus assuré des refuges. La journée s'avançant, me voilà bientôt riche de quelques pensées qui se pressent, et voilà que s'échafaudent les bases d'un futur discours. Et donc, quand à la belle saison la nuit vient à tomber, j'invite à la terrasse toute notre petite assemblée, laquelle d'ailleurs ne se fait pas prier – c'est l'heure de la philosophie, jeunes gens ! – et prononce mon sermon quotidien, lequel a fomenté tout le jour, et chaque bête de se tenir sagement assise sur le train arrière – à croire que non seulement elles m'écoutent, mais encore qu'elles comprennent – je n'en serais pas si étonné. Proclus et Jamblique et Porphyre, je peux en témoigner, ont du succès auprès des animaux – Porphyre surtout, avec son De Abstinentia (mais quelques-uns d'entre nous finiront tout de même par manger les poules quand le temps sera venu). La lune veille sur nous et mes paroles, les étoiles et les planètes brillent paisiblement. Voici les constellations, Andromède et Persée, Orion, Sirius et les Pléiades, et voici donc la Lune errante, et voici Mars, petit point rougeoyant – si ça se trouve, ils ont déjà entrepris de coloniser Mars ! Parfois, le sillage blanc pâle d'un aéroplane, brisant les chaînes qui relient les hénades à la matière informe, traversant impunément les mondes sublunaires, habitat des démons et des anges, et des archanges et des dieux inférieurs tous en charge de l'administration des choses ici-bas. Blasphème éhonté ! Les premières années, on voyait souvent des drones survolant la montagne, et quand ils stationnaient juste au-dessus du refuge, je les gratifiais d'hommages assez peu hiératiques avec le doigt dressé de la main droite. Tant qu'ils ne nous tirent pas dessus. Drones de surveillance, disait Pierre qui sait tout – sans lui, je ne sais plus rien. Si ça se trouve, ils nous filment, et enregistrent, et le reportage passe à la télévision – je doute que ça existe encore

la télévision – et les animaux et moi sommes devenus des stars. Les abrutis. Qu'ils passent en avion, peu m'importe, ou qu'ils aillent se faire voir sur Mars, encore mieux !

L'hiver, on se tient au chaud près du poêle quand la nuit tombe et c'est le crépitement du bois qui bercera ce soir mes sermons. Je commenterai Proclus commentant le Timée, ou bien me lancerai sur les traces des mystères des prêtres d'Égypte qui impressionnaient tant Jamblique. Nous relirons Hésiode, ferons de la Théogonie l'exégèse patiente et délirante, espérant que les dieux nous inspirent à cette occasion. Comme aucun érudit n'est présent pour nous en empêcher, nous sauterons allègrement d'Héraclite à Plutarque et ne rechignerons pas à établir des liens saugrenus entre Numénius et Syrianus. Sans avoir à en répondre devant quelque tribunal de la raison, nous condamnerons Épicure, et même Aristote, leur préférant de loin les disciples de Platon.

Déjeunons maintenant : thon en boîte et riz à l'eau pour tout le monde – bas les pattes Atropos ! On fait de la place Sirius ! – disposer adéquatement les gamelles pour tout ce beau monde n'est pas une sinécure. Ça se pousse et feule et grogne. Y'en aura pour tout le monde. Où en étions-nous ? Les Grecs évidemment. Damascius, mon obsession du moment. Le premier volume du Traité des Principes (édition Westerink) posé tout en haut de la pile, sur la table près de l'escalier. Pas sans raison qu'au soir de la vie j'en vienne à méditer ces terribles apories. Avantage paradoxal de l'âge sans doute – et de la grande solitude aussi : on est moins dupe du pouvoir de la langue sur le monde, on se fait moins d'illusion sur les mots et les choses. J'ai beau recouvrir le monde d'un incessant monologue, je sais bien qu'il ne s'agit là que d'un léger accompagnement musical, une manière de faire un peu de bruit.

— Ai-je déjà dit à quel point la musique me manquait ? –

En causant, je peuple le silence et me fais un peu de place en ce bas monde, comme chiens et chats se bousculent à l'heure du déjeuner, chacun se frayant un chemin et dégageant un espace autour de sa gamelle. Pas beaucoup plus que ça. Et notez comme toute chose, à sa manière, s'efforce de couvrir le silence. Les feuilles des arbres bruissent, les bêtes font craquer des branches mortes à leur passage, les volets claquent, les gouttes de pluie martèlent les ardoises du toit, je cause, les chats ronronnent et les chiens aboient. Chacun de faire entendre sa petite voix, jouant sa modeste musique, pour couvrir le silence sur lequel toute chose, en dernière analyse, repose, et rendre un tant soit peu tolérable la solitude dans laquelle il est plongé et la perspective de sa propre disparition possible. Car il est terrifiant de vivre seul, de le savoir, et de mourir seul.

Voilà où me mènent aujourd'hui, entre deux cuillerées de riz bouilli, mes conciliabules imaginaires avec le dernier des philosophes. Je l'imagine sans peine, marchant d'un pas lent vers l'est, vers l'orient de ses rêves, après qu'il eut, avec quelques disciples, été forcé de quitter Athènes et de fermer l'école, perdu dans ses pensées, dans un paysage de montagnes arides, poussant plus loin encore les conséquences de son audace, car après tout, se disait-il, si toute chose participe au principe qui lui est supérieur, et si les premiers principes embrassent et exercent leur influence sur un monde plus vaste que les principes qui les suivent – alors toute chose, même la plus modeste, même la plus basse et la plus vile dans l'échelle de l'être, même la matière, et surtout la matière, qui demeure infiniment éloignée du premier, participe de l'ineffable et ne se laissera pas saisir ni par le langage ni par

toute autre voie. L'ineffable distribué dans toute chose participante. Ce silence divin qui grève toute chose, ce poids de l'ineffable dont toute chose est lestée, voilà le monde en vérité auquel nous sommes liés, et voilà ce que je crois.

Les chutes de neige viennent de cesser. Les animaux s'installent, chacun dans son coin, pour la sieste. Je vais bien entendu en faire autant. Puis, j'irai encore une fois, qui sait, peut-être la dernière ?, faire une petite virée sur les crêtes enneigées. Les skis, posés debout à côté de la porte d'entrée et une paire de chaussures séchant tout près du poêle, me font de l'œil. Je n'ai pas encore fini de penser mes pensées. Il faut s'entretenir car, sait-on jamais, si ça se trouve, avec un peu de bol, je passerais peut-être l'hiver et même le printemps d'après.

[image]